

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

Guerilla sur Greendoor

**K.H.SHEER
C.DARLTON**

VISIT...

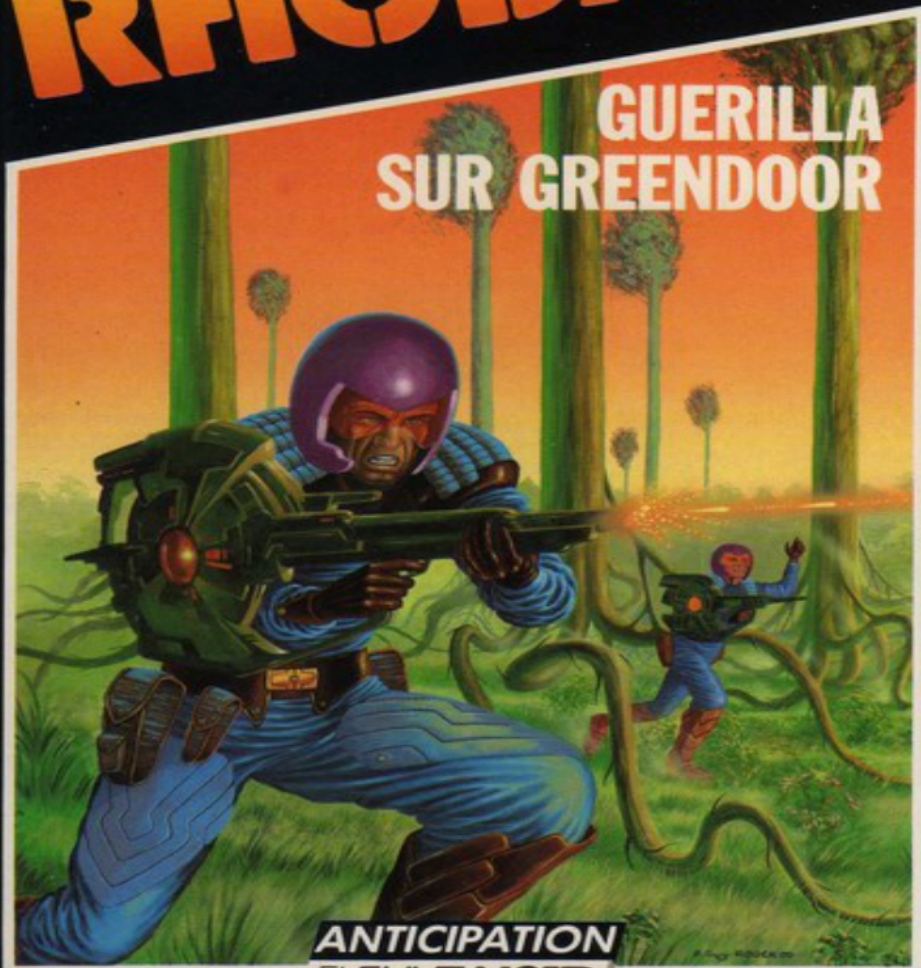
LANZAROTE
Caliente.COM

K.H. SCHEER et C. DARLTON

80

PERRY RHODAN

GUERRILLA
SUR GREENDOOR



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

K.-H. SCHEER et CLARK DARLTON

GUÉRILLA SUR GREENDOOR

PERRY RHODAN — 80

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

Titres originaux :

DIE DSCHUNGEL-ARMEE LUCKY UND DIE BLAUE GARDE

Traduit de l'allemand et adapté par Ulriche Klotz-
Eiglier

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 42S et suivants du Code pénal.

© 1989, « Éditions Fleuve Noir », Paris. ISBN 2-265-04056-8

PREMIÈRE PARTIE

DANS LA JUNGLE DE GREENDOOR

PROLOGUE

Depuis le 2 novembre 2328, toutes les stations hypercom de la Voie lactée diffusent l'incroyable nouvelle qui bouleverse la Galaxie : Perry Rhodan, Atlan et Reginald Bull seraient morts. A l'appui de cette information donnée par des inconnus, des images de l'épave du *Krest*, le fier vaisseau spatial de la flotte solaire, à bord duquel se trouvaient les disparus. La conséquence immédiate en est l'effondrement de l'Empire formé par l'union des Arkonides et des Terraniens, et la fin d'une alliance vieille de deux cent treize ans. En effet, toutes les races intelligentes qui attendaient depuis plus de deux siècles pour se libérer des deux grandes puissances de la Galaxie, Arkonis et Terrania, exploitent le désarroi créé par cette situation.

Les Arkonides en particulier y ont vu une chance d'entrer en possession de leur prétendu héritage. Dès que le maréchal Julian Tiffloor eut fait évacuer les centraux de communication stationnés sur Arkon III, ils ont investi avec une rapidité stupéfiante les positions administratives et militaires de l'Empire des Arkonides, et se jouant de ces derniers, ils ont pris du jour au lendemain le pouvoir, sans effusion de sang.

Assumant l'entière responsabilité de Terrania et de l'ancien Empire Stellaire, Julian Tiffloor, qui remplace désormais Rhodan, assiste impuissant à ces événements. A ses côtés, immortel comme lui, se trouve Allan D. Mercant. Mais comment Rhodan agirait-il à leur place ?

Nathan, l'éminent cerveau biopositonique, penche pour un retrait de forces de l'Empire. Lui et les conseillers de Tiffloor ont proposé d'abandonner les positions disséminées dans la Galaxie pour se replier dans l'espace solaire. Tous les peuples qui ne souhaitaient pas appartenir à l'Union ont été libérés. Le résultat de ces mesures ne se fait pas attendre : justes et efficaces sur le plan tactique, elles ont en outre un avantage inattendu. En effet, jusqu'alors éparpillé, le pouvoir de Terrania est désormais concentré sur un espace très limité et, de ce fait, le Système Solaire est devenu invulnérable. L'importante flotte de Terrania qui, dispersée aux quatre coins de la Galaxie, assumait conjointement avec celle des Arkonides une tâche difficile en essayant de maintenir ses positions, a regagné la Terre. Elle forme ainsi une ceinture infranchissable autour du Système Solaire et se trouve en mesure de repousser toute agression extérieure.

Terrania est devenue assez forte pour survivre sans alliés, et l'Empire Stellaire si puissant qu'il ne devrait logiquement plus y avoir de guerres. Ainsi donc, la mort prétendue de Rhodan a créé la situation dont on rêvait depuis des lustres : dégagée de ses alliances et de surcroît invulnérable, Terrania peut enfin agir à sa guise.

Tandis que l'alliance s'effondre lentement mais sûrement, chacun de ses membres agissant en fonction de ses propres intérêts, les agents de Mercant poursuivent leurs recherches, suivant le moindre indice, même si cela les conduit parfois à la mort.

Ainsi, grâce à la mission-suicide d'Arthur

Constantin, on a pu apprendre que les disparus vivaient encore et qui les retenait prisonniers.

En attendant l'intervention de la Milice des Mutants et de son plus beau fleuron, le lieutenant L'Emir, qui veulent, grâce à leurs facultés paranormales, découvrir où Iratio Hondro, le dictateur de Plophos, a enfermé Perry Rhodan et ses compagnons, un autre individu accomplit son devoir contre vents et marées. Il s'agit de Melbar Kasom, Etrusien spécialiste de l'O.M.U. qui a pu échapper à ses poursuivants et qui, aidé par une armée de la jungle, revient à Central-City pour libérer les détenus.

La porte s'ouvrit brutalement et deux solides gaillards au visage tendu apparurent. Ils soutenaient un homme chancelant, dont les yeux brillaient comme s'il avait une forte fièvre et qui gémissait doucement. Ils souriaient, mais leur regard restait glacial et observateur.

Enfin ils lui assenèrent un coup ; l'homme poussa un cri et s'écroula.

L'une des brutes se mit à rire comme si elle assistait à un spectacle comique. Derrière eux arriva un troisième individu qui jeta un coup d'œil dans la pièce, hocha la tête et entra.

Il enjamba l'homme gisant à terre, qui continuait de gémir, et se retourna vivement avant d'ordonner de fermer la porte. Sa voix n'était pas désagréable, mais n'exprimait qu'indifférence pour le malheureux étendu en travers de la pièce.

Atlan, Reginald Bull et André Lenoir étaient encore couchés tandis que Rhodan se tenait devant la table. Il observait tranquillement la scène et rien sur son visage ne trahissait ce qui se passait en lui.

Les deux gorilles se postèrent devant la porte. Bien qu'ils fussent mollement adossés au mur, il était clair que rien n'échappait à leur regard. Leur tâche était de protéger Iratio Hondro, Premier ministre du système d'Eugal, qui était déjà parti pour Plophos.

Trat Teltak assurait l'intérim pendant son absence sur la planète Greendoor. Sa mission était de s'occuper des quatre prisonniers. Une partie des gardes du corps du Premier ministre était restée sur Greendoor pour protéger son remplaçant, car les amis d'un dictateur sont aussi exposés au danger que lui. C'est pourquoi Teltak ne voulait prendre aucun risque et ne venait jamais parler aux prisonniers sans escorte. Il fit un signe de tête à Rhodan.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-il.

Rhodan se taisait, convaincu qu'argumenter avec un Plophosien n'avait pas de sens. Ces descendants d'anciens colons terraniens se montraient en effet toujours si convaincus de leurs opinions que toute discussion s'avérait inutile.

Trat Teltak tourna le dos à Rhodan pour donner un formidable coup de pied à l'homme étendu sans défense, auquel on avait enlevé son uniforme pour le vêtir de guenilles. Il se tordit de douleur et ses yeux, bien que ravagés par une peur panique, étincelaient de haine.

Teltak le montra du doigt.

— Autrefois c'était un homme fier, très fier, dit-il d'un air satisfait. Mais il a commis l'erreur de trahir le Maître.

— Ce n'est pas vrai, balbutia le prétendu traître. Jiggers m'a extorqué un faux aveu par la brutalité de ses interrogatoires.

Teltak éclata d'un rire sonore.

— Il croit pouvoir se justifier, car il sait qu'il ne lui reste que quelques minutes à vivre.

— Faites-moi l'injection, supplia l'homme, je ne suis pas un traître !

Teltak jeta un œil à la pendule au-dessus de la porte puis il enveloppa les prisonniers du regard.

— Le premier novembre du calendrier terranien on vous a injecté le poison, se souvint-il. Le Maître voulait ainsi s'assurer que vous ne recommenceriez plus cette fuite absurde dans la jungle de Greendoor.

Rhodan regarda lui aussi la pendule qui indiquait l'heure de Greendoor et celle de Terrania. L'on était le 10 novembre 2328 et Hondro leur avait fait inoculer le poison dix jours auparavant ; puis il était parti pour Plophos, remettant leur vie entre les mains de Teltak. Celui que l'on empoisonnait ainsi devait, pour rester vivant, recevoir au maximum quatre semaines plus tard une injection d'antidote. Par cette méthode, le Maître s'assurait la « fidélité » de son entourage, car lui seul connaissait la nature de ce poison, qui lui donnait pouvoir de vie et de mort sur des milliers d'hommes.

Rhodan se doutait que la dernière injection de contrepoison à la victime de Teltak datait d'un mois environ et que le malheureux allait mourir dans d'atroces souffrances si l'on n'entreprenait rien.

— Ceci est une sorte d'enseignement par travaux pratiques, expliqua Teltak avec ironie. Vous voyez là ce que vous subirez si vous vous opposez aux projets du Maître.

Bully soupira violemment.

— Si vous croyez que nous allons vous lécher les bottes, vous vous trompez.

— Je saurai à l'occasion vous rappeler ces paroles, promit Teltak d'une voix dénuée de passion.

Pendant ce temps, l'homme empoisonné avait réussi à se redresser en rassemblant le peu d'énergie qui lui restait pour lutter contre l'issue fatale. Teltak fit involontairement un pas en arrière, tandis que les deux gorilles s'écartaient de la porte pour observer le mourant.

— Teltak, dit ce dernier avec un calme étonnant. Je sais que vous avez régulièrement besoin de contrepoison.

— Et alors ? se moqua le second. Que m'importe puisque je ne serai jamais dans votre situation.

— Un jour ou l'autre, Teltak, vous deviendrez un gêneur pour Hondro, prophétisa l'ancien garde du corps. Et dans ces cas-là, le Maître a un spécialiste que vous connaissez bien. Il s'appelle Jiggers, Al pour les intimes. Ce nain venimeux vous pressera comme un citron. Il saura...

Son visage blêmit. Rhodan voulut s'avancer pour le soutenir, mais Teltak le retint de la main.

— Il saura vous faire parler comme personne, continua péniblement le moribond. Et vous mourrez exactement comme moi, Tel...

Il ne put achever, le visage déformé par la douleur, les mains crispées et parcourues de mouvements nerveux, comme si elles cherchaient à saisir le vide.

Puis il s'affaissa lentement sur le côté ; il était déjà mort lorsqu'il heurta le sol. Les deux gardes s'agitèrent alors avec inquiétude. Teltak perdit soudain son assurance.

— Emportez-le, cria-t-il.

Puis s'adressant aux prisonniers, il leur donna l'ordre de le suivre.

— Un instant, dit Rhodan, très calme.

Teltak se retourna vivement : visiblement, il redoutait et désirait à la fois que des difficultés surgissent.

— Vous voulez sûrement savoir ce que nous pensions de la scène à laquelle nous venons d'assister, continua Rhodan. C'était inhumain, et c'est pourquoi nous ne pouvons ressentir que de l'horreur à la vue d'un tel spectacle et à celle de ses instigateurs.

Les mâchoires de Teltak se contractèrent; les mains des gorilles se crispèrent sur leur arme. Teltak fixa Rhodan droit dans les yeux, mais il ne put soutenir longtemps le regard perçant du Terranien. Atlan, Bully et Lenoir se levèrent de leur lit, sans faire le moindre geste suspect.

Teltak sentait qu'il valait mieux ne rien entreprendre contre les prisonniers. Ignorant en effet les projets exacts du Maître en ce qui les concernait, il estimait dangereux de se laisser aller à une action irréfléchie. En outre, Hondro était sans pitié pour les collaborateurs qui commettaient des erreurs.

— Allez, grogna le second. Prenez vos affaires et quittez la pièce.

Ils suivirent Trat Teltak jusqu'à l'ascenseur, tandis que Rhodan se demandait si les Plophosiens savaient eux-mêmes ce qu'ils devaient faire de leurs prisonniers. On avait l'impression que Hondro n'avait personne en qui il eût suffisamment confiance pour discuter de ses plans, car ce qui frappait toujours chez ceux qui agissaient en son nom, c'était l'irrésolution et le manque d'assurance.

Rhodan réfléchit qu'ils auraient besoin du contrepoison dans une vingtaine de jours. Cela n'excluait-il pas toute idée d'une nouvelle tentative d'évasion? Atlan n'avaient-il d'ailleurs pas rejeté tous les projets de Bully allant dans ce sens ?

L'Arkonide était en effet convaincu que l'absurdité d'une évasion, tant qu'ils ne seraient pas entrés en possession du précieux sérum.

Du récit d'Atlan, Rhodan avait conclu que Kasom avait péri dans l'incendie du drenhol, lors de sa fuite dans la jungle sous les lance-flammes de Hondro.

Lui-même n'était pas prisonnier pour la première fois, mais il ne se rappelait pas être jamais resté si longtemps en captivité. Avec un désespoir tranquille, il se demandait sans cesse ce qu'il advenait de l' Empire Uni, dont l'effondrement était imminent, à en croire Hondro.

Il n'y avait toutefois pas de raison de douter des propos du Plophosien. La disparition des hommes les plus puissants de l'Empire et les images du vaisseau totalement détruit suffisaient à persuader Rhodan que le chaos allait s'abattre sur la Galaxie.

Ce qui était, d'ailleurs, le but recherché par les Plophosiens.

Que pouvait-il se passer dans la tête d'un homme qui n'hésitait pas, pour arriver au pouvoir, à jeter dans la guerre des populations entières ?

Rhodan hocha la tête. Non, il ne devait pas juger ainsi Hondro. Certes, le Maître rêvait d'étendre son pouvoir à toutes les galaxies, mais en même temps, il se sentait comme une vocation à dominer l'humanité, ce qui le rendait naturellement encore plus dangereux. On ne pouvait donc comparer Hondro à un petit malfrat qui chercherait à se faire une place.

Lui-même se considérait sûrement comme une sorte de héros national au glaive flamboyant, qui avait pour mission de hâter les progrès de l'humanité ; il avait toujours tenu Rhodan et Atlan pour de vieux conservateurs dont on ne pouvait qu'avoir pitié.

Rhodan reporta un instant son attention sur l'ascenseur dans lequel Teltak et l'un des gardes du corps entraient les premiers. Puis ce fut le tour des détenus, suivis par le second gorille. La porte se referma : manifestement, la promiscuité avec les Terraniens causait un malaise à Teltak. Rhodan le soupçonna un peu plus d'être un lâche.

L'ascenseur s'arrêta et ils traversèrent une grande salle couverte de tapis. Aux murs, les portraits de célèbres pionniers plophosiens qui semblaient vivants grâce à l'effet tridi. Pourtant, tout cela appartenait au passé et, tôt ou tard, ces photos seraient remplacées par celles d'hommes comme Hondro, Jiggers ou Teltak.

Rhodan et Atlan échangèrent un rapide coup d'œil.

— On dirait que nous nous trouvons dans la partie noble du palais du gouvernement, observa Bully, sarcastique. Monter d'un appartement en sous-sol jusqu'ici, cela veut dire que nous prenons de la valeur...

On les conduisit dans une vaste pièce luxueusement aménagée d'où l'on pouvait admirer le panorama de la ville. Une chambre avec des lits y était attenante.

— Cet appartement vous a été réservé à la demande expresse du Maître, se moqua Teltak. Nous tenons à ce que vous vous sentiez bien à Greendoor et que vous n'y manquiez de rien.

Il y avait aussi un projecteur et un écran. Sur un signe de Teltak, les gardes firent l'obscurité.

— J'ai quelques diapositives très intéressantes à vous montrer. Asseyez-vous, dit le second, affectant d'être poli.

Il mit le projecteur en marche.

— Il s'agit des vues les plus récentes de la Galaxie. Nos agents ont réussi à en photographier les sites les plus importants.

Sur l'écran apparut la première photo en trois dimensions d'une station orbitale immense. Un profane y aurait tout de suite reconnu une flotte de guerre prête à appareiller.

— C'est une partie des forces plophosiennes, expliqua Teltak. Tous ces navires sont sur le départ. Dès que Hondro en donnera l'ordre, ils s'élanceront dans l'espace.

Teltak leur montra d'autres prises de vues qui prouvaient clairement que les fissures déjà perceptibles dans l'Empire le conduisaient à brève échéance à l'anarchie.

De violents combats spatiaux faisaient rage et, d'ores et déjà, nul n'obéissait plus aux ordres que les remplaçants de Rhodan, Julian Tiffleur et Mercant, transmettaient sur les différentes planètes. Avec la mort supposée de Rhodan, l'Empire Uni avait cessé d'exister.

Une chance extraordinaire pour Plophos, grâce à son réseau d'information. Il suffisait aux hommes de Hondro d'attendre le moment favorable. Tout cela confirmait Rhodan dans sa conviction que les Plophosiens étaient les ennemis les plus redoutables qui eussent jamais menacé l'Empire.

— J'espère que cette petite projection vous a favorablement impressionnés, ironisa Teltak. Il serait fâcheux que vous n'en tiriez pas les conséquences. Collaborez donc avec nous, comme Hondro vous l'a proposé, et votre vie sera sauve.

— Et en quoi consisterait cette collaboration? demanda Atlan.

— On vous en donnera ultérieurement les détails, dît Teltak sans se compromettre.

Il fit un signe à ses hommes et quitta la pièce. Bully jeta un regard méfiant autour de lui.

— Installations d'écoute, micros, caméras vidéo, tout y est, grogna-t-il rageusement.

— Je ne le crois pas, contesta Rhodan. Si Hondro veut des informations, il lui suffit de nous envoyer ce Jiggers. Ni Hondro, ni Teltak ne nous sous-estiment, et aucun Plophosien ne peut nous croire assez naïfs pour nous entretenir de secrets d'Etat dans cette pièce.

— Perry a raison, admit Atlan. Et je crois pouvoir affirmer que nous ne serons ici aucunement importunés. Teltak nous tient, du fait que nous aurons bientôt besoin du contrepoison. Nous n'avons donc pas d'autre alternative que de nous soumettre à ses désirs.

Les paroles d'Atlan reflétaient une vérité accablante.

— Ce Teltak est un homme assez instable, remarqua André Lenoir, qui était resté muet depuis un bon moment.

Rhodan comprit tout de suite à quoi Lenoir faisait allusion.

— Vous n'auriez pas dû essayer, dit-il au fascinateur. Les Plophosiens sont parfaitement informés de vos capacités. S'ils perçoivent la moindre impulsion paranormale, vous êtes un homme mort, André.

— Je ne suis tout de même pas un débutant, répondit sèchement le mutant. Pendant que Teltak était absorbé par l'agonie du Plophosien, j'avais précautionneusement dans le centre de la volonté de son cerveau, et même un homme aux connexions nerveuses bien plus sensibles que les siennes n'aurait pu sentir le contact. Donc, sauf incident, j'aurai d'ici quatre semaines placé un bloc hypnotique dans son cerveau sans qu'il s'en aperçoive.

Atlan sourit avec amertume.

— Trois à quatre semaines ! Mon Dieu, Noir, songez donc à tout ce qui peut se passer d'ici là !

Lenoir défendit son plan, tandis que Rhodan se levait pour s'approcher de la fenêtre. Il posa les mains contre les vitres froides et se sentit étrangement oppressé. Sans doute était-ce là l'effet du poison inoculé par Hondro. A chaque pulsation de son cœur, il croyait sentir circuler au bout de ses doigts le sang chargé du poison mortel. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi accablé et il sentait brusquement le poids de trois cents années d'une vie éprouvante. Ainsi donc, tout dans cet univers avait une fin, même la vie d'un être immortel.

Melbar Kasom fut réveillé par un bruit étrange qui ressemblait à un lointain crépitement de mitraille. Il se demandait comment il avait pu s'endormir dans cet arbre gigantesque qui traversait la jungle à une allure incroyable en ne cessant de se balancer.

Il secoua la tête pour reprendre ses esprits et s'aperçut que le balancement et les vibrations avaient cessé. Le drenhol avait donc arrêté sa course. De l'orifice de son tronc se dégageait une épaisse fumée.

Se souvenant brusquement de tout, Kasom tressaillit. Il se rappelait en effet que les Plophosiens avaient mis le feu à l'arbre avant que celui-ci ne réussisse à prendre la fuite.

Ce qu'il avait identifié comme un bruit de mitraille n'était autre que le crépitement des flammes. Il se leva en gémissant et s'avança jusqu'au trou par lequel il avait pénétré dans le tronc,

La chaleur sans cesse plus suffocante lui fit penser que d'autres plantes brûlaient autour du drenhol ; la fumée était si dense qu'il ne distinguait presque rien.

Il se retira en toussant de l'entrée de cette sorte de caverne, ménagée à l'intérieur de l'arbre. Apparemment, le drenhol était consumé à tel point qu'il ne pouvait plus avancer. Il était probable que toutes les plantes qui vivaient en symbiose avec lui s'en étaient déjà emparées. Seul Kasom se trouvait toujours à l'intérieur où il risquait d'y être brûlé vif.

L'Etrusien se mit à réfléchir calmement à la situation dans laquelle il se trouvait ; il n'était pas homme à perdre la tête face au danger, aussi menaçant fût-il. Il ne doutait pas que les immenses racines fussent en feu, ce qui signifiait qu'une couronne de flammes difficile à franchir entourait le drenhol. L'endroit le plus sûr était encore l'intérieur du tronc, mais cela pouvait changer rapidement, car l'arbre-pieuvre pouvait parfaitement s'effondrer, ensevelissant le fugitif.

Le drenhol craquait, gémissait, et les branches qui n'étaient pas encore la proie des flammes tambourinaient contre le tronc creux ; bref, il était à l'agonie.

À l'intérieur de la cavité, l'air devenait irrespirable. Kasom s'aventura vers la sortie pour tenter de prendre quelques goulées d'oxygène et soulager ses yeux qui ruisselaient de larmes. Il entendit alors un vacarme invraisemblable, comme si la jungle entière était en rébellion et il pensa, non sans inquiétude, qu'il avait probablement été emporté au plus profond de la forêt.

Penché au bord de l'orifice, il sentit le tronc céder et comprit que ce dernier était déjà si entamé par le feu que son propre poids suffisait pour qu'il croulât. Il étouffait et pensait qu'il allait mourir asphyxié d'un moment à l'autre.

C'est alors que la partie inférieure éclata. Il se sentit tomber, mais il n'eut pas le temps d'avoir peur, ni de réaliser ce qui se passait car, presque au

même moment, ce fut le choc de l'arrivée au sol. Le bruit des flammes était encore proche ; il ouvrit les yeux et constata qu'il se trouvait parmi les restes du drenhol. La fumée était si épaisse qu'il n'y voyait pas à trois mètres.

A moitié aveugle et totalement épuisé, les vêtements en loques, il s'arracha en rampant à cet enfer, malgré le brasier de plantes grimpantes qui tentaient avidement de l'attraper. Il s'éloigna aussi vite qu'il le put et soupira avec soulagement quand la fumée commença à se dissiper un peu. Il chancela jusqu'à un groupe de petits arbustes sous lesquels il se laissa tomber, trop fatigué pour continuer. Jetant un regard vers l'arbre-pieuvre dont ne subsistaient que des débris calcinés, il réalisa que l'endroit n'était pas sûr : le feu en effet pouvait encore s'étendre jusqu'à lui.

Les battements de son cœur commençaient à s'apaiser, ses poumons à respirer plus normalement et il put réfléchir à son avenir immédiat. Il était donc quelque part dans la jungle de Greendoor, seul et sans arme, ce qui signifiait qu'il avait peu de chances de revoir Central-City vivant.

Tout près de lui se trouvaient quelques drenhols, mais ils ne semblaient pas vouloir l'attaquer. Cependant, ces arbres géants n'étaient sûrement pas les seuls ennemis avec lesquels il devait compter.

Il se redressa et rajusta sommairement les restes de ses vêtements. Il contrôla le microgravitateur qui fonctionnait encore, mais comme la végétation de la jungle l'empêchait de faire de grands sauts, il jugea inutile de le brancher et se résigna à considérer la forte gravitation comme un avantage. S'il était contraint à la fuite, il pourrait toujours en décider autrement.

Mais cela valait-il la peine de tenter la traversée de la jungle ? Il lui était en effet impossible de s'orienter de façon précise ; il ne connaissait pas la direction de Central-City et, de plus, la lumière du double soleil était impuissante à percer l'épaisse voûte de feuillages.

Brusquement, il réalisa que le drenhol brûlé avait dû laisser des traces suffisamment nettes pour le guider jusqu'à la capitale de Greendoor.

Il avança à travers les plantes basses pour retrouver le chemin emprunté par l'arbre géant, mais au bout de dix mètres à peine, une large grille tomba brutalement devant lui et s'approcha. Elle ressemblait à un râteau surdimensionné dont les dents en bois auraient été plus épaisses. Kasom s'arrêta stupéfait. Derrière lui, il entendit alors une sorte de frottement. Il se retourna et aperçut une autre grille qui progressait elle aussi vers lui. Toutes deux étaient suspendues aux branches souples d'un arbre ou plutôt d'une racine gigantesque au sein de laquelle une plante lançait ses tentacules en direction du fugitif. Ce piège vivant devait bien avoir dix mètres de haut.

Une troisième grille apparut, qui se posa à l'horizontale sur les deux autres pour former avec elles comme de gigantesques ciseaux.

Kasom dut se baisser pour ne pas être touché, alors que les extrémités se joignaient et se soudaient les unes aux autres. Il était prisonnier.

Il jeta un regard circulaire. Il était impossible à la plante de s'emparer de lui, car ses tentacules visqueux n'avaient pas de ventouses et ne pouvaient donc rien saisir. Mais un coup d'œil vers le haut donna à l'Etrusien des sueurs froides. Le dessous de la grille se hérissait de centaines d'épines menaçantes, tandis que le plafond de la cage, qui s'abaissait de plus en plus, allait finir par l'embrocher vivant.

Kasom tomba à genoux et se précipita jusqu'à l'une des grilles latérales dont il saisit les barres qu'il ne réussit pas à briser, car elles étaient souples, mais épaisses. Il n'arriva pas non plus à les écarter suffisamment pour pouvoir se glisser à travers.

La grille du haut continuait à descendre et il sentait maintenant la pointe des épines sur sa nuque. Elles étaient dures comme du métal et, elles non plus, il n'arrivait pas à les briser.

Ne pouvant plus rester sur les genoux, il dut se mettre à plat ventre pour pouvoir se déplacer. Paniqué, l'Etrusien se demandait comment se tirer de cette situation désespérée.

Il rampa quelques mètres et vint buter contre un fruit, à moitié pourri, d'environ un mètre de diamètre. Surmontant son dégoût, il s'en empara et, bien qu'il pesât au moins cent kg, ce qui était léger pour lui, il le jeta en l'air contre les épines de la grille du haut.

La plante réagit aussitôt, à une vitesse que l'agent de l'O.M.U. n'aurait pas imaginée ; le toit épineux de la cage se dégagea et disparut avec le fruit. D'un bond, il sauta par-dessus les grilles latérales et s'échappa. Il vit la branche avec sa proie s'arrêter au-dessus de la racine et le fruit tomber à l'intérieur. Les bruits qu'il entendit ensuite lui firent dresser les cheveux sur la tête ; tel eût été son destin si cette ruse ne lui avait permis de se libérer.

Pourtant, il considérait maintenant sa situation de façon encore plus critique qu'auparavant. Il se demandait quels périls l'attendaient encore sur le chemin de Central-City, car il était assez réaliste pour savoir que son projet avait bien peu de chances d'aboutir.

Il lui fallait absolument tenter d'entrer en relation avec un drenhol. André Lenoir avait prouvé que ces arbres étaient doués d'un certain instinct et qu'ils pouvaient répondre à des impulsions paranormales. Kasom n'était pas un mutant, mais comme il n'avait jamais été attaqué par un drenhol, il pouvait supposer que l'alliance scellée par le fascinateur tenait toujours.

Tout près de lui en poussait justement un, aux racines énormes. Peu rassuré, Kasom se dirigea vers lui. Il savait à quel point les branches épineuses et souples comme des lanières de fouet étaient dangereuses; si le drenhol tentait de l'attraper, sa rapidité ne lui servirait à rien. Il finit par arriver dans le rayon d'action des tentacules, mais l'arbre ne bougea pas, ne sembla même pas remarquer la présence de l'étranger. Ce dernier s'arrêta et chercha une ouverture qui lui permettrait de pénétrer à l'intérieur du tronc. Haut de près de deux cents mètres, chaque arbre-pieuvre possédait plusieurs cavités, grâce auxquelles il vivait en symbiose avec d'innombrables autres plantes.

Sans être inquiet, l'Etrusien grimpa sur une racine et aperçut quelques mètres plus loin un orifice par lequel il pensa pouvoir pénétrer aisément. Toutefois, les frondaisons visqueuses qui en sortaient n'étaient pas particulièrement sympathiques. Kasom soupçonna que ces tentacules étaient ceux d'une plante qui vivait à l'intérieur de l'arbre et qu'ils servaient à attraper quelque imprudente victime.

A l'aide d'une petite branche qu'il venait de couper, il titilla prudemment l'un des tentacules. Elle y resta collée et, malgré ses efforts, il ne put la retirer. Les frondaisons étaient donc couvertes d'un liquide qui semblait avoir des propriétés inhabituelles.

Il décida alors de tenter sa chance ailleurs et fit quelques pas sur les gigantesques racines. L'ouverture qu'il découvrit bientôt se trouvait bien plus bas que la précédente, mais elle était suffisamment large pour qu'il pût s'y glisser. En outre, bien qu'il demeurât sur ses gardes, il constata avec satisfaction qu'aucun « habitant » n'y avait suspendu son « enseigne ». Il descendit de sa racine pour regarder à l'intérieur du trou, mais il y faisait si sombre qu'il ne put distinguer quoi que ce fût. Il crut y entendre un léger frottement ressemblant à du papier que l'on froisse, mais cela pouvait aussi bien venir du drenhol lui-même.

Comme le danger était plus grand à l'extérieur, il décida de ne pas attendre plus longtemps ; en demeurant dans la cavité du tronc, il pourrait toujours tenter de trouver un arrangement avec l'arbre. Il prit donc son courage à deux mains et se baissa pour se glisser dans son refuge.

Cette fois, il ne tomba pas dans le vide et fut soulagé de pouvoir poser le pied un mètre plus bas que l'orifice. Rassuré également de n'avoir pas été agressé, il pénétra lentement dans son abri.

Il eut soudain le sentiment de ne pas être seul ; il tendit l'oreille, mais ses nerfs lui avaient sans doute joué un tour. Il s'était en effet tellement attendu à être attaqué que l'absence d'agression le désorientait complètement.

N'entendant rien d'autre que son souffle et les battements de son cœur, il essayait de se persuader qu'il n'avait aucune raison d'être inquiet. Il était cependant incapable de mettre de l'ordre dans la confusion qui régnait dans sa tête.

Puis, alors qu'il se retournait pour regarder vers la sortie, il sentit un objet dur lui entrer dans le flanc. Son sang se glaça dans ses veines.

— Qui que vous soyez, dit une voix humaine grave et féroce, ne bougez pas ou je vous brûle le ventre.

Une douche glaciale n'aurait pas provoqué en lui un effet plus terrifiant que cette voix humaine qui lui ordonnait en intergalacte de ne plus bouger. Au fin fond de cette jungle hostile, il s'attendait en effet à tout, sauf à rencontrer un autre homme. Pétrifié, il finit par comprendre que c'était le canon d'une arme qui lui entraît dans les côtes.

Il entendait distinctement la respiration de l'individu, maintenant.

— Qui êtes-vous? demanda le mystérieux occupant de la grotte.

Kasom entrouvrit la bouche pour répondre, mais son désarroi était tel qu'il ne put proférer la moindre parole. Il sentit néanmoins la pression de l'arme se faire moins forte, puis cesser totalement. Il entendit des pas et comprit que l'inconnu retournait à l'autre bout de la caverne.

— Allez ! demanda celui-ci. Parlez ! Je peux parfaitement distinguer votre silhouette. Pas de faux- fuyant !

Kasom fit un violent effort pour réfléchir calmement. L'autre avait dû l'observer depuis un moment déjà, sinon il n'aurait pas été si bien préparé à l'accueillir. Il se pouvait de plus que ce fût, un des hommes de Hondro, qui sût également s'y prendre avec les drenhols.

— Mon nom est Kasom, dit-il enfin.

— Kasom, répéta l'autre pensivement. Je sais que vous avez échappé à l'incendie du drenhol et que vous n'êtes pas plophosien.

— Non, avoua le spécialiste de l'O.M.U.

— Vous êtes humanoïde et vos ancêtres étaient Terraniens. D'où venez-vous donc?

— Je suis étrusien, commença Kasom qui s'était calmé assez vite, constatant avec satisfaction que l'inconnu engageait la conversation, ce qui lui permettait de reprendre espoir. Je viens de Central- City.

— Etes-vous un partisan de Hondro ?

Cette question lui sembla particulièrement décisive. Il perçut l'intérêt avec lequel l'homme, qui se tenait au fond de la grotte, attendait sa réponse. Il jouait serré et il s'agissait de ne pas commettre d'erreur.

— Ça dépend, répondit-il prudemment.

L'homme lâcha un épouvantable juron.

— De toute façon vous n'appartenez pas aux gens de Barbenoire, lança-t-il. Breth ne tolérerait jamais un homme aussi fort à ses côtés. Apparemment vous venez de Central-City et vous êtes un espion de Teltak ou un agent personnel du Maître.

Kasom se demanda avec inquiétude qui pouvait bien être ce Breth.

— J'ai des informations importantes pour Hondro, expliqua l'étranger.

Jusqu'à présent, j'ai travaillé pour Barbenoire Breth, mais j'en ai assez parce qu'il m'a fait trop d'entourloupes et je compte faire sauter son camp.

— Alors je suis l'homme qu'il vous faut, dit Kasom avec fermeté.

Soudain la caverne se remplit de lumière. L'inconnu avait allumé un projecteur braqué sur l'Etrusien, qui, aveuglé, dut fermer les yeux.

— Vous n'avez pas un aspect particulièrement soigné, Kasom, se moqua-t-il.

L'autre perçut de la méfiance dans la voix de son interlocuteur, sentiment qu'il ne devait en aucun cas éveiller en lui.

— Vous seriez exactement comme moi si vous aviez traversé la jungle dans un drenhol en flammes, dit-il avec humeur.

— Au fait, je m'appelle Denner. Je me suis échappé du camp de Barbenoire et je vous serais reconnaissant de me conduire à Central-City, car j'ai un certain nombre de choses à raconter à Teltak.

— Je suis complètement épuisé, Denner, marmonna le spécialiste de l'O.M.U.

Denner éteignit le projecteur. Il ne doutait plus d'avoir trouvé en Kasom un allié.

— Etendez-vous. Je vais vous chercher quelque chose à manger pendant que vous vous reposez. Au fait, je sais comment mettre le drenhol en mouvement...

Ces propos eurent sur Kasom l'effet d'une manne céleste. Denner éclaira le coin de la grotte où il s'était fait un lit de feuilles : les lieux étaient en somme très propres et cela prouvait qu'il y était installé depuis un certain temps.

Le nouveau venu s'allongea sur la couche, constatant que Denner avait rengainé son arme. L'Etrusien songea qu'il lui serait facile de le liquider. Mais tel n'était pas son intérêt pour l'instant, puisque l'homme semblait savoir s'y prendre avec les drenhols. Avec son aide, il allait sans doute pouvoir atteindre Central-City. Il aurait toujours le temps de se débarrasser de lui ensuite.

Il s'étira et respira profondément, satisfait de se trouver en sécurité plus rapidement qu'il ne l'avait prévu. Pour la première fois, il repensa à Perry Rhodan et aux trois autres prisonniers. Il savait que ses chances de pouvoir aider les quatre amis étaient fort minces, mais il décida de tenter l'impossible pour les libérer.

La voix de Denner interrompit alors le cours de ses pensées.

— Je quitte la grotte un moment pour nous chercher de quoi manger, dit-il. Je serai très vite de retour.

Kasom grogna son accord en se tournant sur le côté et s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé par un étrange sifflement, mais comme la caverne était dans la pénombre, il ne pouvait voir d'où cela provenait. Puis il sentit que le tronc oscillait et en conclut que le drenhol se déplaçait à travers la jungle.

Il se redressa et appela doucement Denner. Le sifflement s'arrêta et Kasom entendit quelqu'un remuer. Enfin, la lumière s'étant allumée, il aperçut le Plophosien debout au milieu de leur refuge; le visage maussade, il tenait une petite flûte en bois.

— Vous dormez toujours aussi longtemps? s'enquit ce dernier.

Kasom enleva les feuilles collées à ses vêtements avant de se lever.

Bien qu'il fût en forme et bien reposé, son estomac criait famine. Il découvrit alors les quelques fruits que Denner lui avait préparés et commença à manger en silence.

Son hôte souffla un instant dans sa flûte puis il la reposa. L'Etrusien, se sentant très nerveux, se méfia aussitôt.

— Vous ne parlez pas beaucoup, constata Denner.

— On m'a appris à me taire dès mon enfance, répliqua Kasom avec indifférence. Beaucoup de

p
aroles mal interprétées créent des difficultés que l'on aurait pu éviter en se taisant.

— Seriez-vous un homme à principes? lança Donner avec ironie.

Kasom fit un signe de tête affirmatif, puis il mordit dans un énorme morceau de fruit. Denner se mit à marcher de long en large dans l'espace relativement exigü, adaptant son corps aux balancements de l'arbre géant.

— Vous appartenez au commando spécial de Hondro? demanda le Plophosien au bout d'un moment.

Kasom cracha un noyau aux pieds de son interlocuteur et laissa échapper un grognement, exaspérant ainsi celui-ci.

— Je vous tiens entre mes mains, alors n'essayez pas de prendre de grands airs! cria le Plophosien.

— Je fais partie des hommes de Jiggers, répliqua Kasom, espérant le calmer. Jiggers était une personnalité opaque qui agissait dans l'ombre et il supposait qu'aucun Plophosien n'était très informé à son sujet.

Denner arrêta ses va-et-vient et son visage refléta la peur que le seul nom de Jiggers lui inspirait.

— Jiggers, murmura-t-il. Al Jiggers.

Kasom se hâta de le rassurer, car il n'avait pas intérêt à être menacé par un individu dont le comportement changeait si soudainement.

Pendant les heures qui suivirent, Denner resta assis en silence, plongé dans ses pensées, tandis que Kasom somnolait.

Celui-ci avait déjà eu le temps de constater que son compagnon analysait les choses sans nuances et que son jugement manquait singulièrement de discernement. Faute d'intelligence ou d'éducation ?

Il dormait d'un sommeil léger lorsque le Plophosien lui secoua le bras. Bien que l'obscurité fût totale, il se réveilla instantanément et perçut de l'inquiétude dans le chuchotement de son hôte :

— Réveillez-vous ! Nous sommes en danger.

— Que s'est-il passé ? hurla Kasom.

L'autre tenta de lui poser la main sur la bouche.

— Au nom du ciel, cessez de crier. Dehors il y a les hommes de Breth. S'ils nous trouvent, nous sommes perdus.

Kasom l'écarta et se dirigea vers l'orifice de la grotte. La jungle était éclairée par un pâle crépuscule mais, hormis quelques drenhols il ne remarqua personne.

— Vous voyez des fantômes, dit-il en se retournant.

Tremblant de peur, Denner se précipita vers lui.

— Ils sont cachés dans les arbres, et comme ils ont conclu un pacte avec les drenhols, ils échappent toujours aux hommes de Hondro.

L'Etrusien répliqua que les arbres qui se trouvaient à l'extérieur ressemblaient à tous les arbres.

— Oui, mais ils nous encerclent, continua Denner en pleurnichant. Ils savent que je suis là.

Il dégaina son petit radiant, tandis que Kasom, regardant encore une fois au-dehors, constatait que Denner ne s'était pas trompé. En effet, des individus en haillons, barbus à l'air peu recommandable, sortaient des arbres qui encerclaient effectivement celui dans lequel se trouvaient les deux fugitifs. Ils évoluaient sur les racines, tenant des armes étincelantes.

— Les Neutralistes ! gémit Denner.

Kasom ne savait comment réagir, car rien ne prouvait que ces hommes fussent informés de leur présence. Il s'agissait apparemment d'un groupe de résistants, et il ne lui échappa pas qu'ils disposaient d'un armement ultramoderne.

Cela signifiait qu'ils consacraient beaucoup de temps à son entretien, contrairement à ce que pouvait supposer leurs mines patibulaires, et qu'ils étaient prêts à s'en servir.

Denner, gagné par la panique, tira sur l'un des Neutralistes, mais il tremblait tellement qu'il ne le toucha pas. Pendant ce temps, Kasom jetait un dernier coup d'oeil au-dehors avant de se mettre en action. Il n'avait aucune envie de payer de sa vie la bêtise de Denner. Le saisissant par le cou, il le souleva et le secoua comme un prunier. De frayeur le Plophosien, haletant, laissa tomber son arme.

— Nous nous rendons ! cria le spécialiste de l'O.M.U.

L'un des Neutralistes, irrité par cette voix qui venait de hurler, tira sur le drenhol ; Kasom se laissa glisser pour se couvrir.

— D'accord ! lança un autre. Vous pouvez sortir.

Kasom poussa devant lui un Denner chancelant.

Prêts à tirer, les Neutralistes sortirent de leurs abris, tandis que Kasom, qui savait quel effet pouvait produire son apparence, faisait le signe de la paix. Puis il lâcha Denner qui tomba à genoux, maudissant son malheur.

Un grand gaillard à la longue barbe noire fit un pas vers eux. L'Etrusien devina qu'il s'agissait de Barbenoire Breth. Il était extrêmement musclé et, bien que sa tête fût petite et disproportionnée par rapport à son corps, Kasom vit tout de suite qu'il avait devant lui un individu à l'intelligence aiguë.

Breth s'approcha et souleva Denner sans effort, comme si le traître avait été un petit enfant, et le regarda dans les yeux en silence. L'Etrusien ressentait de la pitié pour son compagnon. Mais il pensait en même temps que tenter de l'aider en un pareil moment était dénué de sens.

Barbenoire assena à Denner un coup qui le projeta en arrière. Quelques-uns de ses hommes le saisirent alors et le tinrent solidement.

Mais l'attention de Barbenoire s'était reportée sur Kasom.

— Je ne vous aurais pas cru encore vivant, Melbar Kasom, dit-il.

Ses yeux gris lançaient un regard perçant qui semblait vouloir pénétrer au plus profond de son interlocuteur. Ce dernier savait pertinemment que l'autre avait prononcé son nom pour le troubler ; il se contenta de hausser les épaules en ajoutant sèchement :

— Cela m'étonne moi-même.

L'espace d'un instant, les petits plis rieurs disparurent du tour des yeux de Breth, qui devinrent de glace. Une sonnette d'alarme se mit alors à tinter dans la tête de Kasom qui comprenait soudain que Barbenoire poursuivait d'autres buts que ceux de Hondro. Ce qui ne le rendait pas moins dangereux pour autant.

— Comment se fait-il que vous soyez avec Denner? demanda-t-il.

Kasom fit un geste évasif.

— Dites à vos hommes de rentrer leurs armes. Je n'aime pas parler de cette façon, cela ressemble trop à un interrogatoire.

— Oser formuler des exigences dans la situation où vous vous trouvez, est une folie, dit Breth.

Kasom eut un rictus d'indifférence. Son intuition lui disait qu'il n'avait pour le moment rien à craindre des Neutralistes. Il devait s'imposer dès le début s'il voulait pouvoir les utiliser pour ses projets.

— Vos armes ne m'impressionnent pas, Breth.

D'un geste de la main, celui-ci commanda à ses hommes de baisser la garde et d'attacher Denner.

— Qu'allez-vous faire de lui? demanda Kasom.

— Il va connaître la mort réservée aux traîtres, assura Barbenoire.

L'Etrusien n'avait guère envie de savoir à quoi cette mort pouvait ressembler ; il était clair que les lois des Neutralistes étaient implacables. La pitié n'avait pas de place dans cette jungle qui ne tolérait aucune faiblesse.

Il raconta sa fuite et sa rencontre avec Denner. Pas une seule fois Breth ne l'interrompit, pas même lorsqu'il mentionnait des détails insignifiants.

Quand il expliqua qu'il avait l'intention de libérer Rhodan et ses compagnons, le chef des Neutralistes sourit avec condescendance.

— Central-City est entourée d'une zone hérissée de lance-flammes et truffée de mines. Parfaitement infranchissable. Vous n'avez aucune chance.

— Je pourrais essayer de passer par les égouts.

Barbenoire hocha pensivement la tête.

— Votre seule chance est que nous vous aidions dans votre entreprise.

Le cœur de Kasom se mit à battre la chamade. L'idée de tenter un coup de main contre Central-City à la tête d'une troupe de quelques hommes bien décidés lui semblait tout à fait réaliste. Et réalisable.

— Rhodan, Atlan, Reginald Bull et le mutant sont encore en vie, continua le chef. Hondro, qui est déjà reparti pour Plophos, les retient prisonniers dans le palais du gouvernement et c'est Teltak, le gouverneur de Greendoor, qui assure l'intérim. Ce Teltak est un lâche, mais il possède une certaine finesse... Il ne sera donc pas facile de les libérer. De plus, il n'est pas certain que vos amis aient envie d'effectuer une nouvelle tentative d'évasion.

— Comment ça? s'exclama Kasom. Que voulez-vous dire ?

— Rhodan, Atlan et Bull ont reçu la même injection de poison qu'André Lenoir, expliqua Breth. S'ils veulent survivre, il ne faut pas qu'ils s'éloignent du Maître. Qui est le seul à pouvoir leur inoculer le contrepoison au bout de quatre semaines. S'ils fuient, ils signent leur arrêt de mort.

Cette nouvelle accabla l'Etrusien, qui ne doutait pas que Barbenoire dît la vérité. Il ne savait pas penser. Son interlocuteur perçut son embarras :

— Ne perdez pas espoir ; nous allons tenter de nous emparer du précieux sérum en question. Occupez-vous de libérer vos amis et faites-nous confiance pour le reste.

Breth semblait avoir des idées précises sur ce projet d'évasion. Les Neutralistes avaient vraisemblablement des agents secrets sur Greendoor, et plus particulièrement à Central-City, supposa Kasom.

Il voulut obtenir d'autres renseignements, mais le chef refusa de les lui donner.

— Retournons à notre camp. Ensuite nous nous occuperons plus en détail de notre affaire.

Kasom ne l'interrogea pas davantage. Quand les hommes eurent disparu dans la forêt, il lui emboîta le pas.

Ils atteignirent le camp quelques heures plus tard. Lorsqu'il descendit du drenhol, Kasom fut étonné de trouver une agglomération aussi organisée. La jungle avait été défrichée sur une vaste surface délimitée par les arbres-pieux, dont le rôle était d'empêcher une nouvelle progression de la forêt. Au-dessus des installations elles-mêmes, le toit de la jungle n'avait pas été enlevé, formant ainsi une gigantesque tente naturelle. De la sorte, les glisseurs, qui ne pouvaient voler à basse altitude à cause du danger constitué par les plantes, ne risquaient pas de découvrir l'emplacement de la base.

Kasom vit ensuite des bâtiments assez rudimentaires, construits avec les matériaux disponibles dans la jungle, et évalua à mille cinq cents environ le nombre d'hommes vivant là.

Barbenoire laissa le temps au spécialiste de l'O.M.U. d'observer les lieux, pendant qu'à quelque distance on débarquait le malheureux Denner pour le transférer dans un baraquement.

— Ne vous fiez pas aux apparences, dit Breth. Nos installations sont très au point et nous disposons même d'hypercoms.

— Permettez-moi donc t'en utiliser un, dit aussitôt Kasom. Je pourrais envoyer un message à la flotte pour qu'elle vienne nous secourir.

Le chef des Neutralistes s'y opposa, expliquant qu'ils étaient prêts à aider une évasion des prisonniers, mais que leurs projets excluaient une intervention de la flotte.

Le ton du Neutraliste fit comprendre à Kasom qu'il était inutile d'insister. Après tout, la possibilité d'utiliser un hypercom se présenterait peut-être plus tard.

Breth prit l'Etrusien par le bras.

— Venez, je vais vous faire visiter.

Kasom put alors constater que Barbenoire jouissait d'une grande autorité et que l'arsenal des Neutralistes était considérable.

— Mais vous savez, dit fièrement Breth, notre arme la plus formidable, c'est encore la jungle. Les drenhols disposent d'une faible intelligence, mais ils se sont rendu compte depuis longtemps que les grandes villes représentent une menace pour la survie de leur race.

— Comment avez-vous réussi à entrer en communication avec eux ? demanda Melbar.

— Par une sorte de symbiose. Cela paraît invraisemblable, mais c'est vrai.

Il sortit alors de sa poche une petite flûte en bois, semblable à celle que Denner avait utilisée à plusieurs reprises.

— Nous nous faisons comprendre grâce à ces flûtes, qui sont taillées dans le bois de leurs racines, continua-t-il. C'est un biologiste neutraliste qui a découvert comment les drenhols se mettent en mouvement. Ils réagissent aux bruissements du vent et aux innombrables sons que l'on peut entendre dans la jungle. De même, à l'instar de beaucoup de leurs ennemis naturels, ils sont assujettis aux variations climatiques auxquelles ils sont contraints de s'adapter. Les ondes sonores de la jungle sont pour eux comme un code, chacune d'elles devenant un signal d'alarme ou son contraire, ce qui provoque leur départ ou leur arrêt. C'est cette faculté que nous avons appris à utiliser et, grâce aux différentes notes produites par la flûte, nous sommes en mesure de diriger à notre guise leurs déplacements.

« Ainsi, en cas de combat, nous avons non seulement les drenhols à nos côtés, mais aussi les innombrables plantes qui dépendent d'eux. »

Kasom tut le fait qu'André Lenoir avait trouvé un autre moyen pour communiquer avec les arbres- pieuvres. Il commençait à comprendre comment cette poignée de soldats était parvenue à résister à la formidable puissance de Hondro.

Puis le chef révéla que, dans l'éventualité où le dictateur découvrirait leurs installations et les ferait détruire, ils avaient disséminés dans la jungle d'autres camps plus modestes, pour s'y replier le cas échéant.

Ils arrivèrent à proximité d'un petit baraquement devant lequel ils s'arrêtèrent. Kasom sentit des regards curieux l'observer.

— C'est ici que vous allez provisoirement habiter, annonça Breth.

L'Etrusien sentit la colère s'emparer de lui. Il n'était pas venu jusqu'ici pour attendre le bon- vouloir du Neutraliste. C'était immédiatement qu'il entendait entreprendre quelque chose pour la libération des prisonniers de Central-City. Mais son nouvel allié connaissait bien les hommes et il coupa court à ses velléités de protestation :

— Dès que nous aurons résolu les problèmes qui nous occupent présentement, je vous dévoilerai le plan que j'ai conçu pour libérer vos amis.

Kasom ne put qu'approuver, puis il pénétra dans la hutte qui comprenait deux pièces séparées par une cloison de feuilles. Un homme au teint blafard et au visage ridé était assis à terre, remuant une mixture odorante dans une marmite. Un turban sur la tête et les pieds enveloppés dans des chiffons, il chantonnait *Les vertes collines de la Terre* en bas-arkonide.

Quand le géant entra, il le regarda et se leva. Une fois debout il lui arrivait à peine au nombril, mais cela ne semblait pas l'impressionner le moins du monde.

— Ne marchez pas de façon si pesante, dit-il, sinon la hutte va s'écrouler. Je m'appelle Tscherlik. Nous allons habiter tous les deux ici et si vous suivez mes instructions, nous nous entendrons bien.

— Bien sûr, acquiesça Kasom en lui tapant sur l'épaule.

Tscherlik perdit son turban et Kasom constata qu'il avait sur la tête une plante bizarre dont les racines lui couvraient totalement le crâne.

Il contemplait d'un œil halluciné cette symbiose, quand il entendit derrière lui le rire moqueur de Barbenoire qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Tscherlik est un traître qui meurt de la mort des traîtres.

—
Le petit homme se baissa pour ramasser son turban. Kasom se rendit compte avec effroi qu'il était fou. Cette plante affreuse lui inspirait une horreur indicible.

— Comment pouvez-vous donner l'ordre de commettre des actes aussi inhumains? cria Melbar.

Breth, dont on ne distinguait que la silhouette car il était à contre-jour, dit d'une voix grave :

— Hondro est un homme dur et implacable. Seul un rebelle plus dur et plus implacable que lui peut arriver à le vaincre.

Kasom, pétrifié, comprenait que Breth l'avait intentionnellement logé avec Tscherlik, afin qu'il eût en permanence une mise en garde vivante sous les yeux. Qui n'était pas avec le chef devait mourir, lentement et sans douleur.

Il vit avec soulagement le malheureux renouer son turban autour de sa tête. Il ne pouvait admettre que Denner partageât le même sort. Mais que pouvait-il faire pour lui ?

Quel était donc ce monde dans lequel les hommes ne reculaient devant rien pour prendre le pouvoir ? Toutes ces lois inhumaines devaient-elles leur existence à cette nature hostile et sauvage ?

Il alla dans la pièce la plus grande et s'étendit sur la couche rudimentaire qui s'y trouvait, tandis que Tscherlik se mettait doucement à chanter. Il entendit alors un cri horrible, un cri de mort qui le fit sursauter.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre, croyant avoir reconnu la voix de Denner. L'angoisse lui tordait l'estomac, car il était sûr que celui-ci porterait désormais le même turban que Tscherlik.

Il retourna s'allonger, mais il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil. Il écoutait les bruits du camp, dont l'activité et les mouvements de troupes ne semblaient jamais cesser et il resta ainsi plusieurs heures, les yeux grands ouverts, jusqu'à ce qu'un homme maigre apparût à la porte. Sans prendre la peine d'entrer, l'individu lui jeta un ballot de vêtements qu'il saisit aussitôt. Il les devina trop petits dès qu'il eut défait le paquet.

Tscherlik arriva en trotinant et regarda autour de lui, tandis que Kasom constatait qu'il pouvait enfiler la pèlerine sans difficulté. Puis le petit homme timide disparut, non sans jeter à son compagnon un regard triste, et après lui avoir généreusement proposé de partager son repas.

— Oui, répondit Melbar la gorge serrée, je vais venir.

Les jours qui suivirent furent un véritable calvaire. D'une part, la vie en commun lui pesait beaucoup, et d'autre part, il était rongé par l'impatience ; Breth semblait en effet avoir complètement oublié l'existence des prisonniers.

Tscherlik mourut peu de temps après. Lorsque l'Etrusien le découvrit un matin, son corps était déjà froid ; le turban, qui avait glissé sur le côté, laissait voir les racines qui envahissaient le crâne jusqu'à la nuque. Les dents serrées, Kasom le remit d'aplomb, puis il chargea le malheureux sur ses épaules et le transporta jusqu'à la cabane de Breth.

Il trouva le Neutraliste assis à une table en compagnie de deux autres individus, étudiant des plans et des cartes. Tous trois étaient armés et le chef avait l'air fatigué.

Kasom monta lourdement les marches qui conduisaient à la terrasse et déposa le cadavre aux pieds de Barbenoire. Les deux autres Plophosiens se levèrent aussitôt en repoussant brutalement la table et dégainèrent leurs armes.

Les yeux de Kasom lançaient des éclairs.

— Ma patience est à bout ! jeta-t-il comme un coup de tonnerre, frappant si fort sur la table qu'il l'a brisa en deux. Si vous ne voulez rien entreprendre, je vais agir de ma propre initiative.

Breth demeura parfaitement calme. D'un geste, il donna aux deux autres l'ordre d'enterrer le mort. Ils baissèrent leurs armes, désappointés, soulevèrent le cadavre et l'emmenèrent en jetant à Kasom un regard méfiant.

— Les coups de force ne m'impressionnent pas, Kasom. J'ai l'habitude d'agir quand je pense que le moment est venu, expliqua froidement Barbenoire.

Puis, l'invitant à prendre place, il entreprit de ramasser les papiers éparpillés à terre. L'Etrusien s'assit sur une chaise qui faillit céder sous son poids, tandis que Breth, avant d'en faire autant, réajustait provisoirement les morceaux de la table.

— Un de nos agents de liaison a été tué à Central- City, commença-t-il. Mais il a tout de même pu découvrir où Rhodan est retenu prisonnier. Cette opération nous a coûté un homme et un glisseur.

— Ça n'en restera pas là, assura gravement Kasom.

Barbenoire étala avec précaution les plans sur la table.

— Voici Central-City. Tous les bâtiments importants sont indiqués avec les dépôts, les postes de police et les possibilités de circulation. (Il montra un cercle rouge.) Ici se trouve le palais du gouvernement, à environ un kilomètre de la périphérie. Comme vous le voyez, c'est une position très favorable pour l'exécution de notre projet.

Melbar Kasom lui demanda alors si Rhodan, Atlan, Bully et Lenoir étaient bien détenus dans ce bâtiment.

— Au dix-huitième étage, affirma Breth. Bien entendu, le palais fourmille de gardes et d'espions. En outre vingt glisseurs de la police prêts à appareiller sont stationnés en permanence sur le toit et tous les étages sont truffés d'armes ainsi que de dispositifs coupe-fuite.

— Pas très encourageant, fit Kasom déçu.

— L'opération coûtera la vie à cinq cents hommes environ.

L'Etrusien sentit que son interlocuteur regrettait ces pertes, moins pour des raisons humaines que stratégiques. Il se demanda quelles motivations poussaient Barbenoire à sacrifier la vie de cinq cents résistants pour la libération de Rhodan. Il supposait que, selon toute vraisemblance, le Neutraliste avait des projets de grande envergure qu'il ne lui était pas encore possible de deviner.

Breth prit un crayon et traça un autre cercle rouge sur la carte.

— Voici la seule installation importante dont dispose Greendoor. Là se trouve le puissant émetteur hypercom qui maintient le contact avec Plophos et la flotte de Hondro.

— Intéressant, dit calmement Kasom. Mais je ne comprends pas ce que cette installation a à voir avec notre plan.

— C'est simple, expliqua Barbenoire. Il s'agit de la seule possibilité de liaison entre Greendoor et le Système d'Eugal. Cet émetteur a donc pour Hondro une importance capitale et il est évident qu'en cas d'attaque contre ce dispositif, Teltak y concentrerait toutes les forces défensives.

— Même au risque de désarmer le palais du gouvernement ? hasarda Kasom.

— Oui, dit Breth. Cinq cents de mes hommes vont simuler une attaque de la station d'hypercom. Vous profiterez de la confusion pour tenter la libération de vos amis.

Kasom posa son énorme main sur la carte et demanda s'il lui serait possible d'atteindre avec un petit groupe le palais du gouvernement.

— Dans les circonstances normales, vous n'auriez aucune chance, et même avec les conditions que nous allons créer pour vous, c'est une mission-suicide.

— Encourageant, remarqua l'Etrusien.

— Votre avantage sera celui de l'effet de surprise, continua Breth. Ni Hondro, ni Teltak n'imagineront que nous puissions risquer une opération sur la ville.

Le chef neutraliste se leva.

— Mais nous n'en sommes pas encore là et il vous reste un tas de choses à apprendre, dit-il avec une amabilité feinte.

CHAPITRE IV

L'agent de liaison s'appelait Smitty. Il s'agissait naturellement d'un nom de code et, même à Kasom, il ne dévoila pas sa véritable identité. Smitty était un homme corpulent mais extrêmement agile, que de longues années passées dans une angoisse permanente avaient fini par rendre nerveux.

Deux jours après l'entretien que Kasom avait eu avec Breth au sujet de la libération de Rhodan, il surgit dans la hutte, où l'Etrusien vivait seul depuis la mort de Tscherlik. Contrairement aux autres rebelles, il avait un aspect soigné et portait un costume en toile bien ajusté.

Il s'assit sur la seule chaise de la pièce et appuya nerveusement sur son estomac.

Kasom s'adossa au mur, attendant que l'homme expliquât ce qu'il lui voulait.

— Mon nom est Smitty, commença-t-il. Je travaille pour les Neutralistes à Central-City. (Un rictus aigre apparut sur son visage boursoufflé.) Ne croyez pas que c'est une chose simple ; je passe mon temps à fuir les buveurs de sang de Jiggers. J'ai un ulcère à l'estomac et des troubles circulatoires. Il faudrait que je fasse une cure, mais je n'ai jamais le temps.

Kasom écoutait patiemment les paroles de Smitty, se demandant comment Barbenoire pouvait faire confiance à un homme aussi bavard. Quand il eut terminé de raconter sa vie et ses malheurs, il en vint aux raisons de sa visite,

— Je connais bien le palais du gouvernement et je préférerais d'ailleurs que ce ne soit pas le cas. Breth a dû devenir fou pour vous autoriser à tenter une telle opération !

— Ne vous faites donc pas de souci, dit l'Etrusien.

— Je me fais *constamment* du souci, expliqua l'agent secret avec obstination. Depuis que je travaille pour Breth, je suis un homme mort; Hondro n'apprécie guère les gens comme moi. Mais venons- en au fait. Je suis chargé de vous informer sur la manière dont les choses se passent à l'intérieur du palais du gouvernement. Vous devez en connaître tous les recoins, comme si vous y aviez déjà été, au point d'être capable de vous y orienter dans l'obscurité la plus totale.

Il exhiba une épaisse liasse de plans, de photos, de documents...

— Voilà, dit-il. Nous allons étudier tout cela ensemble. Heureusement, il n'y a que ce bâtiment.

Quatre heures plus tard, Melbar Kasom reconnaissait qu'il avait sous-estimé Smitty. Le gros homme s'était avéré un excellent pédagogue, exigeant de son élève des facultés de compréhension nettement au-dessus de la moyenne, à telle enseigne que l'Etrusien s'était mis, lui aussi, à transpirer.

— Vous êtes un mauvais élève, grommela enfin Smitty. Quand je pense que vous devez atteindre le dix-huitième étage ! A ce train-là, vous ne dépasserez pas le troisième.

— Je croyais pourtant avoir bien compris, répondit Kasom.

Smitty rassembla les documents.

— Je vous laisse tout. Reprenez-le autant qu'il le faudra... Pendant l'intervention, vous n'aurez pas le temps de réfléchir et vous devrez donc être capable de vous déplacer les yeux fermés à l'intérieur du palais.

— J'essaierai, promit le spécialiste de l'O.M.U.

Breth entra alors et se montra particulièrement aimable.

— Alors? Notre nouvel ami fait-il des progrès?

— Des progrès en direction de la mort. Ça oui ! grogna l'agent secret d'un air morose.

Mais le chef neutraliste eut un sourire rassurant et expliqua à Kasom qu'il ne devait pas s'inquiéter, car Smitty faisait preuve d'un pessimisme incurable.

— Je ne vois toujours pas comment je dois entrer dans le bâtiment, dit-il en montrant le dossier que Smitty lui laissait.

— Par le chemin qu'utilisent nos agents de liaison lorsqu'ils entrent dans la ville ou lorsqu'ils la quittent, répondit Breth. Nous disposons d'un réseau de couloirs souterrains dont les hommes de Hondro ne savent rien.

Kasom se rappela avec un sentiment de malaise ses aventures dans les égouts, espérant qu'il ne s'agissait pas de ces souterrains-là. Mais ce qu'il entendit ensuite le rassura.

— Ces tunnels ont été creusés par des fousseurs, poursuivit le Neutraliste, et ils passent en dessous des installations défensives de la zone minée.

— Il ne sait pas ce qu'est un fousseur, murmura Smitty sur un ton chagrin. Barbenoire donna alors des explications.

— Le monde végétal de Greendoor comprend les essences les plus curieuses. Dans leur lutte pour la vie, certaines plantes ont été obligées de changer radicalement leurs habitudes, et comme le monde animal a disparu peu à peu du fait des conditions climatiques, un grand nombre de plantes carnivores ont subi le même sort. Pourtant, certaines espèces ont réussi à s'adapter à la nourriture végétale. Seuls les fousseurs sont restés carnivores. Dans le sous-sol de Greendoor vivent suffisamment d'insectes et de vers dont ils peuvent se régaler. Tout comme les drenhols, ces végétaux sont mobiles, avec la différence, qu'ils sont, en outre, capables de se déplacer sous le sol.

— Voulez-vous dire que vous avez réussi comme avec les drenhols à utiliser leurs étranges facultés ? demanda l'Etrusien d'un air sceptique.

Breth secoua la tête.

— Non, c'est hélas impossible. Cependant, il existe entre les arbres-pieuvres et les fousseurs un rapport qui nous est utile, car c'est sur ordre des drenhols que ceux-ci creusent les tunnels.

Craignant que sa taille ne l'empêchât de passer par les souterrains, Kasom fit remarquer qu'il n'était pas particulièrement petit. Mais Breth le rassura :

— Ne craignez rien, les fouisseurs sont des plantes de très grande taille.

Puis il commença à expliquer au spécialiste de l'O.M.U. le reste de son plan.

— Vous comprenez, il ne faut pas sous-estimer Teltak. Il comprendra vite que cette attaque démente n'est qu'une feinte et il pensera aussitôt que nous voulons libérer Perry Rhodan.

— S'il réagit aussi rapidement, je n'ai pratiquement aucune chance, remarqua Kasom.

— C'est parfaitement clair, approuva le chef des rebelles. Voilà pourquoi j'ai imaginé la suite. Au moment où Teltak donnera ordre à ses hommes de défendre le palais du gouvernement, des centaines de drenhols ainsi que d'autres plantes se mettront à attaquer la ville, de sorte qu'il soit surpris et complètement désorienté. Il pensera alors nécessairement que l'attaque de l'émetteur n'était pas simulée et que les Neutralistes veulent s'emparer de la ville. Ce qui devrait vous donner un délai supplémentaire.

— Moi, je vous attendrai dans le palais, dit Smitty. Mais, au risque d'être démasqué, je ne pourrai pas beaucoup vous aider.

Kasom était sûr que Breth avait préparé son plan jusque dans les moindres détails et que dans ces conditions, il pourrait peut-être réussir. Pour lui, il était désormais évident que toute tentative de libérer ses amis était vouée à l'échec sans l'aide des rebelles et il se demandait comment il avait pu espérer pénétrer désarmé dans la capitale.

La seule inconnue demeurerait le prix de cet appui, qu'il devinait élevé. Mais, en tout état de cause, il était prêt à payer.

— Quand arriverons-nous à Central-City ? demanda-t-il.

— Demain, 11 novembre, répondit Barbenoire, observant avec plaisir l'étonnement qu'il provoquait chez son interlocuteur. Vous aurez assez de temps en chemin pour réviser vos leçons. Nous traverserons la jungle dans un drenhol.

Cela signifiait que l'Etrusien allait quitter le camp plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il pensa soudain à Denner ; il ignorait à vrai dire si cela avait un sens de s'entretenir du traître avec Breth, mais il essaya tout de même :

— Ne torturez pas Denner inutilement. La pensée qu'il partage le même sort que Tscherlik m'est insupportable.

Le chef des rebelles répliqua avec indifférence :

— C'est bien. Je donnerai l'ordre qu'on le mette à mort. Je ne peux rien d'autre pour lui.

Kasom s'était vite aperçu que la plupart des Neutralistes n'étaient pas originaires de Greendoor. Il s'agissait en fait de Plophosiens qui, pour diverses raisons, avaient été exilés sur cette planète par Iratio Hondro. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'anciens prisonniers qui avaient réussi à prendre la fuite dans la jungle.

De fait, la prise du pouvoir sur Greendoor n'était pour Barbenoire Breth et ses hommes qu'un objectif intermédiaire. Certes, les rebelles ne parlaient jamais ouvertement de Plophos, mais le géant Etrusien avait souvent remarqué que leurs yeux se mettaient à briller lorsque l'on mentionnait le nom du Système d'Eugal. Breth ne participerait donc pas directement à la tentative de libération de Rhodan ; il avait en projet des opérations beaucoup plus vastes et Kasom le croyait, car il ne le tenait pas pour un lâche.

L'Etrusien, à qui l'on avait donné une arme, se trouvait à présent à l'intérieur d'un drenhol, en compagnie de dix Neutralistes, qui observaient une attitude réservée à son égard. Le chef de ce petit commando, un homme sec à l'air pincé, se nommait Pearton.

Le spécialiste de l'O.M.U. essaya à plusieurs reprises d'engager la conversation, mais Pearton répondait chaque fois par monosyllabes. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures de marche qu'il se décida à abandonner son mutisme.

— Nous allons quitter l'arbre, dit-il en sortant la petite flûte en bois dont il tira quelques notes dissonantes.

Le balancement s'arrêta aussitôt, tandis que les hommes se bousculaient vers la sortie.

Kasom et Pearton descendirent les derniers, et l'Etrusien constata alors que les drenhols laissaient où ils passaient autant de traces qu'un ouragan déchaîné.

Au moins cinq cents résistants étaient rassemblés dans la clairière. Pearton et ses hommes se tenaient à l'écart ; leur mission était de soutenir directement Melbar, alors que les autres étaient chargés de la station d'hypercom.

— Nous attendons qu'ils aient disparu dans les souterrains, expliqua le chef du commando, puis nous laisserons passer encore une heure avant de les suivre. Si vous tendez bien l'oreille, vous entendrez les bruits de la ville. Les lance-flammes les plus proches ne sont qu'à huit cents mètres d'ici.

Au moyen d'un petit poste émetteur-récepteur, il se mit alors en liaison avec le chef du bataillon de tête. Puis il annonça avec satisfaction :

— Ça y est, ils sont sous terre ! Ils vont avancer jusqu'au point V et tourneront en direction du Rondell. La station se trouve à deux cents mètres de là.

— Le Rondell ? s'étonna Kasom.

— Oui, c'est une place arrondie sur laquelle Teltak ou Hondro tiennent de temps en temps des meetings. Comme le tunnel ne va pas jusqu'à la station d'hypercom, il faut que les hommes montent en surface à la hauteur du Rondell.

— Mais on va les découvrir ! s'exclama l'Etrusien.

L'autre le rassura :

— On construit une piscine près du Rondell et le chantier n'est pas surveillé. C'est là que le gros de nos forces sortira de terre. Il ne leur restera alors plus guère que deux cents mètres à franchir. Aussi, il y a peu de chances pour qu'on les voie.

Kasom, dans le doute, n'osa pas demander quelles étaient les possibilités de repli. Il se souvint des paroles de Breth, prévoyant que la tentative de libération de Rhodan coûterait la vie à cinq cents hommes. Il avait à ce moment-là pensé que le Neutraliste fanfaronnait, mais à présent, il n'en était plus si sûr.

Pearton et ses hommes semblaient d'ailleurs soulagés de participer à l'opération Kasom-Rhodan, plutôt que de combattre avec les autres. Leur chef fut d'ailleurs clair à ce sujet :

— Pour nous, c'est évidemment un peu plus facile, parce que le tunnel que nous allons emprunter mène directement sous le palais du gouvernement.

Après un nouveau contact radio il donna le signal du départ, non sans avoir pris la tête de la petite troupe en compagnie de l'Etrusien. Ils quittèrent la clairière et pénétrèrent dans la jungle, par un sentier soigneusement protégé. Derrière eux, les drenhols qui devaient s'avancer jusqu'aux abords de la ville afin de pouvoir intervenir le moment venu, se mirent également en mouvement.

Enfin, Pearton montra le tunnel, dont l'entrée se trouvait juste devant eux. Elle était si bien camouflée qu'un profane n'aurait pu la découvrir que par hasard. Il s'adressa ensuite à Kasom sur un ton méprisant :

— Ça va être un peu juste pour vous ; le souterrain lui-même n'est pas aussi large.

Le géant, qui se sentait prêt à surmonter tous les obstacles, hocha la tête. La galerie, étayée par des poutres, s'enfonçait rapidement sous terre; ils eurent bientôt de l'eau jusqu'aux chevilles. Pearton alluma un projecteur. Le géant, qui devait avancer voûté, avait du mal à certains endroits, à cause de sa large carrure. Chaque fois, le chef du commando attendait patiemment qu'il ait passé le goulet.

Puis Blundell, le responsable de l'autre groupe, annonça par radio que ses cinq cents hommes étaient arrivés en dessous de la piscine. Pearton lui répondit que sa propre troupe avait atteint la limite de la ville et qu'ils pouvaient donc y aller.

Kasom sentit à ce moment l'excitation de Pearton le gagner. Il imaginait les cinq cents hommes armés jusqu'aux dents sortir brusquement du chantier de la piscine et s'élancer en courant, devant des passants médusés, en direction de la station d'hypercom. Il admirait leur courage, car chacun d'eux savait parfaitement ce qui l'attendait.

— Bien, dit Pearton satisfait, nous allons tout de suite tourner dans le souterrain latéral.

—
Blundell rappela, et sa voix était cette fois si nette que Kasom eut l'impression qu'il se trouvait à côté d'eux :

— Nous sommes dans la piscine; à quelque distance de nous une équipe de robots est au travail, mais on ne nous a pas encore découverts. Il y a très peu de circulation sur le périphérique et aucun piéton.

Le Neutraliste répondit brièvement en jetant un regard triomphant à Kasom, puis ils continuèrent leur chemin. Peu de temps après ils arrivèrent dans le tunnel latéral et Pearton expliqua que les fousseurs creusaient à l'origine des galeries moins larges, mais que sous l'influence des drenhols, leurs forages s'étaient adaptés à la taille des rebelles.

— Allons-nous rencontrer une de ces plantes étonnantes? s'informa Kasom.

— Je ne le crois pas. Les fousseurs sont craintifs et n'aiment pas la lumière. Ils avançaient plus lentement, car l'Etrusien, qui commençait à craindre de trop les retarder, avait de plus en plus de difficultés à se frayer un passage. Mais Pearton dissipa ses inquiétudes :

— Teltak n'enverra pas la garde du palais défendre la station d'hypercom avant que Blundell ne passe à l'attaque.

— Il est également possible qu'il ne donne pas du tout l'ordre sur lequel nous comptons, dit un Neutraliste, le visage sombre.

— C'est ce que nous allons bientôt savoir, répliqua Pearton.

Kasom avait compris depuis un moment que, sans en avoir l'air, cet homme possédait autant d'opiniâtreté que de dureté.

— Nous sortirons dans un hangar qui se trouve derrière le palais. Les robots occupés à faire de la manutention ne nous remarqueront sûrement pas. Kasom alors demanda stupéfait :

— Comment savez-vous tout cela ?

— Smitty, répondit Pearton.

L'organisation des Neutralistes semblait donc très

fiable, et comme ces rebelles étaient des Plophosiens, ils fournissaient à Kasom une nouvelle preuve du danger qu'ils représentaient pour la Galaxie. Ils étaient en effet capables de prendre le pouvoir avec Hondro à leur tête.

— On est bientôt arrivés, dit le chef neutraliste.

Le tunnel s'élargit et une échelle de corde apparut dans le faisceau de la lampe. Pearton dirigea celui-ci vers le haut et l'Etrusien put voir des madriers qui servaient à fermer et camoufler le puits. Il se demanda comment les hommes de Hondro n'avaient pas encore découvert une entrée aussi rudimentaire.

Comme s'il avait deviné ses pensées l'autre lui dit fièrement :

— Les gardes n'imagineraient jamais que nous puissions arriver jusqu'au palais du gouvernement en passant sous terre. En fait, ils ne connaissent pas notre véritable force. Mais ils ne vont pas tarder à s'y frotter — et s'y piquer !

Blundell appela à nouveau. Il parlait rapidement et son débit était saccadé.

— On nous a découverts... Trois policiers nous ont chargés, alors que nous traversons le Rondell. Ils sont morts, mais on nous a sûrement repérés; j'aperçois les premiers glisseurs qui approchent.

Pearton interrompit la communication et saisit l'échelle de corde. Kasom testa sa résistance en tirant dessus tandis que le Neutraliste le rassurait :

— Nous avons pensé à tout ; elle est assez solide pour vous.

Il se mit alors à grimper rapidement et, quand il arriva sous les planches, il envoya le projecteur au géant, qui l'attrapa pour l'éclairer à son tour. Se tenant d'une main, le Plophosien fit glisser sur le côté l'un des madriers et donna l'ordre d'éteindre. Puis, après avoir élargi l'ouverture ainsi ménagée, il se hissa à l'extérieur.

— A vous, Kasom ! Soyez sans crainte il n'y a pas de danger.

Le géant s'empara vivement de l'échelle qu'il entreprit d'escalader. Il arriva dans une sorte de grand hall encombré de caisses en plastique et déconnecta son microgravitateur, au cas où par mégarde il aurait fait des pas de dix mètres. Pearton fit signe au reste de la troupe de les suivre. De derrière les caisses leur parvenait le bruit des machines.

— Les robots sont au travail, dit le Neutraliste. Ils ne feront pas attention à nous.

Quand le troisième arriva, Blundell appela de nouveau. Cette fois, il semblait très essoufflé.

— Nous sommes arrivés jusqu'à la station et l'avons assiégée, mais elle est défendue par de puissantes unités de police. Ceci dit, les glisseurs ennemis ne peuvent intervenir, car ils risqueraient de décimer les leurs. (Il reprit haleine.) Nos pertes sont énormes et nous ne pourrions pas résister longtemps. Pearton l'informa que lui-même et sa troupe étaient déjà dans le hangar et que, dès qu'ils seraient à l'intérieur du palais, l'ordre de se replier pourrait être donné par Blundell. Mais il ne reçut pas de réponse et entendit peu de temps après une autre voix très angoissée :

— Blundell a été touché. Ils arrivent maintenant de tous les côtés et nous encerclent.

Le visage du rebelle se décomposa.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-il.

— Ennjing. Que devons-nous faire ?

— Il faut que vous teniez encore un tout petit peu. Ne battez en retraite que dans cinq minutes, ordonna-t-il en s'efforçant de paraître calme.

— Entendu, répondit Ennjing d'une voix rauque.

Immobile comme s'il avait été foudroyé Pearton murmura :

— Blundell... Justement lui !

Quand tous ses hommes furent sortis du souterrain, il leur montra la pile de caisses afin qu'ils l'écartent. Mais avant qu'aucun n'ait réagi, Kasom avait déjà commencé à les disperser, comme s'il s'agissait de feuilles de papier.

Lorsque le dernier obstacle fut éliminé, l'Etrusien put embrasser le dépôt du regard. C'était un bâtiment de presque cent mètres de long, sur trente de large. A l'autre bout, un groupe de robots occupé à décharger un container n'enregistrait pas la présence des intrus.

Il se retourna pour demander à Pearton comment ils allaient continuer.

— Vous voyez le tapis roulant sur lequel est déchargée une partie des caisses? Il conduit à un orifice ovale dans le mur. C'est par là que nous passerons.

— Pourquoi ne pas emprunter la porte que voici ? demanda le géant Etrusien.

Pearton haussa les épaules.

— Smitty dit que c'est trop dangereux. Il y a une alarme, au cas où un robot devenu fou s'introduirait dans le palais.

Ils traversèrent le hangar, tandis que Kasom fixait l'orifice afin d'en évaluer la taille. Il finit par affirmer qu'il pourrait s'y glisser à plat ventre.

— Entendu, dit le Neutraliste, vous passez le premier.

Kasom n'avait pas assez de place sur le tapis roulant parce que l'intervalle entre les caisses n'était que d'un mètre; bien qu'il fût à peu près certain qu'un appareil les comptait, il se risqua à en supprimer deux. Il n'était guère concevable qu'on donnât l'alarme pour un incident aussi mineur, alors qu'à l'extérieur le combat faisait rage. Il prit place sur le tapis, s'étendit aussitôt sur le ventre et glissa à travers le trou ménagé dans le mur, derrière lequel l'obscurité était totale.

Il fut aussitôt suivi par Pearton et ses hommes. Ne sachant où il se trouvait, il attendit. Au bout de quelques minutes il entendit la voix basse du Plophosien lui enjoindre l'ordre de sauter. Au même instant, le projecteur s'alluma. L'Etrusien atterrit d'un bond à l'endroit où se trouvait le reste de la troupe : ils avaient pénétré dans une cave du palais — murs blancs et sol crasseux. Il se souvint alors que Smitty lui avait décrit ce lieu, et il remarquait maintenant avec quelle minutieuse exactitude.

Il sut en effet immédiatement où était la porte du monte- charge dont Smitty lui avait parlé, espérant qu'ils parviendraient ainsi jusqu'au premier étage sans être découverts.

Pearton voulut transmettre à Ennjing l'ordre de se replier, mais personne ne répondit, bien qu'il ait tapé le code trois fois. Ses hommes le regardaient en silence.

— Rien! murmura-t-il finalement. Ou bien ils sont tous morts, ou alors ils ont déjà battu en retraite et l'opération a échoué.

Kasom espérait que cette dernière éventualité était la bonne, car l'idée que cinq cents hommes avaient péri à cause de ses projets lui était insupportable. La voix de Pearton, qui lui mettait le projecteur dans la main, l'arracha à ses pensées :

— Nous devons continuer, et à partir de maintenant c'est vous qui prenez le commandement, Kasom.

Il se sentit alors grelottant et trempé de sueur : ainsi se manifestait le poids de sa responsabilité, celle de la vie des cinq cents Neutralistes, ajoutée à celle de la libération de Rhodan, d'Atlan et de Bully.

Afin de se concentrer pleinement sur la tâche qui était désormais la sienne, il se fit violence pour ne pas s'abandonner à ses états d'âme et, suivi par la troupe, il se dirigea d'un pas décidé vers la porte du monte-charge, non sans serrer son arme dans sa main. Une fois arrivé, il alluma la lampe et appela l'ascenseur. Ils attendirent, et le silence qu'ils observaient montrait à quel point chacun était tendu. La rapide défaite de Blundell prouvait combien les forces du dictateur étaient efficaces.

La porte s'ouvrit enfin et Kasom fut pétrifié en découvrant dans l'ascenseur quatre hommes armés, qui essayaient de percer l'obscurité de la cave en clignant des yeux.

Les jours lugubres comme celui-là, Trat Teltak avait l'habitude de faire durer son petit déjeuner pendant plusieurs heures. Il restait à table en pyjama, regardant par la fenêtre les immeubles de Central-City émerger de la brume. La capitale de Greendoor était une ville à l'architecture peu esthétique, mais qu'il aimait tout de même, parce qu'en tant que représentant direct du Maître, il la considérait un peu comme sa propriété. Hondro ne s'occupait en effet que des affaires les plus essentielles et lui laissait pour le reste son entière liberté de manœuvre.

En ce matin du 11 novembre 2328, il n'avait guère le temps de traîner car, depuis une heure, il était en communication constante avec les unités de police qui empêchaient cinq cents Neutralistes, probablement devenus fous, de prendre la station d'hypercom. Ni lui, ni Hondro n'avait soupçonné que les rebelles fussent organisés au point de pouvoir tenter une attaque aussi insensée contre la capitale. La question de savoir comment ils étaient arrivés à proximité de la station sans être découverts restait pour lui une énigme. Car enfin, Breth et ses hommes n'étaient tout de même pas des sorciers !

Il réfléchissait également au but qu'ils poursuivaient. Il paraissait inconcevable que Barbenoire ne sût pas d'emblée qu'un tel coup de force était voué à l'échec. S'il n'agissait pas par désespoir, il avait sûrement une intention cachée mais précise. Mais laquelle ?

Teltak, supposant tout d'abord qu'il voulait envoyer un message radio, avait donc concentré toutes les forces disponibles sur la station d'hypercom. Puis l'idée lui était venue que c'était là, sans doute, ce que Breth recherchait. Mais on ne signalait d'autre attaque nulle part ailleurs. Les Neutralistes étaient-ils soudain devenus fous ?

Pour parer à toute éventualité, il fit disperser dans le palais ce qui restait de la garde.

Il se perdait ainsi en conjectures, alors que le combat faisait rage autour de la station. Mais il s'avéra vite que les rebelles n'avaient aucune chance de l'emporter contre les forces gouvernementales. Seuls trois d'entre eux parvinrent jusqu'à l'entrée principale, avant de périr sous le flux des rayons vomis par les canons. Les survivants avaient fui depuis une quinzaine de minutes; Teltak avait aussitôt donné l'ordre de les pourchasser. Mais, malgré cette victoire facile, il ne pouvait apaiser ses inquiétudes. En effet, il n'imaginait pas les Neutralistes assez inconscients pour tenter une opération contre la station avec seulement cinq cents hommes. Nul doute que Breth eût une arrière-pensée.

Teltak avait troqué son pyjama contre un uniforme militaire et faisait nerveusement les cent pas devant la fenêtre. Son avis était maintenant qu'un élément inconnu de lui avait incité les rebelles à tenter l'impossible pour émettre un message en hypercom ; il n'était pas loin de penser que Breth voulait informer la Galaxie de la présence de Rho- dan sur Greendoor. Cette nouvelle ferait bien entendu intervenir la flotte de Terrania et l'on pouvait supposer que l'intention de Barbenoire était de prendre le pouvoir à Plophos.

Quelque chose, qu'il n'aurait su définir, ne cessait de l'inquiéter depuis l'arrivée des prisonniers.

Il se demanda s'il fallait informer le dictateur de l'attaque des Neutralistes contre la station, puis il lui sembla ridicule de déranger Hondro pour une telle affaire : les agresseurs avaient été dispersés, l'émetteur, était intact et il n'y avait manifestement plus aucun danger. Le Maître n'aurait qu'un sourire condescendant si Teltak envoyait un message à destination de Plophos.

Pour la première fois, le second commençait à craindre de ne pas recevoir l'injection de contrepoison nécessaire à sa survie. S'il se produisait quelque chose qui suscitait la critique de Hondro, cela le mettrait dans une situation périlleuse.

Les collaborateurs directs du Maître n'avaient en effet droit qu'à une seule erreur. Teltak avait toujours aveuglément approuvé ce principe mais, à présent, il avait de sérieux doutes.

Alors qu'il s'irritait de la nervosité croissante à laquelle il était en proie malgré lui, une nouvelle information tomba : les fugitifs s'étaient retranchés dans la piscine et livraient un combat acharné à leurs poursuivants.

— Encerchez-les! ordonna-t-il, se demandant s'ils s'étaient repliés là par hasard.

Il se souvint du glisseur qui avait essayé de prendre contact avec les prisonniers et que la police avait immédiatement abattu. Le pilote avait été tué, mais il s'agissait sans aucun doute d'un Neutraliste dont la mission était de découvrir quelque chose, ou de transmettre une information à Rhodan. Cela signifiait-il donc que l'attaque avait un rapport avec les prisonniers ? Le but n'en n'était-il pas de vider le palais de ses soldats ?

Teltak ne se sentait plus en sécurité dans cette pièce. Il se pencha sur le micro pour donner l'ordre à plusieurs unités d'assurer la défense du palais du gouvernement. En effet, une tentative de libération de Rhodan et de ses amis ne lui semblait plus à exclure.

Mais avant qu'il ne mît son projet à exécution, un appel venant d'un glisseur de reconnaissance, qui opérait dans la périphérie sud de la ville, porta son agitation à son comble : des centaines de drenhols sortaient de la forêt et, bien que des équipes renforçassent déjà le dispositif de lance-flammes, la situation restait alarmante, car on avait l'impression que la jungle entière se soulevait.

Le second avait toujours trouvé inconcevable que les rebelles pussent d'une manière ou d'une autre dompter les arbres géants, mais cette éventualité n'était à présent plus aussi invraisemblable. Il réclama des détails.

— Il ne s'agit pas seulement des drenhols, Sir, dit le pilote. C'est l'enfer. Il faut nous envoyer du renfort, sinon la ville va être envahie.

Teltak, inondé de sueur, se sentit totalement coincé. Il devait à la fois stopper la fuite des rebelles et défendre la ville. Barbenoire Breth avait vraiment bien choisi son moment : aucun vaisseau de guerre n'était actuellement en orbite autour de Greendoor ; Teltak ne disposait donc que des forces stationnées dans la capitale.

Une partie des unités qui pourchassaient les fuyards fut envoyée en renfort en direction de la jungle, tandis que le palais du gouvernement demeurait sous la protection des gardes qui s'y trouvaient. Le second ne croyait plus à une intervention contre le quartier général; il supposait plutôt que les drenhols devaient couvrir la fuite des rebelles.

Il appela sur le toit :

— Avez-vous encore un glisseur là-haut ?

— Oui, Sir.

— Tenez-vous prêt à décoller. J'arrive immédiatement.

Il se précipita au-dehors, après avoir chargé son adjudant de la liaison radio. Un sombre pressentiment l'avertissait qu'il se passait quelque chose de grave, et c'est pourquoi il voulait se rendre compte par lui-même de l'ampleur des combats.

Il monta par l'ascenseur. Serton courut à sa rencontre en l'apercevant.

— Tout est prêt, Sir.

Ils prirent place dans l'appareil qui s'éleva lentement au-dessus du bâtiment, puis se dirigea vers la limite sud de Central-City. Trat Teltak contemplait la ville à travers la bulle en plexiglas, sans savoir qu'il venait de commettre la plus grave erreur de sa vie.

En une fraction de seconde Melbar Kasom réalisa que les gardes ne pouvaient les voir les premiers. Il tira avant qu'ils n'aient eu le temps de viser. Derrière lui, Pearton lança une bordée de jurons avant de l'imiter.

L'un des Plophosiens bascula du monte-charge aux pieds de Kasom, un autre s'écroula à l'intérieur et le troisième chancela lourdement contre le mur. Le quatrième garde n'était pas blessé, mais il ne se rendit pas : il tira et toucha mortellement l'un des rebelles. L'Etrusien se précipita et, avant que l'autre appuie à nouveau sur la détente, il lui assena un formidable coup de poing qui le mit hors de combat.

Puis Pearton surgit et voulut l'achever, mais le géant l'en empêcha d'un geste.

— Il vit encore ! s'écria-t-il furieux.

— Vous avez dit vous-même que, désormais, c'est moi qui assume le commandement. Sachez que je ne tolère aucun crime.

— Mais il a tué un de nos hommes ! rétorqua Pearton.

Sans effort, Kasom chargea l'individu évanoui sur ses épaules et le transporta dans la cave, où il le déposa à terre.

Pearton qui le regardait faire, l'avertit sur un ton sinistre :

— Qui se montre indulgent pour les hommes de Hondro n'a en général plus très longtemps à vivre.

Sans répondre, l'Etrusien dégagea les morts du monte-charge, puis fit signe aux hommes d'y prendre place. Pearton appuya sur le bouton et ils commencèrent à monter lentement. Il rompit le silence au bout de peu de temps :

— J'ai l'impression que Teltak se méfie. Les gardes ont dû être envoyés pour surveiller les issues du bas.

L'apparition des quatre Plophosiens inquiétait Kasom également, car si, à l'intérieur du palais, on soupçonnait une tentative d'évasion de Rhodan et de ses amis, leur entreprise était vouée à l'échec. Cependant, il était trop tard pour faire machine arrière.

Le monte-charge s'arrêta : l'Etrusien savait par Smitty qu'ils allaient pénétrer dans un vaste hall au fond duquel se trouvait l'entrée principale.

Y attendait un somptueux salon d'honneur; Smitty avait expliqué que trois ou quatre Plophosiens y passaient la plupart de leur temps, tandis que plusieurs femmes classaient des enregistrements dans une pièce du fond.

« — Elles ne sont pas armées, mais ne les sous- estimez pas, avait-il dit. Leurs hurlements ont l'effet d'une sirène. »

Le spécialiste de l'O.M.U. pensait à ces paroles en examinant prudemment les lieux après sa sortie de l'ascenseur. Le portail principal était fermé; trois soldats en armes y montaient la garde. Il fit signe à Pearton de le rejoindre.

— Les gars ont les yeux rivés sur la ville, chuchota le rebelle. Ils ne soupçonnent pas qu'on puisse venir par ce côté.

Ils observèrent un moment le portail. Deux hommes, à la nervosité évidente, étaient assis derrière un mur de verre; sans arrêt distraits de leur travail, leurs regards étaient irrésistiblement attirés par les gardes en faction.

Comme l'ascenseur se trouvait à gauche de l'entrée, Kasom et les rebelles devraient passer non seulement sous le nez des soldats, mais aussi devant les individus qui se tenaient derrière cette cloison.

— Il y a des alarmes dans le salon d'honneur, dit le géant étrusien. Si l'on nous voit, il sera très vite investi par la garde.

Un homme en blouse grise s'approcha alors, venant du côté opposé. Il portait un petit paquet et se dirigeait d'un pas décidé vers le monte-charge. Kasom repoussa Pearton, tout en se collant au mur. Sa main gigantesque jaillit brusquement, pour saisir le Plophosien à la nuque. L'inconnu, surpris, émit un genre de coassement et se mit à gigoter furieusement. Kasom le tira sans effort dans le monte- charge.

— Lâchez-moi, Kasom, dit le malheureux avec peine. Vous agissez plus maladroitement encore que je ne l'avais craint.

— Smitty! laissa tomber l'Etrusien stupéfait. Je ne vous avais pas reconnu dans cet accoutrement, ajouta-t-il en lâchant l'agent secret.

— Je suis domestique, gronda-t-il. Pensez-vous qu'un tel homme porte un smoking pendant ses heures de travail ? Je m'étonne que vous ayez réussi à parvenir jusqu'ici. Mais je ne pouvais...

— Dites-nous plutôt comment on sort d'ici, grommela Pearton avec impatience.

En guise de réprimande, Smitty lui lança un regard chargé de mépris.

— Sans mon aide, vous ne pouvez qu'échouer. Vous avez de la chance, Teltak a envoyé la majeure partie des gardes à la station d'hypercom. Il ne reste au quartier général qu'une centaine d'hommes armés.

— Cent seulement, répéta Kasom. Quelle aubaine !

— Ils sont disséminés dans tout l'immeuble, continua l'espion afin de tempérer son enthousiasme. Et il y en a au moins vingt au dix-huitième étage.

Kasom montra l'entrée principale :

— Comment pouvons-nous atteindre l'ascenseur?

— Impossible, répliqua Smitty. C'est trop dangereux. Il faut que vous passiez par l'escalier.

Pearton commença à maugréer :

— L'escalier? Nous n'irons pas loin. Tout le monde pourra nous voir.

— C'est exact, approuva Smitty. C'est pourquoi il faut éloigner les gardes de l'escalier. Je m'en charge.

Pearton le regarda, incrédule.

— Comment ferez-vous ?

Smitty eut un geste de mépris.

— Ça, c'est mon problème. Mais il faudra que je vous accompagne quand vous battrez en retraite. On aura tôt fait de s'apercevoir que je ne suis pas le serviteur imbécile pour lequel je me fais passer. Je devrai donc retourner avec vous dans la jungle.

— Mais d'abord, il nous faut sortir d'ici, lui rappela Pearton. L'escalier se trouve à côté de l'ascenseur, et dites-nous enfin comment passer devant le portail !

— Je vais détourner l'attention des gardes, promit-il en s'éloignant.

Il se dirigea nonchalamment vers la porte d'entrée et frappa à la cloison de verre. Tandis que les individus assis dans le salon d'honneur levaient les yeux sur lui, il eut un rictus stupide en leur montrant les gardes. Ils le fixaient toujours lorsqu'il sortit lentement et cria quelque chose aux gardes, leur faisant un signe en direction de la ville. Ceux-ci concentrèrent leur attention sur l'immeuble d'en face, observés avec curiosité par ceux du salon d'honneur.

— Allez ! s'exclama Kasom.

Ils quittèrent le monte-charge et traversèrent le hall en courant. Arrivé le premier, Kasom s'arrêta en bas des marches, immédiatement rejoint par les autres. Il ne se sentait pas en sécurité à cet endroit, car quelqu'un pouvait à tout instant arriver d'en haut ou pénétrer dans l'immeuble par l'entrée principale. Il donna l'ordre de s'asseoir à ses compagnons, afin qu'ils ne puissent être vus depuis l'étage supérieur.

Smitty arriva peu après.

— J'ai raconté aux hommes du salon d'honneur que j'allais taquiner un peu les gardes. Quant à eux, je leur ai montré un glisseur ennemi qui n'existait pas.

Il enleva sa blouse : à sa ceinture pendait une puissante arme énergétique.

— Nous disposons d'un peu de temps avant qu'ils ne s'aperçoivent que je me suis joué d'eux. Mais d'ici là, il faut que nous atteignions au moins le dixième étage. Au quatrième je me charge de mettre un peu d'ambiance, ajouta-t-il, comme s'il s'agissait d'une promenade.

Il hocha la tête, regarda Kasom d'un air inamical et quitta l'escalier. Ils le virent disparaître dans l'ascenseur et au bout de trois minutes un vacarme incroyable vint d'en haut, immédiatement suivi du hurlement des sirènes d'alarme.

Les hommes se mirent à courir. Kasom monta les escaliers quatre à quatre. Les gardes de l'entrée quittèrent leur poste et firent irruption dans le hall. Les deux rebelles qui y étaient restés les accueillirent avec un déluge de feu.

Deux d'entre eux furent tués sur le coup, tandis que le troisième, grièvement blessé, put se réfugier dans le salon d'honneur, où les civils paniqués cherchaient à s'abriter sous les tables. Leur mission accomplie, les hommes de Pearton rejoignirent alors Kasom et les autres.

Au deuxième étage, un vieil homme sortit en courant ; mais lorsqu'il aperçut l'horrible géant à la tête de cette horde sauvage, il poussa un cri et se retrancha dans une pièce.

— Continuons ! hurla Kasom d'une voix de tonnerre.

Au troisième étage, Smitty vint à leur rencontre en boitant. Son visage était tordu de douleur, mais ses yeux étincelaient de triomphe.

— Ils fouillent au-dessus de nous, expliqua-t-il. Maintenant nous pouvons prendre l'ascenseur.

Le commando se joignit à l'espion et tous se serrèrent pour monter, mais au bout de trois mètres, tout s'arrêta. Il régnait un silence de mort et même le hurlement des sirènes ne leur parvenait plus ; de surcroît, il était impossible d'ouvrir la porte.

— Ils ont arrêté l'ascenseur, expliqua Smitty avec morosité. Ils veulent ainsi empêcher que des personnes étrangères au palais ne l'utilisent.

— Ils savent peut-être que nous sommes ici, supposa l'un des rebelles.

— Non, mais ils ne vont pas tarder à le découvrir, répliqua Smitty.

Kasom maudit leur malchance. Il avait déjà espéré arriver au dix-huitième étage sans perte, et voilà qu'ils étaient bloqués dans cette cage, sans pouvoir ni monter, ni descendre. La garde du palais allait bientôt les découvrir et ce serait la fin.

Puis la lumière s'éteignit, alors que Smitty examinait le tableau de commande :

— Ils ont coupé le générateur, dit-il avec indifférence. Nous sommes pris au piège.

CHAPITRE VII

Le déclenchement d'une alarme stridente fit sursauter Rhodan sur son siège. Il crut un instant que cela venait de l'extérieur, mais il se rendit vite compte que les sirènes se trouvaient dans le palais du gouvernement.

André Lenoir sortit précipitamment de la chambre et Bully, qui avait eu la même réaction, courut à la fenêtre, en se demandant ce que cela pouvait bien signifier.

Rhodan, qui avait observé la ville plusieurs heures durant, hochait la tête, car il avait depuis un moment l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal. Des glisseurs avaient décollé du toit du quartier général, tous dans la même direction ; en outre, il avait vu des véhicules de police foncer vers le centre de la capitale.

Un incendie semblait s'être déclaré, car d'épais nuages de fumée noire s'élevaient dans le ciel. De même, la population civile avait un comportement inhabituel : dans la mesure où Perry pouvait le constater, les gens semblaient excités et discutaient avec véhémence.

A présent, le hurlement perçant des sirènes d'alarme montait dans tout le palais du gouvernement. Que se passait-il donc sur Greendoor ? La planète était-elle attaquée ? Un commando spécial de la flotte terranienne avait-il réussi à s'y poser ? Rhodan fit taire aussitôt ces folles espérances : aucun Terrien ne pouvait savoir qu'il était encore en vie, Hondro ayant en effet fait diffuser dans toute la Galaxie la nouvelle de sa mort et de celle d'Atlan.

Il se rappela soudain le glisseur qui avait été abattu, s'interrogeant sur l'existence du groupe de résistants que le dictateur ne parvenait pas à mater. Peut-être y avait-il eu quelque part un acte de sabotage...

Lenoir alla frapper aux portes pour appeler les gardes mais, cette fois, personne ne vint.

— Les événements qui se produisent en ce moment semblent être plus importants que nous, remarqua Atlan qui n'avait pas quitté son fauteuil.

— Sans doute allons-nous avoir la possibilité de fuir, ajouta Bully. Je suis d'avis que nous tentions notre chance.

Atlan répliqua alors sèchement :

— Tu devrais savoir que personne ne peut partir sans le contrepoison. Je croyais pourtant que tu l'avais enfin compris !

Rhodan intervint pour calmer leur nervosité :

— Nous ne savons pas ce que tout cela signifie. Alors, attendons de voir ce qui va se passer, avant de décider quelque chose.

Evidemment ils ne pouvaient imaginer que, quelques étages plus bas, Melbar Kasom était coincé dans l'ascenseur avec un commando de résistants.

La jungle de Greendoor était comme en état d'ébullition. Une véritable muraille végétale semblait se jeter sans répit contre le front des lance-flammes.

Le glisseur, que Serton pilotait avec dextérité au-dessus de la frontière entre la ville et la forêt, disparaissait presque totalement dans les nuages de fumée. Les drenhols avaient écrasé les premiers immeubles, des arbres en feu barraient les rues et, au milieu de ce terrifiant tohu-bohu, Teltak croyait voir courir des silhouettes, des unités de la police plophosiennes qui combattaient en première ligne contre les envahisseurs.

Mais il se rendit vite compte que les drenhols n'étaient pas seuls à agresser Central-City et que les équipes attachées aux lance-flammes ne pouvaient rien contre le flot des feuilles venimeuses qui voltigeaient partout.

Ils avaient également traîné avec eux des hordes entières de paruppkas, qui lançaient leurs tubercules en direction des glisseurs.

Attirés par l'extrême chaleur des turboréacteurs, ils s'y fixaient pour durcir aussitôt et les empêcher de tourner. L'appareil tombait alors comme une pierre. Serton devait sans cesse amorcer des descentes en piqué pour éviter ces tubercules gros comme des têtes humaines.

Affligé, le second contemplait le chaos : il fallait absolument concentrer ici toutes les forces disponibles, car si, par malheur, quelques drenhols parvenaient à l'intérieur de la capitale, les conséquences seraient unimaginables. De plus, Hondro le punirait impitoyablement s'il n'était pas à la hauteur de sa tâche. Il y allait donc de sa propre vie. Il ordonna par radio d'envoyer plusieurs unités en renfort, tandis qu'un groupe réduit au strict minimum resterait à la piscine pour tenir en échec les Neutralistes.

— C'est dangereux par ici, dit Serton. Si nous n'atterrissons pas, il faut nous replier, Sir.

Teltak pouvait comprendre le souci du Plophosien, mais il ne voulait nullement en tenir compte : ils ne risqueraient un atterrissage forcé qu'en cas de nécessité absolue.

En dessous d'eux, trois drenhols roulaient sur un immeuble effondré. Tels des doigts monstrueux, leurs immenses racines évoluaient à tâtons sur les ruines. Une partie des branches-fouets étaient en flammes, mais cela n'empêchait pas les arbres mobiles de continuer leur progression.

Soudain le glisseur se mit à monter si brutalement que Teltak perdit l'équilibre et glissa de son siège.

— Paruppkas, murmura le pilote en serrant les dents.

Teltak reçut à ce moment un appel du quartier général :

— Sir, il faut que vous rentriez immédiatement.

Teltak voyait le malheur s'abattre sur lui et les pensées les plus insupportables le tourmentaient. Il fit un énorme effort sur lui-même, car il sentait le pilote l'observer à la dérobée et il ne devait pas craquer. Sinon, il perdrait toute autorité. Ayant réussi à se maîtriser, il demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Je... je ne sais pas, lui répondit une voix mal assurée. Il semble que des Neutralistes aient pénétré dans le palais du gouvernement. Il y a eu des échanges de coups de feu, mais nous n'avons pas encore pu découvrir les rebelles.

Teltak blêmit de rage.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas capables de venir à bout d'une poignée de Neutralistes ?

— Nous n'arrivons pas à leur mettre la main dessus, répondit l'homme sur la défensive. Il est également possible que ce soit l'action isolée d'un fou.

Teltak ne croyait pas au hasard dans une telle situation. Toutes les opérations étaient extrêmement méthodiques ; il était donc clair que Breth exécutait un plan précis. L'attaque contre la station d'hypercom avait été une feinte. Mais que signifiait maintenant l'agression des plantes ? Il se sentait totalement désarmé.

— Qu'en est-il des prisonniers? demanda-t-il avec anxiété.

— L'accrochage a eu lieu au rez-de-chaussée, dit l'adjudant, mais dans les étages supérieurs, tout est calme.

Le second respira, soulagé : la sécurité de Rho- dan et de ses amis n'était pas menacée.

— C'est bien ! J'arrive tout de suite. Essayez pendant ce temps de dénicher les intrus.

Il fit signe à Serton de changer immédiatement de cap mais, au même instant, il y eut comme un brutal trou d'air, le glisseur commença de tanguer dangereusement et se mit à perdre systématiquement de l'altitude.

— Mais qu'est-ce que vous foutez? hurla Teltak. Vous ne voyez donc pas que nous allons nous écraser dans la jungle ?

Essayant désespérément de reprendre le contrôle de l'appareil, le pilote répondit laconiquement :

— Les tubercules de parupkas! Il semble que nous soyons hors de combat, Sir.

—
La frayeur tordait les boyaux de Teltak. Soudain pris de panique, il arracha les commandes des mains de Serton ; le glisseur réagit par des secousses brutales, mais ne changea pas de direction.

— Arrêtez, Sir ! cria Serton, vous allez nous tuer !

Comme s'ils s'étaient trouvés sur un manège, ils voyaient s'approcher à vive allure la masse tournoyante de la forêt. Le second perdit alors complètement la raison et se jeta sur le pilote qui, surpris, ne put esquiver l'agression de son supérieur, qui l'accusait d'être un Neutraliste cherchant à le supprimer.

— Vous vous trompez, Sir, répondit le pilote, désespéré.

Teltak le prit au collet.

— Allons, parlez ! Que comptez-vous faire ?

Serton commençait sérieusement à craindre pour sa vie : l'appareil continuait à piquer et exploserait en percutant le sol dans quelques minutes, s'il ne réussissait pas à en reprendre le contrôle.

En effectuant un large virage, le glisseur retourna à la frontière de la ville. Ils purent contempler à travers la bulle en plexiglas le brasier des lance-flammes qui semblait monter jusqu'à eux, alors qu'une véritable grêle de tubercules s'abattait avec fracas.

A ce moment, Teltak reprit subitement ses esprits; il lâcha Serton et se laissa tomber sur son siège. Le pilote se précipita aux commandes. Constatant que les deux réacteurs étaient bouchés par des tubercules, il coupa lentement les gaz, à cause des risques d'explosion. Désormais, il n'avait plus la possibilité de maintenir le glisseur en vol.

Ils piquaient maintenant droit sur la ville; en dessous d'eux, les soldats couraient dans tous les sens pour éviter que l'appareil en perdition ne s'écrase sur eux. Le visage crispé, Serton regardait s'approcher le mur gris d'un immeuble élevé, pendant que Teltak pleurnichait doucement.

Puis, comme par enchantement, le glisseur eut un nouvel élan et retourna vers la jungle. Serton retint son souffle : s'ils dépassaient la zone des lance-flammes ils étaient perdus, car les drenhols auraient tôt fait de pulvériser l'appareil.

Il eut un sourire amer parce qu'il pressentait que son avenir ne serait pas enviable s'il survivait. Teltak n'oublierait pas en effet qu'il avait été témoin de son égarement, et les hommes comme lui n'aimaient pas être observés en pareille situation. Pourtant, à aucun instant, il n'hésita à tout faire pour tenter de les tirer de là.

Perdant de la vitesse, la machine continuait à piquer en vrille et le pilote aperçut comme une muraille d'arbres en feu à proximité de laquelle ils allaient inévitablement percuter le sol. Au moment du choc, il se cramponna de toutes ses forces. L'appareil rebondit plusieurs fois et finit par capoter. Un hasard heureux fit qu'il ne roula pas dans les flammes grâce à l'amas de ruines d'un immeuble qui l'arrêta dans sa course.

Malgré le sang qui coulait sur son visage, le pilote ne perdit pas connaissance, mais une douleur aiguë lui transperçait le crâne. Quand le glisseur fut enfin immobilisé, il entendit à l'extérieur les cris des soldats ; ce qu'il vit, alors, ressemblait à une image de cauchemar : dans le paysage ravagé par le feu et les combats, deux drenhols en flammes s'approchaient inexorablement. Poussant des hurlements, il tenta en vain d'ouvrir la porte du cockpit. Il se précipita alors aux commandes pour saisir son radiant, visa rapidement et tira, au moment où quelque chose de sombre glissait vivement sur le plexiglas : une branche-fouet de l'un des drenhols ! Les lance-flammes entrèrent alors en action, tandis que la chaleur extrême dégagée par l'arme de Serton faisait fondre le verrouillage de l'issue. De l'air frais pénétra enfin dans la cabine, charriant la puanteur des plantes consumées. Sonné, à demi aveuglé, il tituba à l'extérieur, et fut aussitôt recueilli par deux soldats de l'armée plophosienne.

— Teltak est à l'intérieur, dit-il haletant.

Il entendit alors hurler des ordres et on l'évacua de la zone dangereuse. A ce moment, il prit conscience de l'environnement dans lequel il se trouvait et regarda derrière lui : le glisseur complètement détruit commençait à s'enflammer, tandis qu'un groupe de soldats aidait Teltak à sortir de la carcasse. Ce dernier se dégagea de ses sauveteurs pour s'approcher de Serton...

Ça y est, pensa le pilote épuisé, et à cet instant il réalisa l'absurdité du système politique qui produisait des hommes comme Teltak.

Cependant le second se contenta de dire :

— Il faut que nous rentrions tout de suite au palais du gouvernement.

Il était gravement brûlé en plusieurs endroits, aussi l'un des soldats l'enduisit-il de peau liquide. Puis l'on apporta deux gobelets dans lesquels ils burent à petites gorgées. Leur fatigue ne tarda pas à s'évanouir.

Tous les deux se taisaient et Serton avait l'impression que Teltak se tracassait pour des raisons analogues aux siennes : il aurait en effet à répondre devant Hondro de ce qui venait de se passer.

Derrière eux, la lutte sans merci contre la jungle continuait. Un gigantesque nuage de fumée noire planait au-dessus de la ville. L'on avait le sentiment que la nature en furie se vengeait de dizaines d'années de soumission.

— Il faut partir, dit Melbar Kasom.

— Mais comment sortir d'ici ? demanda Pearton résigné.

Kasom proposa alors de percer le toit de l'ascenseur puis de tenter d'atteindre l'étage supérieur à travers la cage.

— L'appareil est propulsé par un champ magnétique, il n'y a donc rien à quoi nous pourrions nous agripper, fit observer Smitty.

Mais Kasom qui tenait à son idée répliqua :

— Nous ne pouvons en être très éloignés. Si je me mettais debout sur le rebord du haut, l'un des hommes pourrait monter sur mes épaules et arriver ainsi à la sortie suivante.

— Puisque nous n'avons rien à perdre, nous pouvons essayer, admit Smitty avec scepticisme.

Pearton donna son accord et tous se plaquèrent au sol dans la mesure où l'exiguïté de l'espace le permettait. Puis Kasom et Smitty se mirent à bombarder de rayons le plafond qui fut presque aussitôt pulvérisé. L'opération n'allait pas sans danger, car un certain nombre de particules encore incandescentes retombaient sur les hommes : on entendit des cris de douleur et certains se mirent à battre l'air pour éteindre le feu qui commençait à prendre dans leurs vêtements. L'un d'eux fut même si gravement brûlé qu'il resta sans vie. Lorsque ce fut terminé, l'Etrusien alluma le projecteur de Pearton et constata que l'ouverture était assez large pour lui. Il débrancha le microgravitateur et d'un bond se retrouva en haut sur le rebord, qui était suffisamment résistant pour le soutenir. Les Neutralistes se firent alors la courte échelle, de sorte que Kasom put saisir les bras tendus du premier d'entre eux et le hisser sur ses épaules. C'était Pearton, auquel il donna le projecteur au passage.

— J'y arrive, annonça celui-ci.

— Vous pouvez actionner la porte ? demanda le géant.

— Oui, mais j'espère qu'on ne nous attend pas de l'autre côté.

Il éteignit la lumière et ouvrit... Instinctivement l'Etrusien retenait son souffle.

— Personne, il n'y a aucun danger, chuchota le Neutraliste.

Le géant saisit alors le suivant pour le hisser à son tour et, de cette manière, tout le commando put quitter l'ascenseur.

Ils se trouvaient à présent dans un long couloir vide donnant à droite sur un hall d'où parvenait un grand brouhaha. L'escalier continuait à gauche de l'ascenseur, et Pearton, qui avait vite retrouvé sa belle assurance, le désigna du canon de son arme en affirmant que la voie était libre. Smitty passa devant en boitillant, tandis que Kasom remettait en marche son micrograv. A cet instant seulement, il s'aperçut que les sirènes s'étaient tues, mais cela ne voulait rien dire, car tous les Plophosiens savaient, à n'en pas douter, que quelque chose d'anormal se passait dans l'immeuble du gouvernement. Il espérait seulement que les troupes de Hondro étaient dans un tel désarroi que personne ne penserait à ce qui était le plus évident, à savoir surveiller les escaliers après avoir coupé l'ascenseur.

La chance continua à leur sourire, puisqu'ils montèrent jusqu'au dixième sans être inquiétés.

Là, cependant, les difficultés commencèrent. Un groupe de soldats armés jusqu'aux dents et portant l'uniforme bleu des unités d'élite descendait l'escalier. Le V rouge de la victoire brillait au revers de leur veste, car les Plophosiens croyaient en leur triomphe final dans la Voie lactée.

Chacun des commandos s'aperçut en même temps de la présence de l'autre et leur réaction fut immédiate : rapide comme l'éclair, ils disparurent derrière les plaques en matière synthétique dont l'escalier était revêtu et ouvrirent le feu. Deux Neutralistes tombèrent aussitôt, suivis par d'autres. Le commando de Kasom ne tarda pas à être décimé, pour finalement se réduire à sept combattants qui, malgré un excellent armement, ne purent résister à la supériorité du nombre.

— Il faut que nous prenions l'escalier d'assaut, dit Kasom à Pearton.

— Vous tenez vraiment à vous suicider, répliqua le Neutraliste.

Smitty intervint alors de façon catégorique pour affirmer qu'il n'était pas possible de rester là plus longtemps. Il sortit deux capsules rondes de sa poche et les fit passer à Kasom en clignant des yeux.

— Vous croyez que vous pourriez envoyer ces deux trucs jusqu'à l'étage du dessus? demanda-t-il.

Le géant acquiesça. Les capsules étaient étonnamment lourdes, mais il les aurait lancées à l'autre bout de la ville si on le lui avait demandé. Il visa et les lança vers le haut en direction de leurs adversaires.

Kasom s'attendait à une explosion ou à quelque chose de semblable. Rien ne se produisit puis, au bout de deux minutes, Smitty se leva, faisant signe aux autres de le suivre. Au regard interrogateur de l'Etrusien, il répondit qu'il s'agissait d'un gaz soporifique.

Ils atteignirent le dix-septième étage sans rencontrer de résistance, mais au dix-huitième ils étaient attendus : l'escalier était bloqué par une bonne vingtaine de Plophosiens retranchés derrière une barricade. Quand ils se rendirent compte qu'ils étaient également poursuivis, ils s'arrêtèrent pour se plaquer au mur.

— On n'arrivera jamais à passer, dit Pearton.

Kasom se tourna vers l'agent secret.

— Avez-vous encore des capsules ?

Le visage décomposé par la douleur, Smitty secoua la tête, mais aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres. Les gardes du dix-huitième ouvrirent le feu, sans succès, tandis que les cris des poursuivants devenaient de plus en plus distincts. Kasom dut reconnaître alors qu'ils étaient pris au piège, ne pouvant plus ni avancer ni reculer.

Les sirènes d'alarme s'étaient tues, faisant place à un silence inquiétant qui donnait le sentiment que la vie dans le palais s'était arrêtée. Malgré l'absence d'indice, Rhodan était certain qu'il s'était passé quelque chose, mais il ne s'agissait peut-être que d'un exercice d'alerte.

Ces derniers jours, ses pensées avaient été tout entières absorbées par le destin de l'Empire dont il ne savait strictement rien, hormis ce que Teltak voulait bien leur en dire. Il semblait toutefois que la Terre perdait de son influence dans la Galaxie et rien n'indiquait qu'Allan D. Mercant et Julian Tiffleur exerçaient le pouvoir avec une quelconque efficacité. Vraisemblablement, le Système solaire était paralysé par la nouvelle de leur mort.

Reginald Bull ne cessait de faire les cent pas, tandis que Lenoir s'était retiré dans la chambre à coucher, après avoir affirmé que Teltak avait quitté le palais.

Rhodan ne pensait pas que le fascinateur pourrait mener à bien sa tentative, car le danger qu'il représentait était connu ; il était donc certain qu'on effectuerait des contrôles réguliers pour l'empêcher d'utiliser ses facultés paranormales.

Seul Atlan, qui parlait peu, supportait relativement bien la situation et ne manifestait aucun signe d'inquiétude.

Les réflexions de Rhodan furent interrompues par des hurlements en provenance du couloir, mais il était malheureusement impossible de comprendre ce qui se disait. Que se passait-il donc au quartier général des Plophosiens? Avec tapage et dans une grande confusion, on traîna des objets lourds, puis tout redevint calme jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, le sifflement caractéristique des radiants se fasse entendre. Atlan revint alors brusquement à la vie et rejoignit d'un bond Bully qui écoutait à la porte. Lenoir l'imita bien vite en lançant à Rhodan un regard interrogateur.

— On se bat dans le couloir, dit Bully. Quelqu'un a probablement pénétré dans le quartier général. Il faut absolument que nous sortions. Les gardes ont sûrement d'autres chats à fouetter que de s'occuper de nous.

Il regarda autour de lui, à la recherche de quelque chose de lourd, puis il saisit une chaise avec laquelle il tenta d'enfoncer la porte. Mais celle-ci était plus résistante qu'il n'y paraissait, et il finit par poser son outil de fortune. Puis il recula de quelques mètres pour prendre de l'élan et se jeta de toutes ses forces contre l'obstacle.

A cet instant, un garde fit irruption dans l'appartement par une autre issue et leur lança d'un air furieux :

— Restez tranquilles, si vous tenez à votre vie.

Puis il disparut en claquant la porte.

Rhodan incita Bully à s'éloigner :

— Cela n'a pas de sens, lui dit-il. Nous devons attendre de voir comment tournent les choses.

Le soldat crevait visiblement de trouille. Rhodan était désormais quasi certain que des inconnus avaient pénétré dans le palais. Son intuition, qui l'avait jusqu'à présent rarement trompé, lui disait que la bataille qui se déroulait avait un rapport avec leur présence ici.

Atlan s'approcha lentement de lui avec une expression étrange sur le visage :

— Je souhaite que les individus qui se sont introduits dans le quartier général ne soient pas de nos amis, dit-il.

Rhodan le regarda stupéfait.

— Dans le cas contraire, il nous serait difficile de les convaincre que nous ne pouvons pas les suivre, continua l'Arkonide.

Rhodan commença à comprendre où Atlan voulait en venir.

— Tu veux dire...

Atlan opina :

— Nous devons rester ici, de toute façon. Pour recevoir le contrepoison.

Rhodan se rebiffa :

— Je m'échapperai quand même, si l'occasion se présente. Nous avons des médecins suffisamment expérimentés pour découvrir le remède.

— Mais toute la question est de savoir s'ils le découvriront à temps, répliqua Atlan avec sarcasme. Cependant, puisque tu es un barbare terrien, je te comprends. Vous ne savez pas agir autrement, vous autres.

A cet instant, ils furent interrompus par une explosion qui fit vibrer les murs. Atlan se mit à sourire et dit avec le plus grand calme :

— Il semble que le combat fasse rage.

Rhodan, quant à lui, se sentait de plus en plus tendu. Quelque chose l'avertissait qu'une évolution fatale était en cours. Toutefois, il ne voulait pas croire que l'époque de la domination terrienne était révolue. Tant qu'il respirait, il se battrait pour l'humanité et Atlan ne pouvait pas comprendre cela.

L'Arkonide était en effet un homme dépourvu du sens du peuple, méprisé par sa propre race, et que seuls les Terriens toléraient.

Le bruit de la bataille semblait se déplacer maintenant dans leur direction et Rhodan se demandait s'il allait voir entrer des amis ou des ennemis.

Le visage de Pearton blêmit davantage encore lorsqu'il regarda en bas de l'escalier. Pour Kasom, il était simple d'imaginer ce qui se passait dans sa tête : il était sûr qu'il allait bientôt mourir, et ce pour quelqu'un qui lui était étranger.

Les poursuivants, vingt hommes au moins à en juger par le bruit, se trouvaient déjà à l'étage inférieur.

Smitty tira un petit tube de sa poche.

— J'espérais pouvoir éviter ça, dit-il à Kasom, mais nous n'avons pas le choix. Puis il se pencha au-dessus de la rampe et laissa tomber l'engin.

Deux secondes plus tard une formidable explosion se produisit. L'Etrusien, ébloui par une vive lumière, crut que l'immeuble allait s'effondrer; les vitres se mirent à vibrer violemment pour finalement voler en éclats. Des débris de matériaux pulvérisés tourbillonnaient dans l'air.

— Une bombe ! s'écria Pearton hors de lui, vous voulez donc tous nous tuer !

Smitty se releva tandis que la fumée et la poussière montaient vers eux ; Kasom fit de même et jeta un coup d'œil au-dessus des restes de la rampe : une partie de l'escalier avait été déchiquetée, la plupart des marches n'existaient plus, les murs étaient carbonisés et pleins de fissures. Il aperçut les cadavres de plusieurs gardes au milieu des décombres.

Le géant se détourna de ce spectacle affligeant.

Bien que l'un des rebelles ait été tué, Smitty avait gagné du temps pour les survivants. Ceux-ci ne sortaient pourtant pas indemnes de l'opération : deux d'entre eux étaient blessés, les autres étaient sonnés.

Sans broncher, l'agent secret écouta Pearton qui l'accablait de reproches :

— Maintenant les hommes de Hondro ne vont plus reculer devant l'utilisation d'armes lourdes, conclut-il furieux.

— S'ils en ont, répliqua Smitty.

Kasom interrompit alors leur querelle :

— Cela n'avance à rien de vous disputer de la sorte. Pour l'instant, il faut que nous passions les barricades avant l'arrivée d'un renfort éventuel.

Il regarda vers l'étage supérieur : la rampe continuait à angle droit et, de l'endroit où il se trouvait, il lui restait environ sept mètres à parcourir. Fermement décidé à briser la dernière ligne de défense ennemie, il fixa son arme à sa ceinture.

— Que voulez-vous faire ? demanda Smitty.

— Ouvrez le feu pour me couvrir, ordonna l'Etrusien. Occupez les gars du haut de façon à ce qu'ils ne regardent pas derrière eux. Je vais essayer de sauter jusqu'à la rampe.

Smitty jeta un coup d'oeil sceptique vers l'étage supérieur.

— Mais, Kasom, il y a au moins sept mètres. Y avez-vous bien réfléchi ?

— Je peux, en sautant, atteindre la saillie du plafond, m'y agripper, puis me hisser au-dessus de la rampe et attaquer ainsi les défenseurs en revers.

Kasom était persuadé que ce serait difficile, mais il n'y avait pas d'autre moyen de vaincre les Plophosiens. Pendant qu'il coupait tranquillement le micrograv, les Neutralistes avancèrent un peu, puis ouvrirent le feu. On entendit alors les rires sarcastiques au-dessus d'eux, tandis que le corps puissant de l'Etrusien se détendait comme un ressort. Maintenant, la défense répondait au feu par le feu et la cage d'escalier semblait être en fusion du fait de la température qui ne cessait de monter.

Kasom, qui avait concentré toute sa force dans ce saut, s'arracha du sol en tendant les bras vers le haut. S'il échouait, il retomberait et se briserait le cou. Il atteignit la saillie et réussit à s'y cramponner de façon instable; ses paumes étaient humides de transpiration et il faillit plusieurs fois lâcher prise. Il était ainsi suspendu entre la vie et la mort, sachant que les rebelles, qui faisaient toujours feu sur leurs adversaires, avaient les yeux fixés sur lui et n'attendaient que son échec.

Les dents serrées, il réussit à progresser, centimètre par centimètre, et parvint finalement à saisir d'une main le rebord supérieur. Le reste était un jeu d'enfant; il s'agissait seulement de ne pas être découvert.

Il s'élança par-dessus la rampe et atterrit dans le couloir principal du dix-huitième étage. Les Plophosiens étaient retranchés derrière une barricade, à quelque dix mètres de lui. Se dissimulant derrière la balustrade, il aperçut leurs visages : manifestement, toute leur attention était concentrée sur ce qui se passait à l'étage inférieur.

L'un d'eux se retourna soudain et regarda dans sa direction. Un inexplicable instinct l'avait averti d'une présence hostile ; lorsqu'il vit ce géant accroupi si près de lui, il demeura interdit, la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Kasom savait que sa vie dépendait des secondes qui allaient s'écouler et qu'il ne pouvait par conséquent se permettre aucune erreur.

— Smitty ! cria-t-il.

— Les têtes des Plophosiens se tournèrent à l'instant même où Kasom se jetait sur eux comme un tigre. Grâce à la faible pesanteur qui existait sur Greendoor et sans l'action du micrograv, il pouvait faire sans peine des bonds de plus de vingt mètres.

Son irruption au milieu des soldats fit l'effet d'une bombe. Avant qu'ils aient réalisé ce qui leur arrivait, il en avait mis trois à terre. Tandis que les Neutralistes commençaient à monter au pas de course, les hommes de Hondro reculaient afin de pouvoir tirer sur Kasom sans être en danger.

Pearton poussa des hurlements d'Indien lorsqu'il sauta par-dessus la barricade, se servant de son arme comme d'une massue. Quatre Plophosiens tentèrent de s'emparer du géant pour l'immobiliser, mais, d'un mouvement sec, il les fit rouler au sol. Un coup d'oeil l'avertit que les Neutralistes suivaient Pearton sur la barricade et que le gros Smitty apparaissait enfin. L'agent secret, qui était blessé, lui cria :

— Occupez-vous des prisonniers, Kasom !

Celui-ci, comprenant tout de suite qu'il devait profiter du désarroi des Plophosiens, lâcha les gardes et disparut d'un bond dans le couloir. Il aperçut les premières portes et essaya de se rappeler les leçons de Smitty. Il atteignit enfin celle derrière laquelle il soupçonnait que Rhodan était retenu et en fit fondre les verrous avec son radiant. Puis il prit son élan pour l'enfoncer et il fut catapulté dans la pièce où il s'écala. Lorsqu'il leva les yeux, il rencontra le regard de Reginald Bull dont le visage était rouge de nervosité.

— Pourquoi diable ne frappez-vous pas avant d'entrer? lui demanda Bully en se penchant vers lui.

Perry Rhodan se remit vite de sa surprise. Il ne pensait pas en effet que l'Etrusien fût encore en vie.

On l'aidait maintenant à se relever et Kasom regardait autour de lui, l'air soulagé.

— Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'ici? demanda Rhodan qui allait droit à l'essentiel, car il était clair qu'un homme comme Kasom n'avait pu s'introduire sans aide dans le quartier général de Hondro sur Greendoor.

— Je ne peux pas vous donner d'explication maintenant. Le temps presse, s'excusa Kasom. Ce sont les Neutralistes, un groupe de résistants à la dictature de Hondro, qui m'ont aidé. Mais dépêchez-vous, il faut que nous prenions la fuite avant qu'on envoie du renfort.

Rhodan lui saisit alors le bras :

— Savez-vous qu'on nous a inoculé le même poison qu'à André Lenoir?

— Oui, Sir, répondit Kasom. Les rebelles m'ont promis de nous aider à nous procurer le contrepoison.

On entendit à la porte un léger bruit : Pearton entra en chancelant ; son bras droit pendait inerte et son regard était vide. Bully voulut l'accueillir en lui envoyant une chaise dans la figure, mais Kasom le retint d'un geste.

— Ils sont tous morts, dit le Neutraliste d'une voix blanche. Smitty monte la garde dans l'escalier et il faut que nous fassions très vite.

Rhodan comprit immédiatement que l'homme était l'un des Neutralistes qui avaient aidé Kasom. Il n'y avait en effet pas une minute à perdre.

— Conduisez-nous, lança-t-il.

Atlan les retint alors en leur criant :

— Halte !

L'Etrusien, qui se trouvait déjà à la porte, revint sur ses pas et toisa Atlan debout au milieu de la pièce.

— Je ne pars pas, expliqua l'Arkonide. C'est complètement absurde! Dans trois semaines, nous serons obligés de revenir supplier Hondro de nous donner le contrepoison.

— Il est devenu dingue? demanda Pearton en regardant Kasom d'un air furieux.

Rhodan intervint alors :

— Tu ne peux pas rester ici, Amiral. Même si tu es opposé à notre évasion, nous ne pouvons partir sans toi, parce que Hondro en profiterait pour nous faire chanter.

Atlan eut un léger sourire.

— Il n'en aura même pas besoin puisqu'il faudra que vous reveniez, de toute façon.

Rhodan s'aperçut alors avec effroi que l'Arkonide avait pris une décision irrévocable et qu'il était donc inutile de discuter plus longtemps avec lui. Mais Kasom, s'approchant lentement d'Atlan, lui dit avec colère :

— Il n'est pas question que nos efforts demeurent vains. N'oubliez pas les centaines de combattants qui sont morts pour me permettre d'arriver jusqu'ici. Vous désirez sans doute qu'ils se soient sacrifiés pour rien ?

— Je déplore leur disparition, expliqua Atlan sur un ton mesuré, mais je me refuse à entreprendre quelque chose d'encore plus absurde.

Seul Rhodan vit partir le coup de poing foudroyant que Kasom lui assena sur la mâchoire. L'Arkonide s'y attendait si peu qu'il s'écroula aussitôt. L'Etrusien le chargea sur ses épaules.

— Il va m'en vouloir, mais je ne pouvais pas faire autrement.

— Ne vous inquiétez pas, j'en prends la responsabilité, dit Rhodan.

Quand ils quittèrent la pièce, Pearton s'effondra sans un bruit en passant la porte. Rhodan se baissa vers lui, mais le rebelle trouva encore la force de murmurer :

— Fichez le camp. Pour moi vous êtes un étranger que je n'apprécie pas, Rhodan.

— Je crois pouvoir vous comprendre, répondit celui-ci en se redressant.

L'individu qui était allongé devant lui était en train de mourir et il trouvait cette mort absurde. Kasom s'approcha alors et lui dit avec force :

— Nous vous emmenons !

—
— Ne me touchez surtout pas, grogna le Neutraliste et disparaissiez avec vos amis.

Sans s'occuper des protestations du blessé, le géant étrusien le chargea sur son épaule demeurée libre et ils partirent. La barricade du palier n'était plus qu'un amas de décombres. Smitty, qui avait rassemblé quelques armes, attendait assis sur la dernière marche.

— Où est le quatrième prisonnier? demanda-t-il sans reconnaître Atlan que Kasom portait sans connaissance sur son épaule.

L'Etrusien le lui désigna et Smitty se mit en marche, suivi de Kasom, Rhodan, Bully et Lenoir. Ils restaient sur leurs gardes, car l'immeuble ne s'était pas vidé de ses soldats, qui pouvaient à tout moment recevoir du renfort. Ils arrivèrent à la partie de l'escalier détruite par la bombe de Smitty et se frayèrent un passage à travers les gravats. L'agent secret devait s'appuyer sur Rhodan, car sa blessure le faisait cruellement souffrir. Peu de temps après, Atlan revint à lui :

— Lâchez-moi donc, dit-il à son porteur.

L'espace d'un instant ce dernier resta indécis, ne sachant pas comment il devait se comporter. Puis sur un ton très ferme, il lui dit :

— Je ne puis vous lâcher que si vous n'avez pas l'intention de faire obstacle à notre fuite.

— Vous êtes un cabochard d'Etrusien, grogna Atlan.

Avec un soupir de soulagement, Kasom le laissa glisser à terre et l'Arkonide rejoignit Rhodan pour se faire donner une arme, puis il se massa le menton en souriant.

— C'est sur mon ordre qu'il a agi, expliqua Rhodan laconiquement.

— Pratique-t-il lui aussi la méthode démocratique des Terriens qui consiste à imposer aux autres sa propre volonté ? répliqua l'autre, moqueur.

Rhodan se mit à rire, car il sentait qu'Atlan ne s'opposait plus à leur évasion. Devant eux le gros Plophosien continuait à descendre en boitant, mais il restait malgré tout le seul survivant à peu près valide de la troupe qui avait aidé Kasom.

Rhodan se demandait cependant combien de temps ils seraient encore en état de continuer leur course, car Kasom et Smitty semblaient totalement épuisés.

Pour la deuxième fois donc, ils s'évadaient des geôles plophosiennes. Que dirait Hondro en apprenant cette nouvelle? Rhodan pouvait facilement imaginer qu'il réagirait par un rire sarcastique. Le poison qui circulait dans leurs veines les contraindrait en effet à revenir.

Un grand nombre d'habitants de Central-City s'étaient rassemblés devant le grand portail du palais du gouvernement. Le tumulte qui s'élevait de la foule trahissait une grande effervescence. Tel fut le spectacle qui s'offrit à un Teltak défait lorsqu'il tourna dans la rue principale avec quelques hommes. Il savait maintenant d'où venait l'explosion qu'il avait entendue en bordure de la jungle. Tout semblait donc indiquer que les Neutralistes s'étaient livrés à une attaque en règle contre le palais. S'attendant au pire, il exhortait ses hommes à se hâter d'une voix mal assurée. Le silence se fit quand on le reconnut; il sentit des centaines d'yeux fixés sur lui tandis qu'il marchait au milieu de cette foule qui s'écartait spontanément pour lui laisser le passage.

L'un des gardes en faction devant l'entrée vint à sa rencontre. Le second lut immédiatement le désarroi sur son visage.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il d'une voix faible, alors que son intention avait été de parler fermement.

— Les Neutralistes ont réussi à s'introduire dans le quartier général, Sir. Il y a eu de violents

combats dont l'issue ne nous est pas connue, car nous avons jugé utile de garder l'entrée principale, afin de pouvoir cueillir les fugitifs.

Teltak n'aurait certes pas agi autrement que le lieutenant, mais il avait du mal à maîtriser ses sentiments qui le poussaient à frapper le jeune policier au visage en lui hurlant des injures. Il réussit cependant à se contenir.

— Si les prisonniers se sont évadés, vous et vos camarades serez traduits en justice, annonça-t-il d'une voix rauque.

Le lieutenant salua et s'effaça devant lui. Quelques secondes plus tard, Teltak pénétra dans le palais du gouvernement, tandis que l'effervescence dans la foule reprenait de plus belle.

Le second constata d'emblée que des échanges de coups de feu avaient eu lieu dans le salon d'honneur. Des employés s'y tenaient encore et le regardaient entrer avec des mines déconfites. Il les haïssait pour leur incapacité à faire quoi que ce soit, bien qu'il sût pertinemment qu'il était, lui aussi, hors d'état de faire revenir les choses en arrière. Il se dirigea alors vers l'ascenseur devant lequel un soldat montait la garde.

— Pourquoi ne fonctionne-t-il pas? demanda Teltak hors de lui.

— Nous avons débranché le générateur, Sir, balbutia le soldat. Nous voulions éviter que les rebelles ne l'utilisent.

— Où sont passés les Neutralistes ? s'empessa de demander Teltak.

— Dans les étages du haut, les combats se sont déroulés jusqu'à maintenant, Sir.

Teltak donna l'ordre de remettre le courant et attendit impatiemment l'arrivée de l'ascenseur. Quand la porte s'ouvrit, un mort sans uniforme lui tomba dans les bras. Le sol était jonché des débris calcinés du plafond. Deux soldats évacuèrent le cadavre du rebelle et Teltak put examiner l'intérieur plus en détail.

— Ils étaient ici, constata-t-il et ils ont réussi à s'en échapper parce qu'aucun de ces imbéciles n'a eu l'idée de venir les chercher là-dedans.

Il donna l'ordre à une escorte de l'accompagner au dix-huitième étage. Là-haut son regard tomba immédiatement sur les restes de la barricade, avant d'apercevoir les morts : la réalité dépassait, et de loin, ses sombres pressentiments. Il avait néanmoins du mal à se persuader de l'étendue de la catastrophe quand il vit grande ouverte la porte de l'appartement des prisonniers, qui avaient, bien entendu, disparu. Il se souvint alors tragiquement de la prophétie du garde agonisant.

« Ils doivent encore être dans l'immeuble, se dit-il comme s'il émergeait d'un profond sommeil. Il ne faut pas qu'ils nous échappent ! »

Ils retournèrent dans le couloir, lorsqu'un cri perçant leur parvint des étages inférieurs. En un éclair il comprit ce qui s'était produit : pendant qu'il était monté en ascenseur avec ses hommes, les rebelles et les prisonniers étaient arrivés par l'escalier dans le salon d'honneur. Sa nouvelle erreur le bouleversait : il aurait dû en effet partager son escorte en deux et en envoyer une partie par les escaliers. Maintenant il était évident que les faibles forces qui se trouvaient en bas étaient dépassées.

— On redescend ! cria-t-il. Vite à l'ascenseur !

De précieuses secondes s'écoulèrent tandis qu'ils couraient vers l'ascenseur et y pénétraient. La fermeture de la porte leur sembla durer une éternité. Arrivés au rez-de-chaussée, ils se précipitèrent en gesticulant sur les civils qui se trouvaient dans le salon d'honneur. Presque aussitôt, Teltak aperçut les gardes gisant à terre devant le portail : dépourvus d'abri, ils n'avaient pu faire face à l'irruption soudaine des rebelles. Il saisit l'un des civils au col et le secoua comme un prunier en hurlant :

— Où sont-ils ?

— Dans le monte-charge, balbutia l'homme terrifié. Les gardes n'ont pas pu les arrêter. Trop bien armés.

Teltak le lâcha. Ironie du sort : il avait donné l'ordre de remettre en marche le générateur qui alimentait en énergie les champs magnétiques des deux ascenseurs. Les fugitifs étaient déjà dans le dépôt, mais ils pouvaient encore les rattraper, car il ne leur était guère possible d'aller plus loin. Un nouvel espoir soulevait Teltak !

Quelques instants plus tard, il arrivait en bas, escorté d'une douzaine de soldats. Ils longèrent en courant le tapis roulant puis pénétrèrent dans le hangar où les robots continuaient leur travail sans s'occuper de ce qui se passait. Le second scruta les lieux, anxieux, mais ne vit que des caisses renversées, derrière lesquelles les rebelles étaient peut-être cachés.

— Rendez-vous ! cria-t-il. C'est fini !

Rien ne bougea et il fallut bien reconnaître qu'ils semblaient s'être volatilisés. Teltak s'assura que tous les hommes étaient dans le dépôt, puis il donna l'ordre d'enfumer les fugitifs avant de se disperser. Comme il n'y eut aucun résultat, ils se mirent à fouiller dans tous les recoins, toujours avec le même insuccès. Au bout d'un moment, l'un des soldats appela Teltak pour lui montrer le trou à demi camouflé par des madriers qu'il venait de découvrir. Accablé, le second commençait à comprendre que les Neutralistes avaient accompli l'impossible : ils avaient creusé un tunnel sous la jungle grâce auquel ils s'étaient introduits à l'intérieur du palais, puis s'en étaient échappés.

— Il faut les poursuivre, ordonna-t-il.

L'explosion se produisit dès que le premier Plophosien se fut glissé dans le trou : l'homme fut projeté en arrière, le sol se mit à vibrer terriblement, des piles de caisses s'écroulèrent... Teltak perdit l'équilibre et tomba à terre.

« Ils ont fait sauter le tunnel pour qu'on ne puisse pas les pourchasser », pensa-t-il.

Puis il entendit une voix lui dire qu'il était blessé et il fut évacué sans opposer de résistance. Dans dix jours, il aurait besoin de l'injection salvatrice et il réalisa à cet instant qu'il avait commis la pire des erreurs, celle de vendre sa liberté.

Smitty se frotta les mains en disant :

— Bon, il va leur falloir quelques mois pour dégager le puits et, d'ici là, nous aurons effacé toutes les traces.

Même maintenant, après que l'explosion se fut produite, il semblait miraculeux à Rhodan d'avoir réussi à quitter le palais. Quand ils étaient arrivés au souterrain, il avait compris comment il avait été possible à Kasom de parvenir jusqu'à eux.

Puis, celui-ci lui avait brièvement raconté sa rencontre avec les Neutralistes, et Rhodan put ainsi se faire une petite idée de la situation sur Greendoor.

Ils ralentirent l'allure à cause des blessures de Pearton et, lorsqu'ils arrivèrent au bout du tunnel, ils étaient attendus par Barbenoire Breth qui les salua avec déférence.

— Les drenhols se sont repliés, annonça le chef des rebelles. Les combats sont terminés et une partie des hommes qui s'étaient retranchés dans la piscine a pu s'enfuir par les souterrains.

Rhodan observait en silence celui qui avait rendu son évvasion possible et qui devait se révéler les jours suivants comme un allié exemplaire.

Rhodan, Breth et Reginald Bull étaient assis sur la terrasse du bureau rudimentaire du chef des rebelles : Atlan et André Lenoir étaient restés dans la cabane qu'ils occupaient depuis leur arrivée au camp, tandis que Kasom était allé rendre visite à Smitty toujours immobilisé.

Breth examinait ses visiteurs avec un regard perçant.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas? leur demanda-t-il.

— Nous n'avons aucune raison de nous plaindre, répondit Rhodan. Nous aimerions seulement que vous nous autorisiez à envoyer depuis votre station d'hypercom un message à notre flotte.

Barbenoire sourit aimablement.

— Je m'attendais à votre demande mais, hélas ! la réponse ne peut être que négative.

Rhodan sentit l'atmosphère se tendre. Il observa le visage de son interlocuteur pour essayer de deviner les sentiments qui l'animaient, mais Breth était un homme qui savait remarquablement se maîtriser.

— Nous avons des projets en ce qui vous concerne, continua-t-il, et il n'est en tout cas pas question de vous laisser retourner dans votre pays, car vous êtes extrêmement précieux à nos yeux.

Rhodan eut un sourire amer.

— Ce qui signifie que notre évasion de Central- City n'était qu'une farce. Nous sommes en fait toujours prisonniers, seuls les noms des personnes qui nous retiennent ont changé.

Il échangea un rapide regard avec Bully et il comprit que Breth était prêt à utiliser la force pour les empêcher d'alerter la flotte terrienne. Il semblait donc qu'Atlan, qui n'était pas d'accord pour quitter Central-City, ait eu raison.

Car somme toute, leur situation s'était aggravée, vu qu'il n'était pas du tout certain que Breth pourrait se procurer le contrepoison.

— Quoi qu'il en soit, votre liberté de mouvement est entière. Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais vous demander de m'accompagner jusqu'à une grotte, située non loin d'ici. Je vous y montrerai quelque chose qui vous intéressera sûrement.

Ils quittèrent alors la véranda et Breth les emmena jusqu'à un drenhol qui les conduisit à la fameuse grotte, à l'intérieur de laquelle Rhodan fut invité à jeter un regard. Après que Breth eut branché la lumière, il fut étonné de constater ses dimensions inhabituelles et d'y voir une vieille chaloupe terrienne de soixante mètres de diamètre, équipée de l'un des premiers moteurs linéaires. Puis Rhodan découvrit que des maquisards, probablement les membres de l'équipage, se trouvaient là aussi.

— J'imagine que ce spectacle éveille en vous une certaine nostalgie, dit Breth moqueur.

Rhodan ne lui répondit pas : il continuait à regarder le navire. Depuis bien des années c'était la première fois qu'il avait du mal à dissimuler ses sentiments, car il y avait là un moyen de communication avec l'Empire qu'il ne pouvait, hélas ! pas utiliser.

— Vous êtes bien silencieux, remarqua le Neutraliste. Je suppose que vous vous faites du souci pour l'inoculation du contrepoison. N'ayez crainte, mes agents s'en occupent.

Absorbé par ses réflexions, Rhodan l'écoutait à peine. Certes, le vaisseau était ancien et le système , de propulsion vétuste le rendait très dangereux, mais il représentait tout de même une possibilité de regagner la Terre. Bien qu'il sût parfaitement qu'il leur serait impossible d'entrer en sa possession, la simple vue de la chaloupe avait ranimé en lui son sentiment d'appartenance à l'espace et l'incapacité qu'il éprouvait à se résigner à mourir sur Greendoor.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉMIR ET LA GARDE BLEUE

CHAPITRE PREMIER

En ce seize novembre de l'année 2328, Tiffloor et Mercant savaient depuis une semaine que Rhodan, Atlan et Bully étaient toujours en vie. L'agent secret Arthur Constantin avait obtenu ce renseignement qui lui avait coûté la vie, mais qu'il avait eu le temps de transmettre à un vaisseau des services secrets, grâce auquel il était parvenu à Tiffloor. Rhodan vivait toujours, mais personne ne connaissait son lieu de détention, qu'il fallait donc découvrir.

Julian Tiffloor et Allan D. Mercant donnèrent les ordres nécessaires. La Milice des Mutants, qui intervenait de façon dispersée sur différentes planètes, fut rappelée et, grâce au parfait fonctionnement du système de communication, l'ordre de rentrer sur Terre atteignit ses membres partout dans la Galaxie. Leur mission devenue sans objet, chacun quitta son poste, puisque seule la planète mère comptait désormais.

Par le plus grand des hasards, le mulot L'Emir séjournait à ce moment-là sur la planète Huwi, habitée par les Tournosiffleurs. Ces créatures télépathes, au langage constitué de sifflements, coulaient des jours, paisibles sur ce monde situé à quatorze mille cinq cents années de lumière de la Terre. Extérieurement, les Tournosiffleurs faisaient penser à des écureuils surdimensionnés et rien dans leur comportement ne venait effacer cette première impression. Rongeurs doués d'une intelligence remarquable, ils avaient leur propre culture, possédaient une structure sociale exemplaire et vivaient au jour le jour, au sens strict du terme. Grâce à leurs incisives, ils travaillaient les différents bois de leur pays et réalisaient de magnifiques sculptures, connues et recherchées dans toute la Galaxie.

Huwi aurait été un allié insignifiant sur l'échiquier planétaire, si le soleil M-317-XB n'avait pas été une étoile variable sur la route cosmique reliant Arkonis et la Terre. En effet, malgré ordinateurs et cerveaux de bord sophistiqués, une telle signification lumineuse était d'une grande utilité pour les vols à vue. C'est ainsi que la planète des Tournosiffeurs était devenue indispensable.

L'Emir était chargé d'étudier les grandes capacités de ces êtres inoffensifs et pacifiques, lorsqu'un jour, durant un voyage de retour vers la Terre, il avait capté un influx télépathique en provenance du soleil M-317-XB. Ces impulsions organico-mentales ne pouvaient être émises que depuis Huwi, seule planète à tourner autour de cette étoile.

Une sorte de complicité avec les Tournosiffeurs faisait que le mulot retournait toujours volontiers sur Huwi ; il y avait même passé des vacances avec Iltu et cela avait été un moment merveilleux dans sa longue vie. Cette fois encore, il n'y séjournait pas pour le service et lorsqu'il avait appris la mort de Rhodan, sa première réaction avait été de se cacher, sa mission précédente étant achevée. Mais, au bout de deux jours, il commença à pressentir que la mort de Rhodan et de Bully était tout à fait invraisemblable. Il n'avait certes pas réussi à établir de contact télépathique, mais il était sûr de son intuition.

Un peu plus tard, il reçut un message , codé de Mercant, selon lequel les trois disparus vivaient encore, ainsi que Melbar Kasom et André Lenoir.

L'Emir respirait enfin : s'ils étaient vivants, on finirait par les retrouver. Il décida d'aller demander conseil aux rongeurs et quitta la cabane en bois que ses hôtes lui avaient fait construire en forêt au bord d'un lac. En chemin il réfléchit à l'injustice de la nature qui distribuait ses dons de façon si peu équitable. Rapides et lestes, les Tournosiffeurs étaient capables de se déplacer aussi vite au sol que dans les arbres et possédaient en outre quatre incisives.

Mais qu'en était-il pour lui, L'Emir? Il se regarda et tapota son petit ventre replet avec scepticisme : même ses cuisses commençaient à grossir! Et ses téléportations incessantes n'étaient pas faites pour arranger les choses. Il aurait dû se forcer à marcher... Mais bon.

Cependant, Rhodan vivait et cette idée le réjouissait au point qu'il en oublia un moment ses soucis personnels. Il continua à se dandiner sans penser davantage à la téléportation.

Iltu, son épouse bien-aimée, s'était elle aussi plainte de sa paresse due, à son avis, au fait qu'il ne bougeait pas assez. La téléportation, affirmait-elle, était une faculté commune à presque tous les mulots, mais marcher comme il faut et se donner du mouvement, c'était autre chose. Cela rendait mince, agile - et, de plus, ça conservait.

Cette dernière réflexion était particulièrement douloureuse pour L'Emir, qui était relativement âgé, davantage que tous les êtres humains, y compris les immortels. Mais qu'importaient quelques centaines d'années, si l'on se sentait quatre-vingts ou cent cinquante ans ?

— Bully a raison, grogna-t-il. A quelques exceptions près, les femmes sont toutes stupides et incapables de penser logiquement. Après tout, Iltu aurait pu épouser un jeune sauteur de Mars, mais eux non plus ne marchent pas beaucoup mieux que moi. Au contraire !

A cet instant il glissa sur une branche mouillée et tomba sur le postérieur, avant d'avoir pu se rattraper.

— Au diable ces exercices de marche. Gros ventre ou pas, je me téléporte !

Une seconde plus tard, il se trouvait dans la colonie des Tournosiffleurs. Il y rencontra tout d'abord leur maître Queue-Touffue. Celui-ci s'arrêta devant L'Emir en se dressant sur ses pattes de derrière. Lorsqu'il commença à parler, le mulot comprit certes les impulsions télépathiques, mais il entendit aussi les sifflements aigus et dissonants de la langue des Tournosiffleurs qui, au fond, ne convenaient pas du tout à ces créatures douces et sensibles.

— Où vas-tu donc, L'Emir? demanda aimablement le Tournosiffleur.

— J'ai des soucis, Queue-Touffue, avoua le mulot. Regarde-moi, ne me trouves-tu pas trop gros?

Le Tournosiffleur s'assit sur le postérieur et considéra L'Emir.

— Non, à mes yeux tu n'es pas trop gros.

— Hélas, ta réponse n'est pas valable. Ma femme prétend...

L'Emir ne put terminer sa phrase : à son bras résonnait le bip-bip d'un appel en hypercom.

— Ici L'Emir. Que se passe-t-il, capitaine?

— Des nouvelles de Mercant, ainsi que des instructions.

— Ils me gâchent toujours mes vacances, marmonna le mulot, agacé.

Puis il demanda en retenant son souffle :

— A-t-on retrouvé Rhodan ?

— Pas encore. Mais on a donné un ordre de mission SGT qui concerne tous les mutants. Après exécution, il faudra aussitôt suivre l'instruction HT.

L'Emir n'en croyait pas ses oreilles ; bien que le message fût fort clair, il contrôla rapidement les pensées du capitaine.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il.

— Aucune idée. Quand puis-je vous attendre à bord? Donnez-moi les coordonnées d'atterrissage dès que vous serez prêt.

— Je vous rappelle, répondit L'Emir en coupant la communication. Et comme il avait surpris le regard interrogateur du Tournosiffleur, il ajouta en s'adressant à lui :

— Tu vois, même ici on n'est pas sûr d'être épargné par le travail.

— Que signifient ces instructions ? demanda alors le rongeur, qui, en bon télépathe, avait lu le message du commandant dans le cerveau de L'Emir.

Celui-ci ne répondit pas tout de suite, afin de se donner le temps de réfléchir et de dresser un barrage mental.

Son ami Queue-Touffue pourrait ainsi épier son cerveau tant qu'il le voudrait, il n'y trouverait plus rien. Cela était nécessaire, car les ordres qu'il venait de recevoir devaient rester secrets. Le premier surtout, dont le nom de code SGT signifiait que, dans un rayon de mille années-lumière, tous les transmetteurs fictifs devaient être rendu inutilisables. Ceux-ci constituaient l'arme la plus efficace et la plus performante dont la Terre disposait. Capables de larguer leurs bombes nucléaires et de leur faire franchir toutes les défenses énergétiques, ils ne les matérialisaient qu'une fois leur cible atteinte. Les bombes d'une puissance de plusieurs gigatonnes explosaient alors, anéantissant l'adversaire.

Tant que l'alliance avait duré, Terra avait mis à la disposition de ses alliés nombre de ces transmetteurs. Mais aujourd'hui, tout était bouleversé et il était évident que personne ne rendrait une telle arme de son plein gré. Ils étaient équipés d'une sécurité et SGT signifiait qu'il fallait déconnecter ce dispositif de sorte qu'ait lieu la mise à feu.

L'Emir semblait s'éveiller d'un rêve.

— Ecoute, Queue-Touffue, tu es télépathe, vous êtes tous télépathes. Vous serait-il possible de former une *gestalt* télépathique ?

Le rongeur regarda L'Emir d'un air stupéfait :

— Explique-moi ce que tu veux dire, L'Emir. Faut-il que plusieurs d'entre nous s'unissent pour diffuser une impulsion de pensée commune ?

— C'est exactement cela, répondit le mulot. Je vous transmettrai l'influx et vous le diffuserez en un seul rayonnement. Si cela est possible, vous m'épargnerez beaucoup de travail.

Le Tournosiffleur, d'habitude si folâtre, semblait cette fois comprendre le sérieux de la situation. Il se leva et courut vers ses semblables. Son sifflement aigu alerta toute la population.

L'Emir était satisfait du succès de sa démarche, car si les rongeurs voulaient bien l'aider, il serait libéré d'un grands poids.

En effet, au lieu d'effectuer des vols circulaires et de réémettre en permanence l'impulsion, il pourrait liquider l'affaire en une seule fois. Les Tournosiffleurs étaient des télépathes très spécifiques ; ils ne pouvaient recevoir que des impulsions très faibles mais, en revanche, ils étaient en mesure d'envoyer des rayonnements à des distances étonnantes. Une *gestalt* devrait donc suffire pour une portée de mille années-lumière.

L'Emir renonça à se téléporter pour se rendre en boitillant au lieu où ses hôtes avaient l'habitude de se rassembler. Au moins deux cents de ces créatures étranges s'agitaient et harcelaient de questions le pauvre Queue-Touffue qui n'en pouvait mais. Quand le mulot arriva, ce fut lui qui devint la victime de leur curiosité. Il attendit patiemment qu'ils se calment, puis il leur expliqua son projet, sans toutefois leur dévoiler le véritable but de l'exercice. Il leur dit simplement qu'il fallait transmettre un message important.

Ils furent tout de suite d'accord, non seulement par amitié, mais aussi parce que cela apportait un agréable changement dans leur quotidien. En effet, abattre sans cesse des arbres et en travailler le bois devenait à la longue ennuyeux.

Ils formèrent un grand cercle en se tenant par les pattes de devant pour établir le contact, alors que L'Emir restait au milieu et donnait les instructions.

Il était persuadé que ses impulsions mentales, renforcées par deux cents cerveaux télépathes, pourraient aller au-delà de mille années-lumière. Ainsi, elles atteindraient de façon extrêmement nette et distincte l'ordinateur des transmetteurs fictifs qui, à son tour, déconnecterait le dispositif de sécurité. Une explosion se produirait aussitôt, détruisant ainsi les armes secrètes.

Un instant, le mulot pensa aux victimes auxquelles l'opération coûterait la vie. Puis il fit taire ses scrupules, se retranchant derrière l'ordre qu'il avait reçu de servir la sécurité de l'Empire Solaire. Il s'agissait en fait d'un réflexe d'autodéfense parfaitement légitime.

L'impulsion fut donnée et le mulot attendit que la planète ait effectué une demi-révolution pour recommencer, car il voulait être sûr que la masse de Huwi ne gênerait pas la diffusion du rayonnement. Ensuite, il appela par hypercom le vaisseau spatial qui atterrit bientôt non loin de là, à l'orée de la forêt. Les Tournosiffeurs l'y accompagnèrent pour prendre congé ; quelques-uns lui firent même des cadeaux qu'il accepta avec beaucoup d'émotion. Il promit à ses amis de revenir avec Iltu, dès que les difficultés présentes seraient aplanies. En réalité, il était loin de se douter de quelles difficultés il s'agissait. Il monta à bord, non sans avoir salué une dernière fois ce petit peuple sympathique et, bientôt Huwi, la planète la plus pacifique de la Galaxie, disparaissait dans l'immensité de l'espace, tandis que le navire faisait route vers le système solaire.

La plupart des autres mutants arrivèrent de la même manière à bord du croiseur *Thora* qui était en orbite autour du Soleil, bien au-delà de Pluton. Le *Thora*, qui avait remplacé le *Crest* après sa destruction, passait pour le plus moderne et le plus puissant croiseur de la classe Univers. Avec son diamètre d'un kilomètre et demi, il était un monde à lui tout seul. Pour sa défense, il était exclusivement équipé de transmetteurs fictifs, capables de mettre immédiatement hors de combat tout adversaire qui oserait l'agresser. Le commandant de ce bâtiment de guerre s'appelait Hite Tarum, et il était originaire d'Epsal.

Julian Tifflor et Allan D. Mercant étaient assis à une longue table dans le mess des officiers aménagé en salle de réunion. La séance commencerait après l'arrivée du dernier mutant.

A côté de Tifflor, L'Emir, dont on n'avait plus vu les incisives depuis quelques jours déjà, avait l'air sérieux et détendu. Il savait en effet ce que Tifflor allait dire et quelle proposition il ferait.

John Marshall, responsable de la Milice des Mutants, avait pris place à côté de Mercant, avec à sa gauche Tako Kakuta, le téléporteur. Le personnage le plus étonnant était cependant le mutant à deux têtes, Ivan Goratchine, que l'habitude avait cessé de rendre répugnant. Ralf Marten, le télévoyeur se tenait en face, en compagnie de sa fille Laure qui était bonne télépathe et possédait en outre la faculté de dissoudre les agrégats de molécules : elle pouvait même, si elle le désirait, traverser un mur.

A l'exception d'Iltu, qui séjournait sur Mars et n'avait pas répondu à l'appel, tous les mutants étaient réunis. Quand Tiffloor voulut obtenir des explications sur cette absence, le mulot se contenta d'un rictus et parla très évasivement d'« affaires de famille ».

Tiffloor frappa sur la table pour avoir le silence et le murmure cessa aussitôt. Il représentait maintenant Rhodan et jouissait en conséquence de la même autorité.

— Vous vous étonnez sans doute que je vous aie fait venir si promptement et vous vous êtes probablement interrogés sur l'opération SGT, commençait-il. L'explication est simple : depuis la disparition de Rhodan, on ne peut plus arrêter la chute de l'Empire et la Terre doit donc concentrer toutes ses forces sur un espace réduit. Les alliances qui ont existé jusqu'à présent sont devenues caduques et les amis d'aujourd'hui peuvent être demain des ennemis. C'est pourquoi, il nous a paru pour le moins inopportun de laisser d'autres races disposer de transmetteurs fictifs. Nous les avons donc détruits.

Il se tut, semblant attendre une remarque de la part de ses auditeurs. Puis, comme rien ne venait, il continua :

— Nous savons maintenant avec certitude que Rhodan et ses compagnons ont été enlevés et qu'ils sont vivants. La nouvelle de leur mort a été propagée dans l'intention, de créer le chaos, et tout semble indiquer que les responsables sont les dirigeants de Plophos. Permettez-moi de vous rappeler leur histoire.

Les Plophosiens sont des Terriens qui ont émigré il y a trois cents ans pour coloniser la troisième planète du système solaire d'Eugal, située à huit mille deux cent vingt et une années de lumière d'ici. Extérieurement, ils n'ont pas changé, mais intérieurement ils n'ont cessé de s'éloigner de la race dont ils descendent. En conséquence, nous ne pouvons plus aujourd'hui les considérer comme des amis. D'autre part, il est connu qu'ils veillent jalousement à leurs droits en tant que membres de la grande famille des étoiles. Mais tout cela ne nous sert à rien, aussi longtemps que nous ne pouvons retenir aucune preuve contre eux. C'est pourquoi, il nous est impossible, dans la situation actuelle, de nous lancer dans une opération militaire. En outre, nous ne devons pas exclure d'avoir un jour besoin de leur soutien. Toutefois, nous croyons pouvoir affirmer que les Plophosiens élaborent des plans contre nous : ils ont en effet enlevé Perry Rhodan et ses quatre amis, puis ils ont diffusé la nouvelle de leur mort. Ils observent, par ailleurs, la chute de l'Empire. Toute la question donc est de savoir ce qu'ils recherchent exactement.

Tiffleur fit à nouveau une pause, son regard passa successivement d'un mutant à l'autre, mais personne ne prit la parole. Au bout d'une minute, il ajouta :

— Ainsi, la situation suivante s'est créée : Rhodan, Atlan, Bull et Lenoir sont retenus prisonniers en un lieu que nous ignorons, mais il y a au moins deux personnes sur la planète Plophos qui connaissent cet endroit. Il est donc absolument indispensable que nous trouvions celles-ci et que nous les fassions parler. Tout cela doit être conduit sans déroger aux lois plophosiennes.

L'Emir demanda alors à intervenir. Il en avait l'intention depuis longtemps, mais le moment lui parut particulièrement favorable :

— Puisque les Plophosiens ne sont pas sots, ne serait-il pas préférable de demander la collaboration d'un ami qui pourrait nous venir en aide sans que nous ayons à prendre de risque ?

— Un ami ? (Tiffloor regarda L'Emir avec étonnement.) Pourrais-tu dire à qui tu penses ?

— A l'Immortel de Délos.

Tiffloor hocha la tête.

— Pourquoi fais-tu des propositions irréalisables ? Tu sais bien que l'Immortel n'existe plus.

— Il ne peut pas mourir, Julian, et si nous sollicitons son aide, notre demande ne restera pas sans réponse.

Tiffloor regarda les autres mutants. Il put lire sur certains visages de l'approbation, sur d'autres du scepticisme, mais personne ne semblait s'opposer aux propos du mulot. Il se concentra à voix basse avec Mercant, puis il dit :

— Bien, une proposition est toujours bonne à prendre et nous ne risquons rien à essayer. Nous allons donc demander à l'Immortel de Délos de nous aider à chercher Rhodan. Comment envisages-tu la chose, L'Emir ?

Ce dernier pensait aux Tournosiffleurs et riait en son for intérieur. Son ami Queue-Touffue serait étonné de voir combien son exemple faisait école. Au demeurant, former une *gestalt* télépathique n'était pas une nouveauté.

— Nous sommes en mesure de constituer une puissante *gestalt* télépathique avec les autres mutants, Julian, expliqua le mulot. Il nous suffit de diffuser un appel qui sera amplifié par la simultanéité de plusieurs cerveaux télépathiques. Si l'Immortel existe toujours, il percevra l'impulsion sans tarder.

Tiffloor opina avec scepticisme :

— Je me déclare d'accord avec la proposition de L'Emir, mais je doute de son succès. S'il ne se manifeste pas, il nous reste plus qu'à engager une action contre Plophos.

Ivan Goratchine intervint alors violemment :

— Au cas où l'appel au secours de L'Emir ne marcherait pas, j'irai sur Plophos et leur ferai sauter la planète.

Personne ne rit, car chacun savait qu'en tant qu' « exploseur », Ivan était parfaitement capable de transformer n'importe quelle planète en brasier nucléaire.

La *gestalt* télépathique fut rapidement formée et la séance put commencer. Sans perdre de temps, on émit le rayonnement et l'impulsion traversa espace et temps pour arriver à l'autre bout de l'Univers à la seconde même où elle avait été envoyée.

Tifflor et Mercant se tenaient à part et gardaient le silence pour ne pas troubler la concentration des mutants. Ils savaient en effet qu'il était très difficile d'envoyer un influx télépathique.

Puis brusquement, quelqu'un se trouva dans la pièce, qui n'y était pas à l'instant précédent.

C'était un humain, mais il était extrêmement âgé. Il portait une pèlerine de couleur, maintenue par une ceinture dorée. Une barbe onduoyante lui tombait jusqu'à la poitrine et ses yeux semblaient regarder dans l'éternité. Brusquement et sans que quiconque ne l'ait vu se déplacer, il fut assis au bout de la longue table.

Les mutants regardèrent timidement autour d'eux, puis se dispersèrent pour retourner à la table. L'Emir ne dit pas un mot, mais lorsqu'il prit place à côté de Tifflor, son œil était triomphant.

— Vous m'avez appelé ? demanda le vieil homme d'une voix mélodieuse. Vous désirez probablement que je vous aide à retrouver vos cinq héros parce que vous ne savez plus à quel saint vous vouer ? Est-ce exact ?

De la tête, Tifflor fit prudemment un signe affirmatif. Il savait en effet qu'il ne devait commettre aucune erreur et que l'Immortel, connu pour aimer les plaisanteries macabres, était déconcertant. On ignorait ce qu'il pensait de l'humanité, mais il était sans aucun doute l'être le plus puissant de l'Univers. Il vivait au-delà du Temps et de l'Espace et avait pris l'apparence d'un humain, mais il aurait tout aussi bien pu prendre celle d'une boule incandescente, d'une pin-up de magazine ou d'un raton- laveur.

— En effet nous sollicitons ton aide. Rhodan a été enlevé et avec lui quatre autres hommes, Atlan, Reginald...

— Je sais, interrompit l'Immortel sans aménité. Mais ne perdons pas de temps. (Il se mit à rire bruyamment.) Comme si le temps avait une importance pour moi ! (Il redevint aussitôt grave et regarda Tiffloor.) Mais pour vous c'est important, essentiel même.

— Dévoile-nous le lieu où Rhodan est détenu, afin que nous puissions le libérer, dit Tiffloor, et indique-nous qui l'a enlevé. Nous ne t'en demandons pas plus.

Le vieil homme hocha la tête.

— Je vais être franc et direct : je n'ai pas l'intention de vous aider, pas une deuxième fois. Jadis, ce fut déjà une erreur d'avoir voulu changer le cours du temps. Il ne faut pas réitérer une telle erreur. Rhodan a été enlevé, bien. Il est en vie, c'est encore mieux. A vous de le retrouver !

— Tu sais donc où il est !

— Oui, je le sais.

— Un mot de toi et nous...

— Du calme ! (Le vieil homme s'était levé et sa haute stature forçait le respect.) Ma décision est prise et vous n'y changerez rien. Quand Rhodan a reçu l'héritage des Arkonides, je lui ai donné vingt mille années pour réaliser l'unification de la Galaxie. A peine trois cents ans se sont écoulés — et qu'a-t-il fait ? Il n'a réussi à en unifier qu'une infime partie. Puis on l'enlève et tout se désagrège. Par unité, j'entendais tout autre chose. Je pensais à un empire galactique qui réunirait tous les systèmes solaires de notre Voie lactée, et qui serait capable de prendre contact avec d'autres galaxies ; à un empire qui ne maîtriserait pas seulement l'espace, mais aussi le temps et aurait le pouvoir de braver même l'éternité. Voilà ce que j'attendais de Rhodan. Et que vois-je à la place ? Une poignée d'hommes découragés qui sollicitent mon aide parce que leur maître a été fait prisonnier.

Pendant qu'il se rasseyait, Tiffloor dit calmement :

— Notre ambition n'est pas de dominer purement et simplement d'autres peuples et d'autres races, mais de créer une unité qui soit librement acceptée. Ni le pouvoir pour le pouvoir, ni la violence brutale ne nous intéressent et je ne puis imaginer que tu ne sois d'accord avec une telle conception.

— Mais on peut régner aussi sans violence !

— Rhodan a essayé et il n'a pas réussi. Ses amis l'ont abandonné, alors qu'il se trouve dans la détresse et je constate que toi aussi, tu le laisses tomber.

L'Emir sauta alors de sa chaise pour grimper sur la table et, intrépide, il se dandina jusqu'à devant l'Immortel.

— Nous sommes de vieux amis ; t'en souvient-il ? Si je te demandais, moi, de nous aider, changerais-tu d'avis ?

— En aucun cas, répondit l'Immortel dont la voix trahissait l'impatience. L'Emir répliqua alors avec insolence :

— Eh bien vois-tu, vieil homme, nous n'insisterons pas. Je connais quelqu'un de plus puissant que toi qui nous aidera. Toi, qui as battu en retraite face au danger. Oui, mon cher, tu as eu peur d'un fantôme et tu as probablement peur aujourd'hui de venir à notre secours. Mais au fait, ne voulais-tu pas t'en aller ?

Sans attendre de réponse, il retourna à sa place. Avec un soupir de soulagement, il se glissa sur la chaise et lorsqu'il regarda vers le bout de la table, l'Immortel s'était volatilisé.

Tifflor s'adressa à lui sur un ton plein de reproche :

— Ça n'est pas malin, L'Emir ! Peut-être aurions-nous encore pu le faire changer d'avis.

— Changer d'avis, lui ? Voyons, Tifflor, c'est insensé ! Il avait ses raisons, même si elles étaient différentes de celles que j'ai mentionnées. Il ne voulait pas, donc il était inutile de perdre du temps à discuter avec lui.

Tifflor jeta un regard en direction de Mercant qui se levait pour prendre la parole.

— Je vais vous expliquer maintenant notre plan, afin...

— Un instant, cria L'Emir qui avait à nouveau sauté sur la table et s'approchait des deux hommes. J'ai une deuxième proposition à faire. As-tu quelque chose à objecter si nous formions comme tout à l'heure une *gestalt* télépathique ?

— A qui veux-tu encore faire appel ?

— A Harno.

Tifflor fixa le mulot. Ce nom éveillait en lui de vagues souvenirs, mais il dit tout de même :

— La sphère télévisuelle ! Où est-elle donc ?

— Quelque part à l'extérieur, répondit L'Emir en montrant le plafond. Il ne nous décevra sûrement pas.

Harno était en fait un être encore plus étrange que l'Immortel. Quand il n'avait pas choisi de rester dans la poche de Rhodan, il avait l'apparence d'une boule d'un mètre de diamètre environ, constituée d'énergie pure et mue par des forces mystérieuses. Il était également immortel et affranchi des contraintes du temps,

Les mutants formèrent à nouveau une unité télépathique et l'influx fut rayonné à travers le cosmos et l'éternité. Au bout d'une heure Harno ne s'était toujours pas manifesté. Tifflor et Mercant, qui attendaient patiemment, se firent alors signe en regardant l'heure.

— Donnons-nous encore cinq minutes, chuchota Mercant, aussitôt approuvé par Tifflor.

Celui-ci prit soudain conscience de l'écrasante responsabilité que Rhodan avait assumée depuis plus de trois cents ans. Comment avait-il supporté cela sans perdre la raison ? Lui, Tifflor, ne le remplaçait que depuis quelques jours et il lui semblait déjà que cela faisait des milliers d'années.

— Harno a répondu ! s'exclama brusquement L'Emir en interrompant la séance télépathique. Il nous a demandé un peu de patience.

— Les Mirettes a raison, ajouta John Marshall, j'ai reçu le même message.

Les autres télépathes confirmèrent alors l'information et chacun retourna à sa place. Mais il s'écoula bien deux heures avant que la promesse d'Harno ne se concrétisât. Puis la boule noire et luisante, qui semblait absorber toute la lumière, plana subitement au milieu de la pièce.

Comme toujours, ce que cette créature énergétique avait à dire, elle le transmettait télépathique- ment à ses interlocuteurs. Contrairement à l'Immortel, elle n'avait pas pris une apparence humaine. On ne savait d'ailleurs pas si elle en était capable.

— Ne m'en veuillez pas d'avoir mis tant de temps à apparaître devant vous. Il faut que vous sachiez que je ne peux pas venir moi-même. Ce que vous percevez n'est en fait qu'une projection. Cependant je vous vois et je connais vos soucis ; mais je dois vous dire d'emblée que je ne pourrai rien pour vous.

L'Emir regarda fixement Harno.

— Tu ne *peux* pas ? Dis plutôt que tu ne veux pas.

— Non, je ne peux pas, répliqua Harno à l'adresse de tous. Je ne sais pas où est Rhodan et même si je le savais, je n'aurais pas le droit de vous le dire. Je suis bien trop éloigné pour pouvoir intervenir. Un retour dans votre temps serait fastidieux et risqué, car je me trouve en un lieu où toute matière s'est muée en temps, en un lieu où l'espace est devenu temps.

Sans perdre son aplomb, le mulot revint à la charge :

— Harno, tu connais notre problème : Rhodan, qui est aussi ton ami, a disparu et l'Empire se disloque. Il nous faut absolument le retrouver, avant qu'il ne soit trop tard. Que signifient tes arguties lorsque est en jeu la vie de l'homme qui t'a libéré de ta solitude éternelle et a fait de toi ce que tu es devenu aujourd'hui ?

— Il ne s'agit pas d'arguties, répliqua Harno, mais de lois que je ne peux ignorer.

— Sans doute celles de l'Immortel de Délos ?

— Non, car il est des forces plus puissantes encore que vous ne connaissez pas et qui interdisent toute intervention dans la marche de l'Univers. Elles savent le dénouement de tous les événements qui se produisent et se produiront parce qu'elles vivent à l'autre bout du temps. Pour ce qui vous concerne, elles n'agiraient que si l'avenir du monde était menacé, mais manifestement ce n'est le cas.

— Et Rhodan ?

— Rhodan n'est qu'un petit rouage dans l'immense machine de l'Univers et de l'éternité ; un petit rouage que l'on peut remplacer en cas de besoin. Je suis désolé, mais je ne peux et ne dois pas vous venir en aide. Si j'étais resté dans votre temps...

— C'est bon, Harno. Je sais que tu ne peux pas faire autrement. Il faudra nous, débrouiller seuls. Comptes-tu revenir jamais chez nous ?

— Peut-être, L'Emir. Mais auparavant, j'aimerais vous donner un conseil. Un jour vous oserez sans doute passer l'abîme des étoiles et pénétrer dans une autre galaxie qui sera probablement Andromède. Vous y rencontrerez quelqu'un qui me connaît et qui a vécu avec moi la fin du temps. Il sait donc que Rhodan reviendra. Je pense que vous avez compris...

— Car c'est Rhodan qui atteindra Andromède ?

L'Emir avait sursauté, car la projection tridimensionnelle de la boule perdait de son éclat et les influx télépathiques n'étaient plus que très faibles.

— Oui, ce sera lui, dit Harno avant de disparaître.

Le mulot se laissa tomber sur son siège.

— Nous savons maintenant que Rhodan vit et qu'il sera sauvé, dit-il en regardant Tiffloor. Nous le libérerons quels que soient les moyens que tu nous proposeras. Harno nous a fait entr'apercevoir l'avenir ; il ne pouvait pas plus.

Tiffloor opina en se tournant vers Mercant qui se levait à nouveau pour prendre la parole.

— Je vais donc vous exposer mon plan...

Hite Tarum immobilisa le *Thora* à deux années de lumière du soleil d'Eugal. Les champs magnétiques des deux systèmes solaires maintenaient le vaisseau, dont le seul mouvement était celui de la rotation de la Voie lactée. Le petit navire-courrier était prêt à être envoyé en orbite.

Le plan avait essentiellement germé dans la tête de Nathan, le gigantesque cerveau biopositonique des cavernes de la Terre et de la Lune. Il avait exploité toutes les données disponibles et s'était rendu compte que seule une opération de grande envergure, menée par les mutants, serait capable de leur faire trouver un indice qui les conduirait au lieu de détention de Rhodan. Mais tout commençait sur la planète Plophos, c'était évident.

On utilisait comme croiseur-courrier une « Gazelle », disque de trente-cinq mètres de diamètre avec cinq hommes d'équipage, qui pouvait transporter jusqu'à cinquante passagers. Le commandant en était Homunk, robot semi-organique de la planète errante Délos, que l'Immortel avait offert à Rhodan avant sa disparition. Il avait l'aspect d'un humain et prétendait que rien n'était impossible pour lui. Comme dans les mois précédents il avait fait preuve d'une fidélité et d'un dévouement sans faille, Tifflor l'avait tout de même nommé commandant de vaisseau, malgré le risque que cela représentait.

On lui avait adjoint comme équipage quatre officiers soigneusement sélectionnés, des hommes sur lesquels on pouvait compter et qui avaient le sens des responsabilités. Les capitaines Tetmal et Thomas avaient respectivement les fonctions de navigateur et d'opérateur radio, tandis que les lieutenants Berg et Raft se partageaient les tâches de la centrale de tir et du moteur.

Les passagers étaient des mutants.

Tifflor et Mercant étaient venus dans les soutes du *Thora* pour assister au départ. Tifflor retint par la manche John Marshall, le responsable de l'opération, et lui dit :

— Il faut agir avec la plus grande circonspection, car il est essentiel que les Plophosiens ne se doutent de rien et ne soupçonnent en aucun cas la présence des mutants à bord. J'ignore qui est là-bas l'actuel chef du gouvernement, mais tout laisse supposer qu'il s'agit d'un dictateur. C'est pourquoi il faut être doublement prudent, d'autant que la mort de Constantin prouve que nous avons affaire à des adversaires sans scrupules. Prétextez donc que vous voulez visiter les comptoirs commerciaux de la planète et atterrissez sur l'aéroport de la ville du gouvernement. Je crois qu'elle s'appelle Capital- City, mais les documents sont imprécis à ce sujet et il est possible que les Plophosiens l'aient débaptisée pour créer la confusion. Si l'enlèvement de Rhodan a été réalisé par les services secrets, le gouvernement en est à l'évidence informé et c'est donc en premier lieu dans le palais de ce dernier que vous trouverez des indices.

John Marshall serra la main de Tiffloor.

— Ne vous en faites pas, Julian. Notre mission sera exécutée. Nous ne diffuserons l'influx de détresse qu'en cas d'absolue nécessité, de façon que le *Thora* puisse intervenir.

Marshall sourit quand il monta à bord, puis il fit encore un signe à Tiffloor et disparut à l'intérieur du navire dont la porte se ferma automatiquement.

Iratio Hondro avait environ deux cent cinquante ans : de taille moyenne, les épaules larges, une tignasse grise et frisée entourant un visage dur. Ses yeux noirs lançaient un regard glacial, impitoyable. Sous la veste de son uniforme, un activateur cellulaire était collé à sa peau, un de ces activateurs que Rhodan n'avait jamais retrouvés et qui avaient la propriété de rendre immortel ceux qui le portaient.

Le dictateur de Plophos, dont les ancêtres avaient quitté la Terre trois cents ans auparavant, était un homme résolu, énergique et sans doute l'un des individus les plus cruels de la Galaxie.

En lui brûlait une haine sans limites contre l'Empire solaire. A ses côtés se trouvait le commandant en chef de la police secrète auquel il avait fait inoculer, comme à tous ses collaborateurs, le fameux poison. C'est lui qui avait démasqué Constantin et l'avait liquidé. Cet organisme, appelé aussi la « Garde Bleue », se voyait confier des tâches particulières. Ses hommes portaient un uniforme bleu et, sur leur poitrine, on pouvait voir un V rouge.

Assis l'un en face de l'autre, Hondro et Gouthy discutaient des récents événements.

— Ce n'est vraiment pas de chance, dit Hondro, que les prisonniers se soient échappés. Mais à vrai dire, c'est surtout ennuyeux pour eux, puisque je suis le seul à connaître le contrepoison. Ils vont donc mourir s'ils ne reçoivent pas l'injection à temps.

Quoi qu'il en soit, nous aurions dû nous occuper plus tôt des rebelles de Greendoor.

— Ils s'appellent les « Neutralistes ».

— Et alors? s'exclama Hondro en jetant à son homme de confiance un regard furieux. Qui n'est pas avec moi est automatiquement contre moi. La garde les enfumera dès que le moment sera venu pour les tirer de leur tanière.

— Elle est déjà en route pour Greendoor, Hondro. Il n'y a pas de souci à se faire, toutes ces canailles seront vite éliminées.

Le Maître eut un sourire glacé et son regard pétrifia Gouthy lorsqu'il lui demanda :

— Au fait, quand dois-tu recevoir ta prochaine injection ?

Le ton étrange du dictateur fit blêmir Gouthy, mais il lui répondit en lui lançant un regard tout aussi glacé :

— Dans quinze jours. Mais pourquoi cette question? Tu sais bien que chez moi c'est purement formel, vu que je te suis dévoué et que nos destins sont liés.

— Comment cela, liés ?

— Suppose par exemple que le poison agisse et que je meure. Que dirait la Garde? On n'a pas inoculé le poison à tous ses membres et il en est suffisamment qui continueront à vivre sans avoir besoin de ta protection.

— Ils ne seraient pas ravis si leur chef était brusquement remplacé par un étranger, car ils me sont attachés et habitués à mes ordres.

Hondro continuait à sourire.

— Ce n'était qu'une plaisanterie. Tu n'as donc plus le sens de l'humour ?

— Oh, si ! Mais je n'aime pas les allusions à quelque défaillance de mon dévouement. Depuis que je dirige la Garde et la Police secrète, je n'ai pas commis une seule erreur et...

— L'évasion de Rhodan en était *une*, Etehak Gouthy ! Une erreur à mettre au compte de la Garde Bleue dont tu es responsable.

— Veux-tu dire par là... ?

— Ce n'est qu'une plaisanterie, mon cher Gouthy, je te l'ai déjà dit. Simplement, il conviendrait d'être à l'avenir un peu plus prudent. Tes hommes devraient être mieux formés et sans doute serait-il souhaitable que tous sans exception reçoivent l'injection qui nous assurerait leur savoir-faire et leur fidélité.

Gouthy voulut riposter, mais il en fut empêché par le bip-bip d'un poste d'informations qui se trouvait sur la table. Le visage de Hondro se contracta, tandis qu'il appuyait sur le bouton.

— A coup sûr encore une de ces innombrables nouvelles avec lesquelles on m'importune inutilement, dit-il agacé.

Sur l'écran apparut le visage sans expression d'un homme insignifiant.

— Une information importante, Maître. Un navire de la Terre a demandé l'autorisation d'atterrir.

Hondro regarda rapidement Gouthy, tandis que celui-ci haussait les épaules. La Terre ! Ce nom n'évoquait rien de plus que du désagrément.

— De quel type de bâtiment s'agit-il ? D'un navire de combat ?

— Ce n'est qu'un croiseur-courrier. Lorsque le commandant a sollicité la permission de se poser, il a indiqué que c'était en vue d'une mission commerciale et technique. Quelles instructions dois-je donner au responsable de l'aéroport spatial ?

— Attendez ! (Hondro s'adressa ensuite au chef de la police secrète.) Un appareil en provenance de la Terre... C'est bizarre, non? Crois-tu qu'ils soupçonnent quelque chose ? Ce serait à peine concevable !

— Nous supposons que cet agent a eu, avant de mourir, le temps d'informer la Terre que nous avions enlevé Rhodan, répondit Gouthy.

— C'est absurde, voyons! Personne n'était au courant. Non, je pense plutôt que c'est une visite anodine, mais il convient tout de même d'être vigilants.

Se tournant alors vers l'écran, Hondro fit donner l'autorisation d'atterrir.

Quand la communication fut coupée, Gouthy demanda :

— Le gars du central, est-il vraiment fiable ?

— Il l'est, sourit Hondro toujours glacial. Crois- tu qu'il pourrait renoncer au contrepoison ?

— Ah oui, c'est vrai! J'avais oublié ce léger détail.

— Personne ne devrait l'oublier, répliqua le dictateur toujours ambigu. Gouthy, continua-t-il, tu vas faire en sorte que les Terriens aient toute leur liberté de mouvement et tu les surveilleras discrètement. Mais attention, tu ne dois pas en perdre un seul de vue et il ne faut pas qu'ils se doutent de quoi que ce soit. Tu as d'ailleurs assez d'agents pour cela. Il y a aussi ce consulat de la Terre qui me gêne depuis longtemps. A mon avis, c'est une couverture pour les services d'espionnage de l'Empire. Tu n'as toujours pas réussi à y installer des dispositifs d'écoute ?

— Ils les ont chaque fois découverts immédiatement.

— Naturellement. Ces Terriens ne sont pas sots. Je suppose que cette prétendue mission commerciale se rendra au consulat et, par conséquent, il est essentiel que nous les ayons à l'œil, car il faut savoir si leur présence ici à un rapport avec la disparition de Rhodan. Si tel est le cas, ce sera à nous à dissiper leurs soupçons.

— Tu peux compter sur moi, promit Gouthy en se levant.

Le dictateur se trouva alors seul et, bien qu'il fût entouré de murs épais, de protections électroniques sophistiquées et de gardes fidèles, il ne se sentait brusquement plus tout à fait en sécurité. Rhodan était en effet un adversaire à ne pas sous-estimer, même s'il était détenu. Et bien que lui, Iratio Hondro, fût immortel, la moindre erreur pourrait tout de même lui coûter la vie.

La Gazelle survolait à basse altitude l'aéroport spatial de Capital-City, tandis que l'autorisation d'atterrir se faisait attendre. Raide et immobile, Homunk était assis face aux écrans de contrôle. Son cerveau biopositonique réagirait en cas de danger plus rapidement encore qu'un cerveau humain ; ses décisions seraient prises en un éclair.

John Marshall, L'Emir et Ras Tschubai se trouvaient derrière lui sur le divan du poste central; Tako Kakuta était adossé au mur.

— On te remarquerait trop, il n'est pas question que tu les accompagnes, dit Marshall en essayant de sourire. Ce n'est pas possible. Tu crois sans doute que les Plophosiens n'ont jamais entendu parler du lieutenant Les Mirettes, de la Milice des Mutants?

Le mulot, coincé, protesta :

— Il est exclu que je reste à bord sans rien faire, alors qu'il s'agit de la libération de Rhodan. Ras pourrait très bien me prendre avec lui comme chimpanzé ou quelque chose de semblable.

— Plutôt comme chien, proposa Tako Kakuta.

— Arrête tes conneries, Tako ! lui lança le mulot furieux.

— Cela suffit comme ça, conclut Marshall. Si nous recevons l'autorisation de nous poser, nous procéderons légalement et les Plophosiens ne doivent en aucun cas se douter que nous sommes des mutants. L'Emir, tu restes ici; tu interviendras en cas de danger. Ras et Tako viennent avec moi.

— Ils pourront à tout moment se mettre en sécurité si les choses tournent mal. Nous resterons constamment en liaison télépathique avec toi, car si nous tombons dans un piège, il faut que tu fasses le nécessaire. Compris ?

L'Emir réfléchit une seconde avant d'acquiescer :

— Bon, d'accord. Mais je tiens à te dire que si, malgré mon absence, les Plophosiens découvrent le pot aux roses, je m'en laverai les mains.

Il s'arrêta, interrompu par un appel en hypercom.

— Le gouvernement de Plophos vous donne l'autorisation d'atterrir. Vous vous poserez en suivant les indications de la tour de contrôle et l'équipage devra rester à bord en attendant d'autres instructions.

— Merci, dit Homunk sèchement.

L'écran s'éteignit. Marshall se racla la gorge.

— Nous nous sommes disputés pour rien. Attendons la suite. J'ai l'impression qu'ils flairent quelque chose.

Ils se turent et regardèrent Homunk effectuer les manœuvres d'atterrissage. Celui-ci mit en marche les caméras extérieures afin d'avoir une vue générale de la piste : peu d'appareils y étaient stationnés et il n'y avait aucun bâtiment de guerre. Des locaux administratifs situés à deux cents mètres à peine, il était facile de contrôler les évolutions du croiseur.

— Tout est calme et paisible, murmura L'Emir. Trop calme à mon avis.

— Tu as raison, les apparences sont trompeuses, dit Marshall sans quitter les écrans des yeux. Nous sommes à n'en pas douter surveillés de près. Au fait, peut-on voir d'ici le palais du gouvernement ?

— Il faudrait une microsonde parce qu'il est caché par d'autres immeubles.

Les microsondes avaient été inventées par les Swoons. C'était un instrument pas plus gros qu'un dé à coudre à l'intérieur duquel se trouvait une caméra ultrasensible et un dispositif de propulsion téléguidé.

— Une sonde? dit lentement Marshall. L'idée n'est pas mauvaise — à condition qu'elle ne soit pas détectée.

— Elle est bien trop petite, répliqua le robot venu de Délos. Même si elle était découverte, son camouflage lui permettrait de passer pour un insecte.

Marshall se rangea à son avis. Une sonde était en effet le seul moyen d'obtenir des renseignements au sujet de la ville qui allait bientôt les accueillir.

Le minuscule appareil fut donc lancé. L'écran de contrôle s'illumina ; un secteur du terrain d'atterrissage y apparut, bientôt suivi d'une partie de la ville.

— Légèrement sur la droite, vous pouvez distinguer le palais du gouvernement, annonça Homunk en corrigeant la trajectoire de la Gazelle.

La mémoire eidétique du robot recelait probablement déjà le plan intégral de la capitale.

Le palais était un imposant bâtiment aux murs épais, doté de nombreux dispositifs de sécurité sophistiqués. Des installations radar veillaient en permanence, mais l'équipage de l'avisio espérait que la sonde échapperait à leur vigilance. L'immeuble était entouré d'un espace vide où patrouillaient des gardes, tandis que d'autres étaient chargés de la mise à feu de batteries radiantes défensives qui y étaient installées. Le palais lui-même se dressait au cœur de cette ceinture infranchissable.

— Ça ne va pas être de la tarte d'y pénétrer, observa L'Emir. A moins d'avoir recours à la... (son œil pétilla de malice) téléportation !

— C'est justement ce qu'il ne faut pas faire, lui rappela Ras Tschubai.

— Provisoirement, du moins, compléta Marshall. Les Plophosiens doivent en effet ignorer nos intentions le plus longtemps possible. Si quelqu'un apprend que la Terre a mobilisé la Milice des Mutants, nous serons immédiatement démasqués. Ils pourraient alors décider de supprimer les prisonniers.

— Ça, je ne le leur conseille pas !

La voix grincheuse de Goratchine provenait de la porte; nul n'aurait su dire laquelle des deux têtes s'était exprimée, ce qui était d'ailleurs sans importance. Ivan et Vania avaient tous deux le même effroyable caractère.

Marshall voulut répliquer, mais il préféra se taire en désignant l'écran.

Un homme venait de sortir par le portail principal du palais. Les gardes le saluaient en lui laissant le passage; d'après son attitude, il s'agissait à l'évidence d'un personnage important. Il remercia le garde d'un geste négligent tout en lui adressant quelques mots, mais la sonde était trop éloignée pour capter leur conversation.

Quelques secondes plus tard, une voiture arriva. L'homme s'y installa pour aussitôt quitter le palais.

— Suivons-le, dit Marshall à Homunk qui guidait la sonde.

Dans les rues, la circulation était fluide, de sorte que le véhicule roulait assez vite et Homunk avait du mal à le garder dans le champ ; il disparut à plusieurs reprises de l'écran.

— A ton avis, qui est-ce, John ? Le Maître ?

— Pas tout à fait, Ras. Plutôt l'un de ses proches collaborateurs qu'il a envoyé en mission. Je suppose d'ailleurs que cette mission nous concerne.

La Jeep prit la direction de l'aéroport.

— Alors, qu'est-ce que j'avais dit? s'exclama triomphalement Marshall.

Quelques minutes plus tard la voiture stoppa devant le bâtiment administratif, dans lequel entra l'homme en uniforme bleu. Un appel en hypercom retentit aussitôt dans le poste central de la Gazelle ; le visage qui apparut instantanément sur l'écran était celui de l'individu suivi par la sonde.

— Trois d'entre vous seulement sont autorisés à quitter le navire, les autres restent à bord. Si vous ne respectez pas cette consigne, nous considérerons qu'il s'agit d'une violation de nos accords.

— Depuis quand ces restrictions ? demanda Marshall, qui essayait sans succès de lire les pensées de leur interlocuteur. La Terre et Plophos sont-elles en guerre ?

— Je me permets de vous rappeler que nous sommes autonomes. Or, nous croyons savoir que l'Empire est en train de se disloquer, aussi devons- nous être prudents.

— Soit. Trois délégués se rendront à la mission commerciale et au consulat pour y avoir des entretiens. Leur accordez-vous pendant la durée du séjour une totale liberté de mouvement, ou y a-t-il également des restrictions dans ce domaine ?

— Non, il n'y en a pas. Les trois Terriens pourront aller où bon leur semblera. Combien de temps comptez-vous rester ?

— Cela dépend. Si nous terminons rapidement notre travail, nous pourrons décoller aujourd'hui ou demain, mais si cela devait durer plus longtemps, nous pensons que vous ne nous ferez pas de difficulté.

Marshall avait prononcé cette dernière phrase davantage sur le ton de la constatation que sur celui de la question.

L'autre sourit froidement, presque avec hostilité. Le mutant aurait payé cher pour connaître ses pensées, que L'Emir ne parvenait pas non plus à déchiffrer.

La communication fut interrompue et l'écran s'éteignit.

— Ce fut bref, mais clair, dit Ras. Enfin... Nous pouvons aller à terre sans avoir à redouter de complications majeures. Homunk, lance une autre microsonde avec laquelle tu nous suivras! Ne nous perds pas de vue une seconde, mais n'oublie pas non plus notre cher interlocuteur en uniforme bleu marine. Nous devons savoir s'il retourne au palais et qui il est.

— Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas eu de contact, se plaint L'Emir. Rassurez-moi... Je deviendrais gâteux ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai eu le même problème. Je recevais des milliers d'impulsions qu'il m'était impossible de différencier, lui répondit Marshall avec un sourire réconfortant.

Puis il donna à Homunk ses dernières instructions et quitta l'appareil, accompagné de Ras Tschubai et de Tako Kakuta.

Ils se dirigèrent tout d'abord vers les locaux de l'administration, où les Plophosiens auxquels ils eurent affaire se montrèrent très réservés, au point que Marshall eut l'impression qu'ils étaient intimidés. Mais ce pouvait être aussi une feinte. Ils se renseignèrent encore une fois sur les intentions des Terriens, puis ils leur délivrèrent l'autorisation d'entrer dans la ville sans effectuer les formalités de douane. Les mutants ressortirent donc rapidement et aperçurent dehors un véhicule qui les attendait.

— J'ai ordre d'être à votre disposition pour la durée de votre séjour, dit l'homme qui était assis au volant.

— Qui vous a chargé de cette mission ?

— Le gouvernement.

Marshall lui donna l'adresse de la représentation commerciale et tous trois s'installèrent dans la voiture qui démarra aussitôt.

Arrivés à destination, ils trouvèrent un fonctionnaire terrien mou et avachi qui ne fit preuve d'aucune initiative.

Au premier coup d'oeil, ils comprirent qu'on ne pourrait pas compter sur son appui. Il était donc préférable d'adopter un comportement tout à fait neutre et de ne pas dévoiler leurs véritables intentions. Ils échangèrent quelques banalités, avant de se faire conduire au consulat.

Pendant ce temps, Marshall reçut un appel de L'Emir, qui l'informait que la sonde était toujours au-dessus d'eux et transmettait des images d'une parfaite netteté.

Le consulat était installé dans une vieille maison entourée d'un parc mal entretenu. Une clôture rouillée le séparait de la traverse tranquille dans laquelle le chauffeur s'arrêta. Il se tourna alors vers ses hôtes pour leur signifier qu'ils étaient arrivés.

— J'attends ici. Avez-vous l'intention de rester longtemps ?

Marshall qui trouva cette question quelque peu déplacée, riposta calmement :

— Cela dépend des circonstances. Mais je pense que si vous êtes là dans deux heures, ça pourra aller.

Sans attendre de réponse, ils descendirent pour s'approcher du portail verrouillé. Tout donnait une désolante impression d'abandon, de délabrement, et ils n'auraient pas été étonnés d'apprendre qu'il n'y avait en fait pas de consulat terrien sur Plophos. Les allées du jardin étaient envahies par les mauvaises herbes et nulle part il n'y avait trace du travail d'un jardinier. La maison disparaissait derrière des arbres mal taillés. Les quelques stores ouverts laissaient voir des vitres sales. Etrange spectacle en vérité, quand on savait que les représentants de la Terre à l'étranger étaient triés sur le volet. Il était impensable en effet que de tels fonctionnaires laissent s'installer une telle décrépitude.

— Bel exemple de représentation terrienne sur une autre planète, ironisa Marshall en serrant les dents.

Alors qu'il leur restait une dizaine de mètres à franchir, la porte s'ouvrit, laissant apparaître une créature chétive qui s'avança vers eux. L'homme portait une pèlerine ample, comme l'exigeait le protocole pour les cérémonies officielles. Les mutants, qui n'avaient pas annoncé leur visite, se demandaient comment il avait été informé de leur présence.

Marshall pénétra sans peine dans les pensées de l'individu qui avançait : il était animé à la fois d'un sentiment de crainte et du désir de faire son devoir. Curieux, à vrai dire, car de quoi le consul (si toutefois c'était lui) pouvait-il avoir peur ? De lui, Marshall, peut-être ? Avait-il à redouter une inspection ?

L'homme s'arrêta à quelques pas des visiteurs.

— Messieurs, soyez les bienvenus au consulat de la Terre sur Plophos. Veuillez excuser l'aspect négligé des lieux, mais leur rénovation est programmée pour très prochainement. Jusqu'à présent un fonctionnaire corrompu m'en a refusé les moyens que la planète met à la disposition de ses hôtes. Mais le Maître y a mis bon ordre il y a peu.

Marshall vérifia par télépathie que l'homme disait bien la vérité.

— Comment saviez-vous que nous allions arriver?

— La direction de l'aéroport spatial m'en a informé.

— Fort bien. Nous sommes ici en mission officielle. Je m'appelle Frédéric Marsh et mes collaborateurs sont également des fonctionnaires aux relations extérieures de Terra — Gernot Bergen et Tako Kakuta.

— Encore une fois, soyez les bienvenus ! Puis-je vous prier d'entrer, si le désordre ne vous effraie pas?

Le consul fit asseoir ses visiteurs et la conversation s'engagea.

— Puis-je savoir ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ? Dommage que vous ne soyez pas venus quelques semaines plus tard.

— Ou plus tôt, ajouta Marshall malicieusement.

Le consul le regarda alors d'un air étonné.

— Que voulez-vous dire par là ?

Le mutant décida d'aller droit au but, car il n'avait jusqu'à présent rien décelé de suspect dans les pensées de son interlocuteur.

— Que savez-vous de l'enlèvement de Rhodan, monsieur le consul ?

— L'enlèvement de Rhodan? Oui, en effet il a été enlevé avec trois personnes de son entourage proche. C'est tout à fait regrettable.

Marshall lut dans ses pensées la sincérité de ses sentiments.

— Vous imaginez donc aisément les conséquences dans l'administration de l'Empire. C'est le major solaire Tiffloor qui en assure dorénavant la direction. Quant à moi, je suis chargé de vous en informer et de veiller à ce que tous les consulats continuent à fonctionner comme par le passé. Je dois en outre enregistrer les plaintes que vous auriez à formuler à rencontre de la planète qui vous accueille. Avez-vous donc quelque motif de mécontentement ? demanda-t-il en fixant le consul.

— Non..., monsieur Marsh. Vous voulez dire... Le gouvernement de Plophos est extrêmement prévenant et nous a toujours donné satisfaction en tout. Le Maître est un excellent et sage gouverneur, malgré certaines rumeurs. Enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

Marshall comprenait en effet. Mais ce qu'il ne comprenait pas, c'étaient les raisons qui poussaient le consul à parler ainsi, alors qu'il savait forcément ce qui se passait sur Plophos. Tout le monde était au courant qu'une dictature féroce et personnelle y sévissait. Décidément, quelque chose ne tournait pas rond.

Ce qui par contre était clair et net, c'était la pensée de L'Emir dans le cerveau de Marshall. Le mulot qui avait suivi télépathiquement la conversation, concevait les plus vifs soupçons à l'endroit du consul. Celui-ci était-il sous l'influence d'un hypno- bloc ?

— J'ai un message officiel à vous transmettre, monsieur le consul. Notre gouvernement a décidé votre remplacement immédiat. Préparez-vous ; vous avez dix minutes. Votre successeur entrera en fonction dans une semaine.

Le consul devint blême, son regard vacilla et ses mains se mirent à trembler.

— Mais pourquoi si vite ?

Toujours pas de réaction dans son cerveau, pensa Marshall avec stupéfaction. Y aurait-il donc réellement un blocage hypnotique ?

— J'ai besoin de plus de temps pour boucler mes affaires.

— Je suis vraiment désolé, mais je ne peux vous accorder que dix minutes. Auriez-vous l'amabilité d'informer le gouvernement de cette planète de votre départ ?

Le consul se leva, regarda, l'air hébété, l'installation d'hypercom qui se trouvait sur son bureau et appuya sur un bouton. Un Plophosien apparut instantanément sur l'écran.

— Vous désirez ?

— Une communication directe avec le Maître. C'est urgent.

— Il ne veut être dérangé sous aucun prétexte.

L'homme se tut un moment, car il avait dû voir Marshall et ses compagnons. Puis il ajouta :

— C'est bon, je vous le passe.

Une minute passa, puis l'écran se ralluma. Un visage particulièrement dur et glacial scruta la pièce, cherchant les yeux de Marshall. Le télépathe vit dans son regard une détermination qui lui donna le frisson et il ne douta plus à cet instant que tous leurs soupçons étaient fondés. S'il y avait un homme dans l'Univers qui avait organisé et exécuté l'enlèvement de Rhodan, ce ne pouvait être que celui qui se trouvait sur l'écran. De toute évidence il s'agissait de l'adversaire le plus redoutable que l'Empire avait jamais eu à affronter.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il sur un ton qui laissait imaginer son absence de sensibilité.

Marshall essayait en vain de capter son influx mental. C'était à croire que le Maître avait la faculté de se soustraire à la télépathie.

— Le consul voulait vous informer que, sur ordre de l'Administration solaire, il démissionne de ses fonctions et qu'il quittera Plophos avec nous, expliqua le mutant. Nous vous enverrons son successeur dans une semaine.

— Pourquoi cela?

— C'est une simple question de routine, expliqua Marshall en essayant d'être bref. Nous avons l'habitude de muter nos fonctionnaires à intervalles réguliers et cela n'a rien à voir avec la situation que nous avons, hélas, trouvée en arrivant ici.

— Comme vous voudrez, répondit Hondro, toujours aussi glacial. Etes-vous directement délégué par votre gouvernement ?

— On ne peut plus directement.

— Très bien. Je vous attends donc ainsi que le consul avant votre départ.

Malgré cet entretien, somme toute fort conciliant, Marshall demeurait extrêmement méfiant. En effet, le gouverneur donnait l'impression d'être calme et indifférent, mais il s'agissait à coup sûr d'une façade. Le limogeage du consul ne pouvait lui convenir, s'il l'avait conditionné hypnotiquement. Là était probablement la raison pour laquelle il tenait à lui parler encore une fois. Il le libérait ainsi de son hypnobloc, le privant du même coup de sa mémoire.

Rapide comme l'éclair, le mutant continuait à réfléchir. S'il refusait, le Maître risquait de se douter de quelque chose et lui, Marshall, perdrait peut-être l'occasion de découvrir un indice dans le palais. En cas d'alerte, L'Emir et les autres mutants pourraient toujours intervenir.

— Quand désirez-vous nous rencontrer? finit-il par demander.

— J'envoie quelqu'un vous chercher.

Marshall s'adressa alors au consul :

— Dépêchez-vous, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Dix minutes plus tard, ils étaient dans la rue. La voiture les y attendait toujours et ils partirent en direction de l'aéroport.

Les trois mutants, accompagnés du consul, retournèrent sans encombre à bord de l'avis. Après avoir déjeuné, ils reçurent un appel du Maître qui tenait à leur signifier personnellement qu'une voiture attendait pour les conduire au palais du gouvernement.

L'Emir avait tenté en vain de tirer quelque chose du consul terrien, mais celui-ci ne disait que ce qu'il pensait et ne jouait pas la comédie. C'était à croire que le Maître avait à sa disposition des fascinateurs hors pair.

— Il n'a pas parlé du consul, fit remarquer le mulot. Laissez-le ici.

Marshall réfléchit un instant, puis il hocha la tête affirmativement.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, L'Emir. Il est tout à fait possible qu'il commette une imprudence, s'il croit que l'attitude du consul nous a paru suspecte. En le laissant à bord, nous dissimulons davantage nos intentions et nous mettons le gouverneur dans l'embarras. Homunk, n'oublie pas la sonde !

Quelques minutes plus tard, Marshall, Tako et Ras arrivaient devant la résidence du gouvernement. Ils ne tardèrent pas à reconnaître l'individu qui venait à leur rencontre : l'homme à l'uniforme bleu que la microsonde n'avait pas réussi à suivre à l'intérieur du bâtiment. Il les regarda avec condescendance et se présenta en s'inclinant légèrement :

— Etehak Gouthy, chef de la « Garde Bleue ». Veuillez me suivre, je vous prie.

La Garde Bleue..., pensa Marshall. Si Constantin ne s'est pas trompé, il s'agit des services secrets de Plophos. Décidément, nous avons droit à tous les honneurs.

Quatre autres gardes bleus arrivèrent sur les côtés et encadrèrent si bien les Terraniens qu'ils eurent l'impression d'être déjà prisonniers. Seule l'idée d'une téléportation rapide le moment venu les rassurait encore.

Ils passèrent plusieurs portes, toutes protégées par des dispositifs électroniques sophistiqués. Marshall réalisa à quel point il était difficile de pénétrer dans le palais.

Ils arrivèrent enfin dans le bureau du gouverneur. Celui-ci ne se leva pas pour les accueillir. Les quatre gardes se postèrent dans le couloir avant que la porte ne se referme.

Hondro était assis derrière une table massive, encombrée d'un fatras incroyable d'appareils. Debout à ses côtés, deux hommes immobiles, le visage inexpressif, un radiant au côté : ses gardes du corps.

— Approchez-vous, dit-il, affectant d'être poli, mais sa voix sonnait comme des glaçons qui tombent dans un verre. Vous êtes donc les représentants du gouvernement de la Terre ? Mais pourquoi le consul n'est-il pas avec vous ?

— Il ne souhaitait pas vous faire d'adieux, répondit Marshall.

Le dictateur affecta un air étonné.

— Ah, bon ? Il ne le souhaitait pas ? Ne l'en auriez-vous pas plutôt persuadé ?

Bon sang ! pensa Marshall. Cet homme est encore plus dangereux que je ne croyais. Je l'avais vraiment sous-estimé.

— Vous vous trompez. C'est de son propre chef qu'il n'est pas venu. Vous pouvez le lui demander si vous le désirez.

— Nous verrons cela plus tard, répondit le Plophosien. J'ai tout d'abord quelques questions à vous poser. Que se passe-t-il dans la Galaxie ? La mort de Rhodan et de ses collaborateurs a-t-elle déjà eu des conséquences ? Tout cela est fort regrettable, n'est-ce pas ?

Avec une pointe de satisfaction Marshall constata qu'il venait presque mot par mot de parler comme le consul. Y avait-il donc un rapport ?

— Nous sommes effectivement confrontés à certains problèmes politiques, avoua-t-il prudemment.

— Cependant, il y a des gens chez nous qui ne sont pas convaincus de la mort de Rhodan.

— Pourtant les preuves sont là, répliqua le dictateur.

— Oui, mais elles ne sont pas convaincantes.

Il y eut un silence, que Marshall mit à profit pour tenter de pénétrer dans l'esprit de son interlocuteur. A son immense stupéfaction, il échoua lamentablement, comme si entre lui et le cerveau du Maître se dressait une barrière infranchissable dont il ignorait la nature.

— *L'Emir! émit-il désespérément. Je n'y arrive pas. Peux-tu essayer?*

Mais il ne reçut pas de réponse.

Il recommença, alors qu'un sentiment de panique s'emparait de lui.

— *L'Emir!*

Toujours rien. Même avec le mulot et la Gazelle l'Influx ne passait pas. Le bouclier de Hondro était efficace à cent pour cent, puisqu'il retenait également les impulsions télépathiques.

— A quoi pensez-vous donc? demanda soudain le Maître. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas?

Marshall savait qu'il devait rester maître de lui, s'il ne voulait pas éveiller les soupçons du dictateur. Celui-ci pouvait apprendre qu'on ne croyait pas à la mort de Rhodan et qu'on le tenait pour responsable d'un complot contre l'Empire. Mais il ne devait en aucun cas soupçonner que la Milice des Mutants se trouvait ici.

— Le consul s'est comporté d'une étrange façon, dit-il ensuite pour changer de sujet. Vous ne l'avez pas remarqué ? D'ailleurs où sont ses collègues ?

Hondro sourit froidement.

— Comment? Il ne vous l'a pas dit? Il a dû oublier. Le consulat est parti visiter des coopératives agricoles et des chantiers navals au bord de la mer. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi il ne participe pas au voyage. Il est sans doute malade.

Même sans l'aide de la télépathie, le mutant comprit instantanément que c'était là un mensonge éhonté.

Puis le Maître demanda :

— Vous êtes télépathe, n'est-ce pas ?

Pour Marshall ce fut comme un coup de poing dans la figure : il était démasqué. Comment Hondro pouvait-il savoir ? Il n'était sûrement pas télépathe. Le mutant pensa aux gardes du corps qui étaient toujours là, le regard vide. Quelque chose en eux, qu'il n'aurait su définir, le frappait.

— Répondez! ordonna le Plophosien dont les yeux brillaient d'une lueur impitoyable.

Marshall voulut gagner du temps en lui posant à son tour une question :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?

L'autre fit un signe à Gouthy qui n'avait pas bougé de la porte pour qu'il fût entrer les gardes postés dans le couloir. Ceux-ci mirent aussitôt les Terriens en joue.

— Je le sais et cela suffit comme ça, dit Hondro. Vous croyez sans doute que je ne m'attendais pas à l'intervention des mutants. Rhodan est une personnalité suffisamment importante et il était normal que Plophos fût soupçonnée, même si je ne pensais pas que vous réagiriez si vite. Vous auriez mieux fait de laisser le consul dans ses fonctions et de repartir aussitôt. Cela aurait été mieux pour vous.

Les masques étaient tombés. Au fond ce n'était pas plus mal ; Marshall n'avait guère de goût pour le jeu de cache-cache.

— Nous sommes une délégation officielle du gouvernement de la Terre et nous vous avertissons...

Pour leur montrer son mépris, le dictateur l'interrompit aussitôt :

— Mais qu'est donc la Terre, sinon une planète comme les autres ?

— Au bout du compte c'est la planète dont vous êtes originaire, répliqua le mutant.

— C'est possible. Cela ne m'intéresse que très médiocrement. Sous l'égide de Rhodan, elle est devenue le centre d'un pouvoir totalitaire qui oppressait des systèmes entiers. Nous ne voulons rien savoir de cette Terre et nous ne la craignons en aucune manière. En revanche, c'est elle qui semble désormais avoir peur de Plophos.

— La Terre ne craint personne. Qu'avez-vous fait de Rhodan ? cracha Marshall en jetant un regard de haine que le Plophosien soutint sans sourciller, avant de répliquer :

— Etes-vous bien sûrs de ce que vous avancez?

— Nous n'étions sûrs de rien avant d'arriver ici. Mais ce que nous avons constaté nous a confirmé l'information que Constantin a pu nous transmettre avant de mourir. Vos services secrets ont enlevé Rhodan, Atlan, Bull et deux autres hommes. Qu'avez-vous à répondre? demanda Marshall pour terminer.

— Vous comprendrez aisément qu'il m'est impossible de vous laisser en vie, alors que vous savez une chose pareille. Mais avant que vous mourriez ou que vous entriez dans mes services, ce qui serait tout de même mieux, j'aimerais avoir quelques renseignements. Je trouve étonnant que vous vous risquiez chez nous, à bord d'un appareil si petit, qu'un seul coup au but pourrait détruire.

— Puisque nous jouons cartes sur table, Maître, ayez l'amabilité de répondre à ma question. Comment se fait-il que je ne parvienne pas à établir de contact télépathique avec vous, ni avec mes hommes qui sont restés à bord? Un parapluie énergétique n'est pas un obstacle sérieux ?

Hondro souriait toujours et la suffisance qui émanait de lui, le rendait odieux.

— Dommage que vos hommes ne sachent pas ce qui se passe ici. Ils n'imaginent pas que vous êtes pris au piège. Au fait, combien de mutants êtes-vous?

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais répondre à votre question ?

— Mais si. Bien entendu. Si vous n'y répondez pas maintenant, vous le ferez un peu plus tard. Et puis si vous ne dites rien, j'en ferai autant et j'ajoute que vous pourriez mourir sottement.

— Convainquez-moi d'abord que notre situation est sans issue. En outre, je me permets de vous faire observer que notre mort ne vous servirait à rien. Vous avez tort de sous-estimer la Terre.

— Vous êtes-vous rendu compte que votre consul était sous l'influence d'un hypnobloc? (Sans attendre de réponse, le Maître changea de sujet.) Pouvez-vous me dire quelle erreur mes hommes ont commise ?

— Aucune. Ils ont seulement oublié qu'il y avait des télépathes.

Hondro hocha la tête et fit signe à Gouthy.

— Fort bien, dit-il. On peut se tromper une fois, mais maintenant, je n'oublie pas qu'il y a aussi des téléporteurs.

Avant que Marshall ait compris ce qu'il voulait dire, Gouthy et les quatre gardes s'étaient avancés et avaient immobilisé les deux autres mutants. Ils les séparèrent brutalement de leur camarade qui se sentit du coup privé de la possibilité de s'échapper.

— Disparaissez ! leur cria Marshall. Avertissez les autres !

Mais il fut médusé de constater que Ras et Tako essayaient en vain de se libérer de l'étreinte des gardes. Manifestement, leur faculté de téléportation était inopérante. Anéantie?

Le rire du Plophosien débordait de sarcasme et de suffisance.

— Alors, messieurs les mutants, se moqua-t-il. Qu'en est-il de votre télépathie et de votre téléportation ? Comment avez-vous pu imaginer que je resterais les bras croisés après que Constantin eut parlé ? Je vous avais bien dit que vous avez mal évalué la situation. Je m'attendais bien évidemment à la mobilisation par la Terre d'une troupe d'élite. Et qui est meilleur que les mutants ?

Marshall fixa le Maître, puis à nouveau les deux hommes qui se tenaient à ses côtés. A cet instant les écailles lui tombèrent des yeux.

— Antis ! s'écria-t-il.

— Exactement, ajouta froidement le Plophosien. La réponse est si simple que vous avez mis du temps à la trouver. Des Antis sont dispersés dans tout le palais et leur parapluie énergétique suffit à protéger la résidence entière contre tout influx de pensée.

— Ils veillent en outre à ce que vos téléporteurs ne puissent plus se dématérialiser. Contre eux vous ne pouvez strictement rien, à moins que vous ne réussissiez à les faire passer dans votre camp, ce qui est fort peu probable. En effet, ils tiennent aussi à la vie, surtout quand, tous les mois, il est en mon pouvoir de la leur prolonger.

— Que voulez-vous donc ? demanda Marshall. Si vous nous tuez, la Terre l'apprendra tôt ou tard. Vous ne croyez tout de même pas que nous sommes venus sans assurer nos arrières? Même si vous supprimez tous les indices, cela ne servira à rien parce qu'on sait où nous sommes.

— Personne ne songe à vous tuer. Je vais tout simplement vous arrêter et je pourrai, le cas échéant, vous échanger ou vous vendre. On paiera le prix fort pour vous.

— Pour Rhodan aussi, rétorqua Marshall.

— Il y a des choses qui sont si précieuses qu'on ne les vendrait à aucun prix. Rhodan par exemple.

Hondro fit alors un signe à Gouthy pour lui donner l'ordre d'emmener les prisonniers.

Ils furent conduits dans une cellule, dans laquelle le chef de la Garde Bleue renonça à les enchaîner. Dès qu'on eut fermé la porte derrière eux, Marshall s'assit dans un coin et se concentra pour tenter d'établir une communication télépathique avec L'Emir. Mais il sentait la résistance des écrans des Antis qu'il ne parvenait pas à faire céder. A cet instant il n'était plus télépathe et il ne leur était plus possible de se tirer d'affaire. Seul un miracle pouvait les sauver.

Quand le contact télépathique fut subitement interrompu, L'Emir se leva. Jusqu'à présent, il était resté allongé sur le divan du poste central afin de mieux se concentrer.

— Homunk, je n'ai plus la liaison !

— Ils ont disparu dans le palais, répondit le robot qui ne quittait pas la sonde des yeux.

— Je ne me fais pas encore de souci, reprit L'Emir. Les téléporteurs peuvent à tout moment sauter ici, s'il y a un risque. Mais j'aimerais bien avoir une explication. Marshall n'a tout de même pas arrêté de penser. Il doit y avoir un blocage quelque part. Un écran énergétique, peut-être? Rappelle-toi la sonde qui n'a pas pu pénétrer dans l'immeuble. Je veux immédiatement me téléporter au palais et voir ce qui se passe.

— Tu sais fort bien que Marshall a interdit de réagir sans son autorisation.

— Oui, mais il n'avait pas prévu que nous perdriions le contact. C'est donc de notre propre initiative qu'il nous faut agir à partir de maintenant. De plus, je ferai évidemment en sorte que personne ne me voie.

— Attends au moins qu'il fasse nuit, lui conseilla le robot.

L'Emir acquiesça.

— D'accord, mais personne ne me retiendra.

— Ta tâche sera de découvrir la raison de l'interruption subite du contact, dit Ralf Marten. Je suppose qu'il s'agit d'autre chose que d'un simple écran énergétique. On a l'impression de buter contre un mur de verre. Et toi, Wuriu, qu'est-ce que tu en penses?

Wuriu Sengu était le « voyant » de la Milice ; son regard pénétrait les corps opaques, même à très grande profondeur. Son visage devint presque détendu lorsqu'il répondit :

— J'ai réussi à pousser jusqu'à l'intérieur des bâtiments voisins du palais — mais impossible d'aller plus loin !

— Comme l'a dit Marten, ça ressemble à un mur de plexiglas, mais dont la surface serait irrégulière, rugueuse... Comme la réunion de dizaines d'écrans disséminés à travers le palais...

— Bizarre..., commenta Homunk.

Ses yeux ne quittaient pas l'écran bombé où les lumières de la ville s'allumaient peu à peu dans le crépuscule d'un vert tiède.

— Par la barbe d'un petit bouc vert! surgit L'Emir. Ça y est, j'ai trouvé ! Il y a des Antis dans le coin. Leur faculté de développer des protections individuelles, que même les ondes psychiques ne peuvent franchir, explique pourquoi nous avons perdu le contact avec John. En un sens, c'est plutôt rassurant.

L'hypercom grésilla. Sur l'écran apparut le visage dur et triomphant de Hondro.

— Alors, messieurs? Auriez-vous l'obligeance d'allumer l'écran de votre côté? J'aimerais savoir à qui je parle avant de vous communiquer une information très importante.

Goratchine et L'Emir sortirent du champ de la caméra avant que Homunk ne la mît en marche. Le dictateur put alors découvrir une partie du poste central et quelques-uns de ses occupants.

— Que voulez-vous? demanda Homunk, que Hondro devait prendre pour un être humain. Pourquoi nos trois compagnons ne sont-ils pas encore revenus ?

— Ils sont mes hôtes pour un certain temps, répliqua le dictateur froidement.

Sa voix se fit menaçante :

— Me prenez-vous donc pour un imbécile? Croyez-vous que je ne sache pas que la Milice des Mutants se trouve à bord de votre petit vaisseau? Un seul mot de ma part suffirait à vous anéantir.

Homunk, qui d'ordinaire réagissait comme un éclair, mit une demi-seconde à répondre.

— Une attaque serait tout à fait inutile, vu qu'aucune arme n'est en mesure de franchir nos défenses. Que désirez-vous, à la fin ?

— J'exige votre départ immédiat. Si vous ne vous exécutez pas et si vous agressez Plophos, vos trois camarades sont des hommes morts. Et les cinq autres aussi.

Il avouait donc ouvertement sa responsabilité : c'était bien lui, le Maître Hondro, qui se trouvait à l'origine de l'enlèvement de Rhodan. Pendant ce temps, L'Emir, qu'il ne pouvait voir, montrait les dents et serrait ses petits poings, les yeux de Goratchine étincelaient de haine.

— Nous partirons demain, dit tranquillement le robot.

Le gouverneur eut un sourire cruel avant d'ajouter :

— D'accord. Mais si d'ici là vous essayez de quitter votre croiseur, je ferai immédiatement mettre à mort l'un des prisonniers. Je vous conseille de prendre ma menace au sérieux, car je n'ai rien à y perdre, bien au contraire.

— Ne vous en faites pas, dit Homunk pour en finir, nous vous croyons.

L'Emir retourna sur le divan en maugréant :

— Je vais personnellement lui tordre le cou. Mais télékinésiquement, pour ne pas me salir les mains.

— Cela n'aura de sens qu'après la libération de Rhodan, objecta le robot, qui s'adressa ensuite à Ralf Marten :

— Vous avez tiré quelque chose du consul ?

Le téléviseur hocha lentement la tête.

— Non, pas encore. J'ai toutefois réussi à pénétrer plus avant dans sa conscience qui semble sous l'influence d'un hypnobloc. J'essaie maintenant de le faire sauter et nous apprendrons ensuite tout ce qu'il sait.

— C'est bon. Nous avons encore une heure avant le départ de L'Emir.

Cette heure fut longue, mais Marten réussit à libérer le consul de son hypnobloc. Le diplomate regarda autour de lui avec des yeux d'aliéné avant que la mémoire ne lui revînt. Il ne savait en fait pas grand-chose et ses déclarations ne donnèrent au mulot aucune indication sur ce qu'il trouverait au palais. Le consul ignorait tout des Antis ; il n'avait été qu'un outil dépourvu de volonté entre les mains du dictateur, lequel s'était bien gardé de le mettre au courant de ses projets.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne? demanda Goratchine au mulot qui se préparait à sauter. Je pourrais te déblayer la voie en cas de besoin.

— Je t'appellerai s'il le faut, Ivan, répondit L'Emir. Une seule personne se fera moins remarquer. D'ailleurs, je connais déjà les Antis, et même toi, tu ne peux pas les faire sauter parce que ton influx ne traverse pas leur écran.

— Sois prudent, conseilla le robot. Si tu n'es pas de retour dans deux heures, je t'envoie quelqu'un.

— Sois sans crainte ! Avant deux heures je serai à nouveau parmi vous.

En réalité, L'Emir ne se sentait pas si sûr de lui qu'il en avait l'air. Il éprouvait un très grand respect à l'égard des Antis, contre lesquels on n'avait pas encore trouvé de parade efficace. On ne pouvait les vaincre que par le hasard ou par la ruse. Et c'était en ce sens qu'il comptait agir.

Il se concentra sur la cour intérieure du palais et sauta. Sans avoir heurté aucun obstacle, il se rematérialisa à terre : derrière lui, l'enceinte extérieure, droit devant, dans la pénombre, le palais. Peu de lumières étaient allumées, mais on distinguait les silhouettes des gardes en train de patrouiller. Il constata que ce n'étaient pas des Antis, lesquels se trouvaient probablement à l'intérieur afin de protéger la résidence contre le monde extérieur. Il s'agissait maintenant de trouver une faille dans le système para-énergétique.

Il se téléporta sur le toit aux quatre coins duquel se trouvaient des tourelles, qui semblaient rester inoccupées la nuit et d'où ne provenait aucune impulsion mentale. Par contre, un influx lui parvenait d'immédiatement en dessous de lui. Deux soldats faisaient leur ronde en s'entretenant de choses sans importance.

La téléportation suivante le mena au contact direct d'un Anti.

Il se rematérialisa en l'air après avoir heurté un obstacle invisible, puis il roula à terre, aux pieds d'un individu qui ne revenait pas de sa surprise.

L'Emir savait que l'Anti ne pouvait utiliser son arme aussi longtemps que son écran était en action. La réciprocité était naturellement vraie.

Le mulot se releva et sortit son lanceur de sa poche droite.

— Afin que tu n'aies pas de mauvaises idées, dit-il en s'éloignant vers le mur. Tu ne peux rien faire et moi non plus ; nous sommes donc à égalité.

— Tu es un mutant ? lui demanda l'autre.

— Pourquoi? Cela se voit? demanda le mulot l'air étonné. Que fais-tu ici ? Es-tu un des gardes du corps de ce satané Maître ?

— Evidemment. Et toi ? T'es-tu téléporté depuis le croiseur? Tu sais, cela n'a pas de sens de vouloir libérer les prisonniers. Le cachot est fermé hermétiquement ; il est impossible d'y pénétrer.

— Et pourquoi ne m'aides-tu pas ? demanda alors L'Emir faisant preuve de présence d'esprit.

— Peux-tu me dire pourquoi je devrais t'aider?

— Il y aurait à cela beaucoup de raisons. Tu sais que Hondro a enlevé Rhodan et le retient prisonnier. Or, nous allons le libérer et si tu fais quelque chose pour nous, nous saurons nous en souvenir.

— Même si je le désirais, je ne pourrais pas te venir en aide.

— Mais pourquoi donc, bon sang ?

— Es-tu en possession du contrepoison qui me sauvera la vie dans trois semaines? Le Maître m'a fait inoculer un toxique qui nécessite une injection d'antidote toutes les quatre semaines afin que je ne meure pas.

— Quelle méthode sauvage ! murmura L'Emir, effrayé.

— Pis que cela encore, commenta l'Anti. Il faut maintenant que je sonne l'alarme. Tu as peut-être l'intention de t'y opposer ?

—

— Bien évidemment.

— Et comment vas-tu t'y prendre ? Mon écran est infranchissable et rien ne peut m'empêcher de me rendre au prochain poste de contrôle pour déclencher la sirène.

L'Emir se rendait bien compte que la situation était sans issue, vu que l'Anti était lié au Maître par la nécessité de recevoir le contrepoison. Aussi décida-t-il de biaiser.

— Je ne peux, ni ne veux t'empêcher naturellement de prolonger ta vie. mais accepterais-tu auparavant de répondre à quelques questions? Cela ne saurait te nuire, bien au contraire. Où sont les trois prisonniers ? Sais-tu où Rhodan est détenu ?

L'Anti secoua la tête.

— Je ne sais rien de Rhodan. Quant aux trois autres, ils sont dans la cave et sous haute surveillance. Il n'est pas possible de les libérer. Bien, maintenant, laisse-moi aller et veille à ta sécurité.

— Je te remercie, Anti. J'espère qu'un jour je te revaudrai ça, dit L'Emir en suivant son interlocuteur des yeux.

Il était clair que l'Anti avait fait son devoir sous la contrainte. Si Hondro avait pris ces créatures à son service, c'est qu'il connaissait le point faible de la Milice des Mutants et qu'il s'attendait à leur intervention. Il était décidément un adversaire redoutable.

L'Emir renonça dans l'immédiat à se téléporter et courut aussi vite que possible dans la direction opposée. Il trouva l'ascenseur et s'y précipita. Mais il était à peine au sous-sol que tout s'arrêta. L'Emir jura comme un furieux. La question était de savoir où se trouvaient les prisonniers. Tandis qu'il réfléchissait, il sentit la résistance invisible des défenses para-énergétiques céder vaguement, comme s'il y avait une faille à l'intérieur de cet obstacle infranchissable. Mais il fallait rester vigilant parce que cela pouvait être un piège. Il ne céda donc pas à la tentation de se téléporter à travers cette ouverture, qui risquait de se renfermer derrière lui pour l'emprisonner. Par contre il ne risquait rien à envoyer un influx. C'est ce qu'il fit et il trouva Marshall.

— *L'Emir!*

— *Je suis tout près. Où êtes-vous ?*

— *Dans la cave à une cinquantaine de mètres. Mais pourquoi pouvons-nous à nouveau communiquer ?*

— *Aucune idée, répondit le mulot. Attends, je me téléporte jusqu'à vous.*

— *Mais, L'Emir! Les Antis! répliqua Marshall.*

Les Antis étaient-ils en effet en train de s'allier

secrètement avec eux ou les mutants tombaient-ils dans un piège raffiné? De toute évidence, seul le contrepoison les attachait au service de Hondro, que par ailleurs ils haïssaient. Ils devaient donc se dire que si Rhodan était libéré, ils pourraient prendre leur revanche.

L'Emir comprenait les dessous du double jeu des Antis et il ne leur en tenait pas rigueur, car il était normal qu'ils ne voulussent pas prendre de risque. D'un autre côté, il ne devait pas se méprendre parce qu'il était peu probable que tous les Antis soient impliqués dans cette trahison.

A ce moment les réflexions du mulot furent interrompues : l'ascenseur repartait, mais vers le haut cette fois.

— *Attention, John! Je me téléporte! Surtout ne cesse pas de penser !*

L'Emir utilisait l'influx de Marshall pour ne pas perdre la faille dans la défense des Antis. Quand il se rematérialisa, il était dans la cellule de ses trois camarades.

— J'ai probablement commis une erreur, dit-il en regrettant sa précipitation. Mais lorsqu'il aperçut la mine réjouie et soulagée de Ras Tschubai, les conséquences de son action lui devinrent indifférentes. Il avait retrouvé ses amis et c'était la seule chose qui comptait.

Marshall raconta alors ce qui s'était passé et comment il avait acquis la certitude que les Plophosiens étaient bel et bien responsables de l'enlèvement de Rhodan. Il ignorait toujours en revanche où celui-ci était détenu, mais il était vraisemblable que seul un petit nombre d'initiés avaient été mis dans le secret. Il convenait donc de découvrir l'un d'eux et de le faire parler.

Il avait à peine terminé son récit que la porte s'ouvrit, laissant le passage à Gouthy. Deux Antis l'accompagnaient; il se tenait à l'intérieur de leur zone de protection, de sorte qu'il était impossible à L'Emir de lire dans ses pensées.

— Quelle surprise ! Vous avez de la visite ? dit-il. Un téléporteur, je suppose. Et un nain en plus.

En s'entendant traiter de nain, L'Emir se mit à flamber de colère.

— Tu vas nous laisser sortir sur-le-champ ! menaçait-il.

— Et pourquoi donc? demanda Gouthy avec suffisance. Même la Milice des Mutants est tenue en échec par les Antis, à ce que je vois ! Vous feriez bien de vous rappeler l'ultimatum du Maître. Si je l'informe de ta présence ici, il fera immédiatement sauter votre croiseur.

— Nous aussi, nous avons des défenses! s'exclama le mulot. Où est Rhodan ?

La soudaineté de la question désarçonna le patron de la police secrète. Il hésita une seconde, puis il dit :

— Et comment le saurais-je ? Demandez plutôt à Hondro.

— Nous le lui demanderons à l'occasion. Mais je parierais que tu es au courant.

— Et même si tel était le cas, tu n'apprendras rien de moi, espèce de nabot ! Dans sa colère L'Emir oublia les écrans para- énergétiques des Antis et, investissant toute sa concentration, il éleva un rempart télékinésique qu'il poussa violemment contre Gouthy. Il se heurta aux écrans des Antis, qu'il ébranla.

Gouthy vacilla contre le mur près de la porte. Cependant, L'Emir avait ainsi réussi à ouvrir pour quelques secondes dans les protections des Antis une faille qu'il exploita instantanément.

— John ! Téléportez-vous au vaisseau !

Marshall et Ras eurent le temps de disparaître, mais quand L'Emir et Tako voulurent à leur tour se dématérialiser, la fissure était déjà colmatée.

— Vous deux, vous restez ici, vous ne m'échapperez pas, dit Gouthy livide de colère.

Puis il sortit en claquant la porte.

Le mulot soupira.

— Nous n'avons pas eu de chance, mon vieux Tako. Mais ne t'en fais pas, maintenant je sais ce qu'il faut faire. En usant de télékinésie, il est possible de repousser les écrans des Antis et de les fissurer. La prochaine fois, nous serons plus rapides.

— Maintenant, Ras et Marshall sont libérés et ils feront tout pour nous sortir de là, dit Tako. Et puis Homunk et les autres mutants sont au courant ; nous n'avons pas de souci à nous faire.

Marshall raconta pour la deuxième fois les événements qui s'étaient déroulés dans le palais et proposa de mettre au point une opération décisive contre le dictateur. Les mutants se déclarèrent tous d'accord. Seuls les quatre officiers et le robot se montrèrent sceptiques.

— Nous ne devons en aucun cas mettre la Gazelle en péril, dit le capitaine Tetmal. Pourquoi ne pas demander au *Thora* de nous venir en aide ? Nous ne pouvons rien entreprendre contre les Plophosiens sans le feu vert du maréchal solaire. Et puis les Antis me donnent du souci, car nous ne savons toujours pas comment en venir à bout.

Marshall expliqua alors :

— Ils sont en mesure, au moyen de leurs capacités mentales, d'élaborer des défenses qui cessent d'être opérationnelles au moment où ils meurent ou au moins perdent conscience. Ces écrans compensent toutes les facultés perméables à la matière antimagnétique : on pourrait par exemple les percer avec une flèche en plastique.

Homunk montra une petite armoire au fond du poste central.

— Là-dedans, nous avons un arsenal d'aiguilles en matière plastique qui contiennent un stupéfiant à action rapide. Est-ce à cela que vous pensiez, Marshall?

— Oui, Homunk. Mais il s'agit de savoir qui nous allons envoyer. Un téléporteur, bien sûr, mais quelqu'un doit l'accompagner et les gardes du palais sont armés pour moitié de radiants et pour l'autre partie d'armes à projectiles classiques.

— La question est tranchée, répondit Homunk. C'est moi qui irai, accompagné de Tschubai.

Marshall s'étonna de la détermination du robot, mais celui-ci répliqua :

— C'est la meilleure solution, puisque je suis invulnérable : les radiants ne peuvent rien contre moi — et encore moins les balles. En outre, aucun télépathe ne peut lire dans mes pensées.

Comme il n'y avait rien à objecter, Marshall donna son accord. Ras qui connaissait les lieux, les emmènerait sur le toit du palais ; une fois là-bas, ils aviseraient.

— Si l'hypothèse de L'Emir est exacte, il y a deux hommes qui savent où se trouve Rhodan — le Maître et ce Gouthy. Il faut donc s'emparer de l'un d'eux et le faire parler, conclut Homunk en rajustant son uniforme.

Rien dans son aspect extérieur ne trahissait sa véritable nature; même sa peau était en matière organique, bien qu'elle fût renforcée par un métal inconnu. Il sourit en ajoutant :

— Je saurai l'interroger, car si un homme est confronté à la terreur, il en oublie ses résolutions.

Deux secondes plus tard, ils avaient disparu et Marshall donnait l'ordre au capitaine Tetmal de rester aux commandes de la Gazelle et de ne pas quitter des yeux les écrans de contrôle.

— A la moindre alerte, mettez en action notre système de défense. Lieutenant Raft, vous êtes responsable du guidage et du contrôle des armes. Je vous ferai remplacer dans deux heures, car la nuit va être longue.

Cette nuit devait être en réalité plus courte qu'ils ne l'avaient imaginé.

Fort de son premier succès, L'Emir n'était pas resté inactif. Il se disait en effet que s'il était capable de repousser par télékinésie les boucliers des Antis, enfoncer une porte ne devrait pas être une grosse affaire.

— Tu restes sagement assis à côté du mur, Tako, dit-il. Attends mon signal pour sauter. Nous allons sur le toit et je ne veux pas partir sans emmener cet abruti en uniforme bleu qui m'a traité de nain.

Il se plaça à quelque distance de la porte et envoya tout l'influx télékinésique dont il était capable. Il ne tarda pas à buter contre l'obstacle invisible qui céda sous la pression. Puis il investit toute sa concentration sur la porte qui finit par sortir de ses gonds en faisant un bruit assourdissant. Les deux Antis qui étaient postés derrière furent projetés contre le mur du couloir et perdirent connaissance. Instantanément leur fameux système de défense se déconnecta, laissant la voie libre aux deux mutants.

— Vite ! cria L'Emir. Filons !

Lorsqu'ils se rematérialisèrent sur le toit, l'alerte était déjà donnée. Le mulot exultait de faire passer une si mauvaise nuit à leurs adversaires.

— J'espère que nous allons vite retrouver notre ami en bleu ! s'exclama-t-il.

Etehak Gouthy était loin de se douter de la sollicitude dont il était l'objet. A peine rentré dans sa chambre, il avait appris l'évasion des deux prisonniers et, hors de lui, il avait ordonné qu'on enfermât les gardes responsables, jusqu'à ce que le Maître décidât de leur sort. Vraisemblablement ils devraient renoncer à recevoir l'injection de contrepoison. Puis il courut chez Iratio Hondro.

Celui-ci fut contrarié d'être à nouveau dérangé et sa colère se déchaîna contre le policier lorsqu'il fut mis au courant.

— C'est ta faute, Gouthy ! Je t'avais averti que tu ne devais pas échouer. Je ne sais donc pas si je vais te faire inoculer le contrepoison.

— Tu n'oseras pas me laisser mourir, Maître. Ce n'est pas moi qui suis responsable, mais les Antis. Pourquoi attendais-tu donc tant d'eux ?

Sans répondre, le dictateur alla à son bureau, en sortit une arme à rayon laser et la mit dans la main de Gouthy.

— Ramène les prisonniers, dit-il, même si tu dois aller les chercher à bord de leur croiseur ! Je voulais les vendre et non les offrir !

Gouthy regarda l'arme et partit sur-le-champ. Il savait qu'il ne lui restait rien d'autre à faire s'il voulait être encore en vie dans deux ou trois semaines.

Dans le couloir, il retrouva ses trois gardes du corps antis qui le prirent spontanément sous leur protection, afin de parer à toute éventualité.

Dans la cave les soldats furent interrogés et expliquèrent qu'une force invisible les avait repoussés, réduisant à néant l'action de leur défense et permettant ainsi la fuite des prisonniers. Gouthy tremblait de rage et de peur, car il allait devoir répondre de l'évasion de tous les mutants devant le Maître. Il était donc absolument nécessaire de faire porter le chapeau aux Antis.

Comme l'alarme du toit s'était déclenchée, il y monta, toujours accompagné de ses gardes du corps, pensant que les fugitifs n'étaient peut-être pas allés plus loin.

En fait, L'Emir et Tako auraient pu utiliser le désarroi auquel tout le monde était en proie pour se mettre en sécurité, mais le mulot, persuadé que le chef de la police savait où se trouvait Rhodan, ne voulait pas abandonner son projet ; s'il lui mettait la main dessus, il ferait d'une pierre deux coups.

Un projecteur envoya une lumière aveuglante sur le toit, tandis que quatre silhouettes apparaissaient près de l'ascenseur.

— Gouthy et ses Antis! chuchota L'Emir, ne sachant plus trop s'il devait s'en réjouir ou avoir peur.

Il eut le souffle coupé lorsqu'il aperçut dix mètres plus loin deux autres individus dans lesquels il reconnut Ras Tschubai et Homunk.

Gouthy et ses trois Antis ne pouvaient plus rien entreprendre qui ne leur fit prendre d'énormes risques. Ils s'avancèrent tout de même prudemment et, malgré les écrans des Antis, ils avaient en main des armes à rayon. Gouthy dirigeait son lanceur longue portée sur L'Emir, qu'il tenait pour son pire ennemi.

Dans le même temps, Homunk, prêt à tirer, s'avança lentement vers le chef de la police et lui dit, calmement mais fermement :

— Gouthy ! Je t'exhorte à nous accompagner de ton plein gré. Jette ton arme et donne aux Antis l'ordre de déconnecter leur écran !

Gouthy s'était arrêté et dévisageait Homunk.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie ? Je pourrais en effet leur en donner l'ordre, mais ce serait pour vous anéantir. Attendez seulement encore quelques secondes...

L'Emir, de son côté et toujours à cause des Antis, ne pouvait lire dans les pensées du Plophosien qui le regardait d'un air menaçant. Homunk fit un signe au mulot en lui disant :

— Laisse-moi faire. Retourne avec Tako au croiseur ; nous vous y rejoindrons dans quelques minutes.

— Mais je veux...

Homunk ne le laissa pas terminer :

— Fais ce que je te dis. Et ne t'inquiète pas, nous ramènerons Gouthy. Pars, te dis-je ! Dans peu de temps cela va être l'enfer ; les batteries radiantes qui se trouvent dans les tourelles ne sont pas commandées par les Antis.

Les deux téléporteurs finirent par s'exécuter, ayant compris que le robot avait un plan qu'il ne voulait pas leur expliquer. Ils se dématérialisèrent pour sauter sur la Gazelle. Ne voulant pas mettre Ras Tschubai plus longtemps en danger, Homunk n'hésita pas : il appuya sur la détente ; les petits projectiles en plastique franchirent les parapluies des Antis et leur pénétrèrent dans le corps.

Gouthy sentit une violente douleur à la jambe, puis son système nerveux fut paralysé et il s'écroula à terre. Les Antis également perdirent connaissance. Le robot courut vers Gouthy.

— Vite, Ras ! Il n'y a pas une seconde à perdre !

Puis tout alla très vite et sans problèmes. Ras prit le bras droit de Gouthy, Homunk lui saisit le gauche. Comme le contact du corps suffisait, ils se téléportèrent sans aucune difficulté.

Lorsque, dix minutes plus tard, le chef de la police secrète reprit connaissance à bord de la Gazelle, il put reconnaître sur l'écran la planète Plophos qui disparaissait dans le cosmos et, avec elle, l'espoir de recevoir à temps le contrepoison.

— Et maintenant, claironna L'Emir avec satisfaction, tu vas regretter de m'avoir traité de nain.

— Je crains, dit Julian Tifflor à son prisonnier, que vous ne vous rendiez pas bien compte de la situation dans laquelle vous êtes. Si nous ne pouvons vous renvoyer rapidement à Plophos, vous ne recevrez pas l'injection de contrepoison.

Se concentrant farouchement sur son barrage mental, Gouthy regardait le remplaçant de Rhodan d'un air buté. Aucun des nombreux télépathes présents à bord de ce gigantesque vaisseau de guerre ne devait réussir à lui arracher son secret.

— Je parlerais, si vous étiez en possession du contrepoison. Mais retourner sur Plophos n'est pas pour moi une perspective très agréable, car j'ai laissé échapper mes prisonniers et le Maître n'apprécie pas que l'on commette des erreurs.

— Nous ne voulons pas vous mentir, Gouthy, et prétendre que nous vous sauverons. Mais vous allez tout de même nous dire où sont Rhodan et ses quatre compagnons. Nous saurons vous y contraindre, et pas seulement avec des menaces.

— Vous n'apprendrez rien de moi, répondit le policier avec obstination.

— Vous oubliez les mutants.

— Vous oubliez, vous, que jusqu'à présent ils ont échoué.

— Ne vous bercez pas de faux espoir, Gouthy ! dit Tifflor en jetant un regard à Mercant. Votre barrage mental n'agit que lorsque vous êtes éveillé. Pendant votre sommeil nos télépathes peuvent parfaitement s'emparer de votre savoir.

— Mais, ignorez-vous qu'eux aussi doivent dormir ?

—

— Certes, mais ils le font à tour de rôle et l'un d'entre eux restera en permanence à vos côtés. S'il est fatigué il sera relayé. Croyez-vous vraiment que vous tiendrez le coup ? (Tiffloor sourit.) Comprenez- moi bien. Je voudrais que vous soyez notre allié ; s'il fallait obtenir votre secret par la force vous ne seriez que notre prisonnier.

— Cela m'est complètement égal.

— Ne soyez pas téméraire ! Si Rhodan doit plus tard décider du sort de ses ravisseurs, il serait avantageux pour vous d'avoir collaboré avec nous.

— Vous ne retrouverez jamais Rhodan !

— Mais il vit, n'est-ce pas ?

— Il est mort.

— Vous mentez ! Nous savons qu'il vit, parce que vous avez supprimé l'agent Constantin qui nous avait transmis le renseignement.

— Vous aussi vous liquidez des agents ennemis s'ils...

— Nous perdons notre temps, trancha Tiffloor dont la voix pour la première fois trahissait l'impatience. Je vous laisse. L'Emir va monter la garde le premier et il se réjouit de causer un peu avec vous.

— Foutez-moi la paix avec ce sale nain !

Gouthy s'était replié sur lui-même et il se laissa conduire sans protester dans la cellule blindée dont la lourde porte se referma derrière lui.

Maintenant il était seul, mais il savait que les télépathes surveillaient ses pensées. Pas un instant il ne devait relâcher le barrage qu'il avait érigé autour de sa mémoire. A chaque seconde, il devait penser qu'il ne fallait pas penser et surtout pas à l'endroit où Rhodan était détenu. Ne pas penser.

Ne pas penser.

Dans le poste central, Mercant demanda à Tiffloor :

— Croyez-vous vraiment au succès de votre méthode, Julian? Compte tenu de la situation qui est la nôtre, je serais plutôt favorable à..., disons une influence physique. Un peu de violence le fera sans aucun doute parler.

Tiffloor sourit.

— Nous avons le temps, Allan. Vous savez, Gouthy est épuisé. Je ne crois pas qu'il tienne longtemps le coup, parce qu'il doit sans cesse se concentrer. Je suppose qu'il craquera dans deux ou trois heures.

Il se tourna vers Hite Tarum.

— Quelle est notre position, commandant?

— Nous sommes à deux semaines-lumière de Plophos et n'avons aucun poursuivant à nos trousses.

— Informez tout de même la flotte en lui demandant du renfort. Nous devons en effet prévoir une attaque et je ne tiens pas à être en difficulté lorsque Gouthy aura parlé.

Pendant ce temps, L'Emir, assis devant la cellule du Plophosien, attendait le premier signe de faiblesse de son adversaire. Il croqua sans plaisir une carotte sèche en insultant silencieusement le cuisinier du *Thora* qui avait donné le mauvais prétexte de n'être pas organisé en vue de l'alimentation des mulots.

Ne pas penser!

L'impulsion se répétait sans cesse et avait à la longue un effet soporifique sur le Plophosien, qui, à ce train-là, n'en avait plus pour très longtemps.

Mais le mulot s'ennuyait ferme dans son couloir et il décida de se téléporter dans la cellule. Il se rematérialisa sur le ventre du prisonnier.

Soudainement tiré de sa concentration, celui-ci s'exclama :

— Maudit animal ! D'où sors-tu ? Ah, tu t'es téléporté, espèce de nain ! ajouta-t-il en regardant la porte.

Restant assis sur son ventre chaud, L'Emir lui répondit :

— Non, je suis passé par la porte. Mais je veux bien fermer les yeux sur les insultes, si tu deviens enfin raisonnable. Où est Rhodan ?

Ne pas penser! pensait Gouthy, lorsqu'il dit :

— Je ne te dirai rien.

— A ta place je ne fanfaronnerais pas trop. Je trouve que Tiffloor te traite trop humainement. Maintenant nous sommes seuls et la cellule est fermée de l'extérieur. Si tu cries personne ne t'entendra. D'ailleurs tu ne pourras pas crier, car tu ne pourras plus respirer. En effet, comme tu as pu t'en rendre compte, je suis télékinésiste. Que dirais-tu d'un petit massage des poumons ?

— Un massage ? Je ne comprends pas.

— Ne t'en fais pas. Tu vas tout de suite comprendre. Je vais comprimer un peu tes poumons, peut-être aussi un peu ton cœur. Je pourrais également nouer ton œsophage. Alors que choisis-tu ?

Sans attendre de réponse, le mulot comprima télékinésiquement l'œsophage du Plophosien, de sorte qu'il ne s'étouffât pas mais qu'il se tordît de douleur.

— Est-ce que cela te plaît ? lui demanda-t-il.

Gouthy devint rouge et se tourna sur le côté, tandis que L'Emir sautait à terre. Son regard, d'ordinaire bon enfant, devint subitement haineux.

— Vas-tu enfin parler ? demanda-t-il menaçant.

— L'Emir ! Qu'est-ce que cela signifie ?

La porte venait de s'ouvrir sur Tiffloor qui mettait un frein au zèle du mulot. Celui-ci recula avant de répondre :

— Un massage de cœur, Julian. Je voulais activer un peu les réflexions de Gouthy. Voyez-vous, il était sur le point de parler.

— Je proteste ! hurla le policier de Plophos en se redressant. Libérez-moi de ce petit Satan à queue de castor ! Vous n'apprendrez rien de moi de cette manière.

— Que voulez-vous donc ? répliqua Tiffloor. Je ne peux rien contre L'Emir s'il ne vous touche pas.

— Mais il agit par télékinésie.

Tiffloor haussa les épaules et se retourna pour quitter la pièce.

Gouthy s'écria en le suivant :

— Ecoutez ! Restez ! Que désirez-vous savoir ?

Tiffloor continuait à se diriger vers la porte, comme s'il n'entendait rien. Cependant le Plophosien s'agrippait à lui.

— Je dirai tout ce que vous souhaitez! Mais je vous en supplie, ne partez pas ! Je ne veux pas rester seul avec le n..., avec L'Emir !

Alors Tifflor se retourna.

— Où est Rhodan, Etehak Gouthy?

Il devint à nouveau blême de peur.

— Sur la planète Greendoor, finit-il par lâcher en tremblant. J'en connais exactement les coordonnées. Conduisez-moi au poste de pilotage et je vous donnerai les dates.

— Venez avec moi, dit Tifflor.

Ils quittèrent la cellule en compagnie de L'Emir, content de son succès. Cela avait été plus facile qu'il ne l'avait pensé.

Ils restèrent dans l'espace jusqu'à l'arrivée des renforts qu'ils avaient réclamés. Puis, fort de la bonne cohésion des navires qui l'escortaient, le *Thora* fit route en direction de la mystérieuse Greendoor.

Quand la flotte s'approcha du système du double soleil Gémeaux, Tiffloor fit venir le prisonnier au central de pilotage.

Gouthy était devenu plus abordable depuis son aveu, parce qu'il avait prévu que Tiffloor le laisserait tomber lorsqu'il n'aurait plus besoin de lui. Or c'était le contraire qui se produisait.

— Vous connaissez Greendoor, Gouthy? lui demanda le responsable de Terra.

— Oui, je suis souvent allé à Central-City, mais on empruntait une autre route. Vous voyez, là-bas, sur l'écran, le soleil blanc et à côté l'étoile verte ? Ce sont les Gémeaux autour desquels gravitent quatre planètes. Greendoor est la deuxième. Comme les variations de températures y sont extrêmes, une petite partie seulement en est colonisée, le reste est couvert par la jungle.

— Racontez-moi tout ce qui peut être important pour nous.

— La composition de l'atmosphère est celle de la Terre ; il y a des continents et des mers. La végétation est semi-intelligente et si nous n'étions pas venus à Greendoor, les plantes y auraient déjà pris le pouvoir. Nous sommes en lutte permanente avec elles et même les moyens militaires les plus modernes n'en viennent pas totalement à bout.

— Et les Plophosiens là-bas, sont-ils fidèles au Maître ?

Le policier sourit amèrement.

— Ils n'ont pas le choix. Tous les savants, techniciens, soldats de Greendoor sont assujettis au bon vouloir de Hondro. Aux plus importants il a inoculé le poison. Si quelqu'un ne se soumet pas, son supérieur ne reçoit pas l'injection de contrepoison.

— Et qui est le représentant de Hondro sur Greendoor? continua Marshall.

— Le général Trat Teltak. Il est bien entendu dépendant du contrepoison du Maître.

— Et ce Teltak sait où Rhodan se trouve ?

— Si lui ne le sait pas, qui le saura ?

La vitesse du *Thora* était maintenant inférieure à celle de la lumière. Greendoor apparut enfin sur l'écran. Gouthy n'avait pas exagéré : c'était bien une jungle épaisse au sein de laquelle des peuples entiers pouvaient se cacher sans risque d'être découverts. La végétation était absente seulement aux endroits où la roche et la mer ne pouvaient nourrir des racines, ainsi qu'à Central-City, située aux confins des montagnes et de l'océan.

Pendant qu'ils contemplaient en silence cette planète verte, des explosions de mégabombes en troublaient le spectacle apparemment paisible. Toutes les secondes, des éclairs fulgurants ouvraient des brèches dans la forêt en y laissant des cratères incandescents.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Tiffloor. Est-ce là le combat quotidien contre la végétation ?

— Pas du tout, répondit Gouthy, dont le front venait de se creuser de rides profondes. Central-City est défendue par six mille lance-flammes et autant de lance-acide. Jusqu'à présent on ne touchait pas à la forêt. Aussi je ne comprends pas pourquoi on s'y bat. Il est possible que les prisonniers se soient à nouveau évadés...

— A nouveau ?

— Oui, avoua Gouthy. Une fois ils ont réussi à s'enfuir de la forteresse, mais on les a vite rattrapés.

—
La fréquence croissante des explosions était le signe de violents combats qui embrasaient le jungle. Cela montrait aussi qu'on utilisait des armes lourdes et que donc il ne s'agissait pas des seuls fugitifs, vu que cinq hommes ne pouvaient charrier de tels calibres.

Tiffior se rendit à l'intercom du navire pour contacter Marshall.

— Faites intervenir les télépathes, John ! Il faut que je sache ce qui se passe là-bas. Donnez-moi des informations dans dix minutes.

Les télépathes allaient tenter de capter des impulsions de Greendoor pour apprendre l'essentiel. Dix minutes plus tard, Marshall arrivait au central avec les informations fournies par mutants. Ils n'avaient pas trouvé trace de Rhodan et de ses compagnons, mais ils étaient en mesure d'affirmer que le Maître avait donné l'ordre d'attaquer les Neutralistes et de les anéantir, dès qu'il avait appris l'enlèvement de Gouthy. Les services secrets plophosiens avaient en effet fini par dénicher leur repaire, et Hondro entendait que la Terre n'eût aucun allié possible sur la planète. Le reste était facile à deviner si l'on regardait l'écran. Le Maître de Greendoor était en train de détruire toutes les planques éventuelles, de façon que Rhodan fût perdu, si jamais il s'était réfugié dans l'une d'elles. Et en effet, tout se passait comme s'il avait disparu.

— Commandant Tarum! Mettez le cap sur la capitale. Nous devons trouver l'homme qui est responsable de ces événements. Comment s'appelle-t-il déjà?

— Trat Teltak, Sir, répondit Gouthy.

— Ah, oui, c'est cela. Teltak. Y a-t-il des Antis là-bas?

— Non.

— Très bien. Commandant! Donnez l'ordre à la centrale de tir d'ouvrir le feu dès que nous serons agressés. Mais nous n'attaquerons pas les premiers, c'est clair ?

Ils s'approchaient maintenant de Central-City et une foule de petits navires de surveillance se mirent à tourner comme des frelons autour de *Thora* et de son escorte.

Marshall, Laury, Marten, et L'Emir venaient d'arriver dans le poste de pilotage et tentaient toujours en vain de prendre contact avec Rhodan ou l'un de ses compagnons. On finissait par supposer qu'ils étaient morts ou qu'ils avaient quitté la ville.

— Qu'en dites-vous, Gouthy? demanda Tiffloor l'air grave.

En signe d'ignorance, le chef de la Garde Bleue haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous l'expliquer.

— Comment peut-on trouver le Teltak? Il est sûrement au courant !

— Il est probablement dans la forteresse. Je ne pense pas qu'il ait participé en personne à la campagne contre les rebelles. Soyez prudents! Ce Teltak est extrêmement dangereux.

Tiffloor sourit froidement. A cet instant le commandant de bord l'appela :

— Une communication hypercom pour vous, Sir.

— Vite! Passez-la-moi, répondit Julian avec empressement. L'écran restait noir, car le correspondant inconnu n'avait pas pris la peine de le brancher.

— Vous êtes priés de quitter immédiatement le territoire de l'Empire Plophosien, faute de quoi nous nous verrons dans l'obligation de faire usage de la force.

— Attendez ! dit Tiffloor, en espérant que l'autre l'entendait. Nous voulons négocier. Etes-vous bien Trat Teltak ?

Après un blanc, la voix lui répondit sur un ton de surprise :

— Comment connaissez-vous mon nom ? Que voulez-vous ?

— Nous désirons la libération de Rhodan et des quatre hommes qui ont disparu avec lui.

— Rhodan ?

— Ils entendirent un rire forcé dans le haut- parleur. Eh bien, venez le chercher! Mais je dois vous mettre en garde contre l'usage de la force qui ne servirait guère votre entreprise, car si vous détruisez Central-City, vous ne le retrouverez jamais.

— Donnez-nous l'autorisation de nous poser, Teltak !

— Je n'y songe pas un seul instant.

— Naturellement ! Vous avez peur !

Cependant, L'Emir venait de se glisser jusqu'à Tifflor pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je l'ai repéré...

— Surveille-le et ne le perds pas, lui répondit Julian aussi doucement, avant de continuer à voix haute :

— Vous craignez que le Maître ne soit pas content de vous, n'est-ce pas ?

— Même si cela était, je ne vous dirais rien !

— Où est Rhodan ?

Tifflor avait posé cette question, car quelle que fût la réponse de Teltak, il penserait nécessairement à Rhodan et à son lieu de détention. Et L'Emir pourrait lire dans ses pensées, puisqu'il recevait son influx.

— Cherchez-le vous-même et disparaïssez, sinon je devrai considérer votre présence comme une violation de notre souveraineté.

Puis il coupa la communication sans attendre de réponse.

— Alors, L'Emir? interrogea Tifflor en se tournant avec curiosité vers le mulot.

— Il a bien pensé à Rhodan, mais autrement que nous l'avions escompté. Il ne sait pas où il se trouve actuellement.

— C'est impossible ! répliqua Tifflor avec humeur. Si quelqu'un le sait, ce ne peut être que lui, puisque les prisonniers étaient placés sous sa responsabilité. Décidément, il y a quelque chose qui ne va pas. L'Emir, penses-tu pouvoir te téléporter jusqu'à Teltak ? Il n'y a pas d'Antis, donc ce n'est pas dangereux.

— C'est d'accord, répondit le mulot et il se dématérialisa.

Teltak avait coupé parce qu'il recevait un appel du front.

— Général, nous réduisons les poches de résistance, mais il n'y a pas trace des prisonniers.

— Ne les cherchez plus, répondit le second. Je viens d'apprendre qu'ils ont été évacués. Mais liquidez tous les rebelles, le Maître veut en finir avec eux !

Le représentant de Hondro communiqua encore avec quelques officiers puis, content de lui, il s'enfonça dans son fauteuil. Hondro ne pourrait rien lui reprocher, car il avait fait son devoir. En effet, même si Rhodan et ses amis avaient réussi à prendre la fuite, les responsables l'avaient chèrement payé.

Il resta tout à coup interdit et se frotta les yeux pour être sûr qu'il ne rêvait pas. Il avait été jusqu'à présent seul dans son bureau et voilà qu'une étrange créature était là, à deux mètres de la table. Ce n'était pas un Terrien, mais plutôt un animal qui se tenait sur ses pattes de derrière. Ses yeux bruns lui lançaient un regard perçant et il tenait dans l'une de ses pattes antérieures une arme braquée vers lui, Teltak.

Mais tout cela n'était rien ; ce qui le gênait le plus c'était que ce drôle d'animal s'était introduit dans sa pièce, alors que la porte avait une sécurité électronique qui ne s'actionnait que depuis le bureau.

— Alors? Tu n'as jamais vu de mulot, n'est-ce pas?

— Quoi... Qui es-tu?

— Je suis L'Emir. Où est Rhodan ?

Les supputations et les interrogations se bousculaient dans la tête de Teltak. L'Emir aurait pu en faire un roman; mais ce qui l'intéressait, ne s'y trouvait pas.

— Où se trouve Rhodan ? répéta-t-il.

— Je ne sais pas, il a été enlevé par les rebelles.

L'Emir voyait bien que Teltak disait la vérité.

— Continue ! dit-il.

L'autre se tut, mais il ne cessait pas pour autant de Penser.

— Evacué en navire spatial par les Neutralistes. Quand ? dit encore le mulot.

Teltak était stupéfait.

— Comment le sais-tu? Peux-tu lire dans les pensées d'autrui ?

— Exact : je suis télépathe. Alors, quand ?

Le second s'affala dans son fauteuil.

— Je ne sais vraiment pas. J'ai appris il y a une vingtaine de minutes qu'on emmenait Rhodan et les autres à bord d'une capsule spatiale. Cela se passait peu avant notre attaque du quartier général des Neutralistes au cours de laquelle quelques-uns d'entre eux ont pu prendre la fuite. Rhodan était avec ceux-là.

Un immense soulagement gonfla la poitrine de L'Emir : le Stellarque était donc en vie !

Teltak ajouta alors :

— Puisque tu es télépathe, il est inutile que je te cache la vérité : Rhodan et les autres ont reçu une injection de poison le premier novembre, date terranienne. Il leur reste à peine trois semaines à vivre.

— Et seul Hondro est en mesure de leur inoculer le contrepoison ? continua L'Emir.

Il s'approcha de lui, le regard menaçant, prêt à tirer.

— Allez, donne-moi les trois ampoules de contrepoison que tu as gardées dans ton tiroir !

Acculé, Teltak ouvrit lentement son bureau et tendit au mulot ce qu'il lui demandait.

— Et maintenant, donne l'ordre de se retirer aux vaisseaux qui nous encerclent. Nous avons appris ce que nous voulions savoir. Rhodan décidera plus tard de ton châtement.

L'Emir se dématérialisa sous le regard chaviré de Teltak.

Le *Thora* et son escorte fonçaient à travers l'espace, mais son équipage ignorait dans quelle direction les Neutralistes qui avaient enlevé Rhodan pouvaient faire route. Sa seule certitude était la capsule spatiale mentionnée par Gouthy. Il s'agissait vraisemblablement d'une chaloupe de type ancien, au système de propulsion vétuste. Mais cela n'empêchait qu'il pût être à des centaines d'années-lumière du *Thora*. Par ailleurs, une autre question essentielle se posait aux Terriens. Que voulaient ces Neutralistes qui s'étaient soulevés contre Hondro ? Devait-on les considérer comme des ennemis ou comme des alliés ?

Tiffloor donna l'ordre à Hite Tarum de mettre le cap sur Plophos, ce qui effraya l'ancien chef de la Garde Bleue.

— Mais vous avez promis de m'aider ! s'écria-t-il. Si vous me livrez au Maître, je suis perdu parce qu'il me considère certainement comme un traître.

— C'est exact, dit L'Emir en sortant trois ampoules de sa poche et en les lui tendant. Avec ça, vous en avez encore pour trois mois, avant de dépendre à nouveau de Hondro. C'est Teltak qui me les a cédées : du marché noir en quelque sorte.

Gouthy prit les ampoules en les regardant avec un respect presque touchant. Pour un peu on aurait oublié qu'il avait été chef d'une impitoyable police secrète.

Tiffloor lui dit alors :

— Il faut que vous retourniez à Plophos, Gouthy. Vous raconterez à Hondro votre séjour avec nous et lui direz que nous ne renoncerons jamais à retrouver Rhodan.

Bientôt ils purent voir le soleil Eugal apparaître sur les écrans. A ce moment Tiffloor s'adressa au mulot :

— Je ne comprends pas pourquoi tu as donné les ampoules au policier, sachant que Rhodan ou les autres pourraient en avoir besoin.

— La quantité de contrepoison que nous possédions était insuffisante, répondit L'Emir. Pourrais- tu, en cas de nécessité, décider lequel de nos amis tu condamnes à mort en lui refusant, au profit d'un autre, la médication ? Et puis comme Gouthy doit rentrer sur Plophos, je n'aurais pu me résoudre à l'abandonner au bon vouloir du Maître. Il a donc un délai de trois mois au cours desquels beaucoup de choses peuvent arriver. Il est même possible que d'ici là toute cette histoire appartienne au passé. En outre il peut utiliser cette indépendance pour mettre le dictateur dans l'embarras.

Cependant, comme Plophos approchait, l'escorte se mit en orbite autour de la planète, tandis que le *Thora* commençait sa descente pour s'y poser, sans en avoir demandé l'autorisation.

A peine étaient-ils arrivés au sol, qu'ils reçurent un appel hypercom du dictateur. Comme à l'accoutumée, son visage était dur et brutal.

— Vous amenez le nouveau consul? Pas de chance. Nous avons décidé de renoncer à la présence d'une représentation de la Terre.

— Un jour ou l'autre cela pourrait nous rendre service, répliqua Tiffloor calmement. Est-ce vous qui avez donné l'ordre de massacrer les Neutralistes? Apprenez que Plophos n'existerait plus si Rhodan avait péri.

— Comment ? Ça n'est pas le cas ?

— Vous savez aussi bien que moi que quelques- uns d'entre eux ont pu prendre la fuite en emmenant les prisonniers.

— Je n'en sais pas plus que vous.

— Quoi qu'il en soit, reprit Tiffloor, nous ne voulons pas de guerre avec Plophos. Les Neutralistes vous ont enlevé Rhodan ; vous êtes hors jeu, Hondro.

— Au contraire, tout commence ! rétorqua le dictateur. Je gagnerai aussi sans Rhodan. Et puis n'oubliez pas qu'il est en mon pouvoir. Il ne survivra que s'il se rend de son plein gré, mais même cela, je crains qu'il ne soit pas en mesure de le faire.

— Il y a quelqu'un que vous allez récupérer, c'est Gouthy.

— Le traître? répondit Hondro. Je me passe volontiers de le revoir.

— Avez-vous l'intention de le punir ? demanda Tiffloor.

— Il l'est bien suffisamment, s'il ne me rencontre plus.

Tiffloor sourit.

— Gouthy n'est pas coupable. C'est grâce à une défaillance des Antis que nous avons pu le faire prisonnier. Comment voulez-vous cacher un secret à quatre télépathes? Il ne vous a nui en rien, un châtiment serait donc injuste. Nous vous demandons en conséquence de le traiter avec autant de fair-play que nous.

— Si vous y tenez, concéda le Maître.

— Bien. Ayez alors l'obligeance d'envoyer une voiture le chercher.

Hondro regarda son interlocuteur dans les yeux.

— Vous êtes un adversaire opiniâtre, le digne successeur de Rhodan. Mais vous n'avez tout de même pas réussi à maintenir l'unité de l'Empire.

Puis il coupa brusquement la communication.

Pendant ce temps, Etehak Gouthy avait quitté le vaisseau spatial avec des sentiments mitigés. Il regarda le *Thora* décoller, pensant à ces Terriens qui avaient été ses ennemis, mais l'avaient tout de même bien traité. Il réalisa qu'il avait un peu goûté à l'air que respirent les hommes libres, lorsqu'une demi- heure plus tard, il était assis face à Hondro.

Celui-ci ne mentionna pas une seule fois la trahison du chef de ses services secrets. Il avait encore trois semaines ; cela lui donnait le temps de voir.

Pendant ce temps le *Thora* s'approchait du système solaire et n'allait pas tarder à y pénétrer afin de regagner la Terre. Déjà, on pouvait observer une formidable concentration d'unités de combat et de vaisseaux de guerre destinés à protéger la planète. Cela tranchait avec la situation antérieure de l'Empire où seuls quelques navires de reconnaissance isolés tournaient en orbite autour de Sol.

Plongé dans ses réflexions, Tiffloor soupira et entendit alors Homunk lui dire :

— Vous avez peu dormi, Sir. Allongez-vous un peu !

— Je ne suis pas fatigué, Homunk. Je pensais seulement aux tâches qui nous attendent après le retour de Rhodan. Nous devons éviter de nous éparpiller, de façon à ne viser qu'un seul objectif, ce but que Rhodan n'a jamais réussi à atteindre.

— Vous voulez parler de l'Abîme, Sir ?

— Depuis quand sais-tu lire dans les pensées des autres ?

— Je connais Rhodan comme moi-même, répondit le robot. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que je comprenne ce que vous voulez dire lorsque vous pensez à son objectif suprême. L'Abîme ! Les vaisseaux terriens se sont avancés jusqu'au néant qui sépare les galaxies, mais ils sont toujours revenus sans avoir découvert quoi que ce soit. Ce n'est pas seulement la distance inimaginable qui les en a empêchés, mais un obstacle incompréhensible. Or, nous savons qu'il existe là-bas quelque chose que nous ne connaissons pas et qui ne souhaite pas notre visite.

Le géant de l'espace pénétra à ce moment dans le système de Sol et se prépara à atterrir. Après avoir pris contact avec Terra, Hite Tarum et son équipage effectuèrent les manœuvres nécessaires.

Tiffloor et ses amis n'avaient donc pas réussi à ramener Rhodan, mais ils rapportaient cependant la certitude qu'il était toujours en vie. C'était davantage qu'ils n'en avaient espéré au départ.